

Hervé Thro

Topinambours

Raoul Plantar n'avait pas son pareil pour récolter les topinambours.

De sa main gauche, il empoignait fermement la tige à sa base puis imprimait un quart de tour au tubercule qu'il déterrait sans peine. A cette cadence, il parvenait à engranger près de cinq tonnes de légumes chaque jour. En moins d'une semaine, il avait ratissé tout son champ.

Bien malin celui qui aurait pu dire pourquoi Raoul cultivait cette plante à la saveur proche de l'artichaut sans ses nombreux déchets et à l'aspect d'une pomme de terre qui aurait été atteint de petite vérole. Peut-être cela lui demandait-il moins d'attention, étant donné que la partie comestible se trouvait dans la terre, à l'abri des vicissitudes météorologiques et de prédateurs rampant, volant et grignotant. A moins que les topinambours ne soient plus résistants face aux différentes maladies qui s'abattaient comme des fléaux sur les autres cultures, en particulier celles plus nobles mais aussi plus fragiles de la tomate ou du haricot vert. Ou encore pour la bonne et simple raison qu'on lui avait octroyé une quantité non négligeable de semence à bas prix. Personne ne pouvait imaginer, ne serait-ce qu'une seconde, que Raoul avait la passion des topinambours. Souvent il se relevait au milieu de son champ, une main plaquée sur les lombaires et scrutant cette mer de fleurs jaunes pareilles à des soleils éclatants. Sous des dehors d'ours mal léché, Raoul Plantar avait un cœur.

Raoul portait la même tenue été comme hiver. Au plus fort de la canicule comme les jours de gel mordant, il arborait la traditionnelle salopette vert bouteille et une paire de bottes

bleues, certainement plus excentriques.

Raoul ne parlait pas. Ou très peu. Il y avait principalement deux raisons à cela. D'une part, il considérait qu'il n'avait pas grand-chose d'intéressant à raconter, ce qui peut paraître subjectif et, d'un point de vue plus impartial, il vivait seul, excepté si la compagnie d'un chien taciturne dont la lignée restait mystérieuse et de quelques poules constitue une société que l'on peut envisager comme une compagnie digne d'un homme dans la force de l'âge.

Sa ferme était bâtie au bout d'un long chemin de graviers dont il colmatait de temps à autre les alvéoles qui ne tardaient jamais à parsemer le sol. Cet aspect des choses restait une énigme puisque aucun véhicule à moteur ne venait détériorer un chemin qui ne supportait pas non plus un quelconque tracteur. On l'a déjà mentionné, Raoul plantait, binait et récoltait ses topinambours à la seule force de ses bras. Personne n'aurait pu imaginer qu'une bestiole pas plus grande qu'une souris obèse puisse être à l'origine de ces nids de poule qui parsemaient les quelques centaines de mètres qui reliaient l'habitation de Raoul à la civilisation. En effet, notre homme bénéficiait d'un traitement de faveur de la part des taupes. Ces petits rongeurs avaient à proximité plusieurs hectares de tubercules auxquels ils auraient pu délecter leurs papilles et choisissaient un chemin défoncé pour terrain de jeux. Peut-être le goût prononcé du topinambour n'entraînait pas dans leur idéal gastronomique? Préféraient-ils le gravier jaune que Raoul ratissait en toutes saisons afin d'égaliser au mieux toutes ses bosses qui apparaissaient aux côtés d'effondrements curieux.

D'aspect misérable, la ferme jouissait d'un intérieur tenu bien propre. Et cela était tout à son honneur car Raoul ne recevait jamais personne.

L'unique invité, le préposé aux postes, autrement dit le facteur ne venait que trois fois par an. Au début de l'été, il déposait l'imprimé que le trésor public ne manquait jamais de faire parvenir à chaque citoyen majeur possédant un domicile dûment répertorié par le cadastre. A l'automne, le postier lui tendait deux factures. Celle de la compagnie générale électrique parce

que Raoul était relié au réseau par douze piquets de bois qu'il avait coupé et planté lui-même. A la réflexion, ce n'était pas plus difficile que de planter ses topinambours. Juste une simple question de dimension. L'autre missive officielle émanait du centre de collecte des impôts qui lui signifiait que ses revenus étaient soumis à une contribution, certes modeste, mais que personne ne s'acquittait avec le sourire aux lèvres.

Enfin, entre Noël et le jour de l'an, le préposé aux postes et télécommunications de France venait lui souhaiter une heureuse année à venir et empocher ses étrennes en échange d'un calendrier flambant neuf sur la couverture duquel s'ébattaient une demi douzaine de chatons ou une portée de chiots espiègles.

A cette occasion, comme aux deux précédentes, vu que Raoul ne possédait pas de boîte aux lettres et que le facteur devait remettre en mains propres sa modique correspondance, il offrait au pourvoyeur du courrier un verre de vin rouge ou une tasse de café lorsque celui-ci considérait qu'un soupçon d'alcool nuirait à la poursuite de sa tournée. Il ne fallait pas croire que le préposé était d'une sobriété de chameau. Comme tout bon facteur, il connaissait tous les départements français par leur numéro et leur préfecture et surtout il savait compter. S'il devait accepter toutes les boissons à plus ou moins forte teneur en alcool que lui offraient spontanément ses clients, il irait rouler dans le premier fossé venu et ce n'était pas une solution raisonnable au vu de ses devoirs envers les citoyens d'une part et de l'administration des postes de l'autre. Ainsi, il refusait poliment ou feignait d'accepter une tasse de café en place d'un bon verre de vin rouge ou d'une anisette bien fraîche au cœur de l'été. Le facteur avait une conscience professionnelle.

De toutes les manières, qu'il vienne distribuer une lettre officielle ou un calendrier animalier, qu'il accepte un ballon de rouge ou un café bien serré, le postier ne se voyait entendre pas trois mots de la part de Raoul. Du coup, il s'adaptait et ne disait quasiment rien.

Lorsqu'il tendait la missive à Raoul, celui-ci, d'un mouvement de tête significatif, lui indiquait la table et le banc et attrapait la bouteille de rouge sans étiquette. Si l'invité ne pipait mot, il

remplissait le verre à ras bord. Dans le cas d'une grimace et d'un index agité en signe de dénégation, Raoul comprenait et attrapait la cafetière qu'il tenait au chaud sur un coin de la cuisinière à bois et versait le breuvage noir dans une tasse sans anse. Les deux hommes s'attablaient en silence. Lorsque le verre ou la tasse était vide, le postier se raclait la gorge, alors Raoul se levait et lui faisait un salut en portant trois doigts à sa tempe gauche.

Raoul était un passionné de cinéma. C'était d'ailleurs sa seule distraction, bien qu'il n'ait jamais mis les pieds, devrait-on dire plutôt ses bottes bleues, dans une salle de cinéma.

En réalité, le monde cinématographique se divisait en deux pour Raoul. Il y avait, d'une part, les films avec Jean Gabin, qu'il vénérât sans distinction de qualité. Ainsi le Tatoué égalait Quai des Brumes ou la Grande Illusion. Et puis tout le reste. C'est-à-dire des ramassis de saloperie selon sa propre expression. Dans le lot, il accordait des circonstances atténuantes aux films de Charlot et aux accents chantants des longs métrages de Pagnol, à la rigueur au rire de Fernandel.

Raoul avait une préférence pour les films en noir et blanc. Et ce n'était pas par un goût prononcé de cinéphile accompli ou par un snobisme décalé. Simplement Raoul possédait une télévision noir et blanc de 1961 et vouloir y regarder des films en couleurs serait donner de la confiture à des cochons.

Ce soir-là, la nuit était venue assez tôt puisque le brouillard n'avait pas quitté les landes et les champs de toute la journée. Donc ce soir-là, on frappa à la porte. Trois petits coups bien timides.

Raoul ouvrit.

Devant lui, le sosie de Virginie Ledoyen se tenait debout, frigorifiée, ses bras menus croisés et retenant ses épaules secouées de frissons. Mais cela n'émut pas le moins du monde notre homme, étant donné qu'une des coïncidences qui régissent parfois le monde voulait que la jolie actrice naquit le jour même où la seule et unique référence cinématographique de Raoul disparaissait, laissant à ses yeux un vide immense dans le

paysage culturel français. Tout comme pour Virginie Ledoyen, il y eut un avant et un après le 15 novembre 1976 dans la vie de Raoul.

Le chien avait relevé la tête et tendu une oreille râpée, il huma l'air de sa truffe pelée. La nouvelle venue ne transportait aucune saucisse bien parfumée, pas le moindre boudin odorant ni quelques sucreries savoureuses. Donc, aucun intérêt. Il se recoucha, en levant toutefois une paupière. On ne sait jamais.

- J'ai froid, dit-elle dans un murmure et en tremblant à nouveau des épaules.

Pour toute réponse, Raoul lui indiqua le banc devant la lourde table en chêne massif. La jeune fille s'assit. Raoul déposa alors une soupière remplie d'un breuvage épais à base de topinambours. En trois louches, il garnit l'assiette ébréchée jusqu'à raz bord et se servit de même. Il lampait sa soupe à grands coups de cuillères et eut fini bien avant que la demoiselle n'arriva à la moitié de son assiette. Sans plus de cérémonie, il débarrassa les couverts, son assiette vide et celle à moitié pleine de son invitée surprise puis il disparut dans un recoin de la pièce.

La jeune fille jetait des regards anxieux autour d'elle. Entrevue du dehors, la petite ferme ne laissait pas imaginer une telle propreté à l'intérieur. Pas un gramme de poussière sur les meubles et le vaisselier. Aucune trace de boue au sol. Des vitres impeccables et des rideaux propres. Une horloge frôlant le plafond égrenait ses secondes, toutes pareilles, dans un tic-tac qui la fit bailler.

Raoul refit surface, les bras chargés d'une épaisse couverture abricot et d'une paire de draps délicatement brodés. Il posa le tout sur une banquette que la jeune fille n'avait pas remarqué lors de son inspection des lieux. Elle faisait penser à ses bancs de moleskine grenat ou marron qu'on propose aux arrières trains des clients de brasseries parisiennes. Mais Raoul n'avait jamais mis les pieds dans de tels établissements, ni à Paris ni dans n'importe quelle autre ville du reste.

Il salua la jeune fille d'un hochement de tête, coupa la lumière et disparut pour de bon.

Laissée seule dans le noir, la jeune fille demeura immobile quelques instants. Juste le temps de faire le point. Le point sur sa vie. Tout compte fait, cela n'allait pas si mal. Elle avait connu pire et s'était juré de ne jamais repasser par là où elle était passée.

Se trouver en compagnie d'un ours plus ou moins bien léché, sacrément rustique mais apparemment honnête, avare de paroles et d'attentions quoiqu'il aurait tout aussi bien pu la laisser dehors, un gars bourru et revêche mais dont le cœur palpitait quelque part, ce qui devenait assez rare se fit-elle la remarque, bref tomber sur un gus pareil était finalement une chance. Elle commençait à en avoir marre des beaux parleurs aux mains baladeuses, des tout gentils qui se révélaient de parfaits salopards, n'ayant qu'un seul but : qu'elle finisse dans leur lit, de préférence en tenue d'Eve. Ils ne rechignaient pas non plus à un contact plus serré en dehors d'un lit et tout habillés. Lui, au moins, ne la considérait pas comme une proie. Avait-il seulement remarqué qu'elle était une fille?

Cet atterrissage dans une ferme isolée, ne présentant pas les avantages d'une technologie moderne mais propre et nette n'était pas une si mauvaise chose.

Ses yeux s'habituaient à l'obscurité. Un demi clair de lune traversait la petite fenêtre côté est et baignait un coin de la pièce d'une clarté sépulcrale, changeant les ombres de place, réveillant des monstres endormis au cœur de la nuit. La grande horloge était devenue un croquemitaine menaçant, le buffet renvoyait des reflets brillants grâce à ses fines vitres ornées de cartes postales cornées, un chevalet s'était transformé en gnome récalcitrant. La jeune fille frissonna mais ce n'était plus de froid. Avait-elle fui les mâchoires d'un bouledogue pour aller se jeter dans la gueule du loup?

A ces réflexions répondit le rassurant ronflement du chien, endormi quelque part dans la partie noyée d'ombre. Elle courut jusqu'à la banquette de moleskine, déplia d'un seul mouvement le drap et s'enroula dans la couverture.

Demain, le jour finirait bien par se lever. Il serait grand temps d'aviser, alors. Elle se laissa doucement envahir par le sommeil.

Et, cela n'étonnera personne, le lendemain vint.

Il faisait grand jour lorsqu'elle ouvrit ses deux yeux en même temps. La pièce était vide et toujours aussi ordonnée. Les ombres menaçantes d'hier soir avaient toutes disparues, redevenant un mobilier inoffensif et, somme toute, assez banal, presque rassurant d'une certaine manière. Sur l'épaisse table en chêne massif, trônait un bol, assez large et profond pour qu'elle puisse s'en faire un joli casque colonial. Une casserole de café tenait au chaud sur un coin de la cuisinière à bois. C'était bien l'odeur âpre du breuvage qui l'avait réveillée. Nulle présence du chien. Ni de son maître d'ailleurs. Elle s'avança vers la table et le gigantesque bol. Un torchon à carreaux rouges enveloppait une miche à peine entamée. Cela sentait bon le pain frais. Soudain, elle se sentit comme boucle d'or dans la maison des trois ours sauf qu'elle n'avait rien de l'héroïne des contes qu'on lui racontait le soir quand elle était gamine et qu'en guise de plantigrade, elle était sous le toit d'un vieil ours qui n'aurait certainement pas fait de mal à une mouche et de son fidèle toutou, à peine plus loquace que son maître.

A la recherche d'un couteau pour tailler une belle tranche dans la miche, elle ouvrit un lourd tiroir. L'opinel de son hôte côtoyait une fleur séchée de topinambour qu'elle prit pour un tournesol et un carnet en cuir. Elle l'ouvrit. Il était rempli de formules mathématiques obscures.

Elle ne chercha pas à comprendre quel était le rapport entre un champion des maths et un cultivateur perdu au fond de sa cambrousse. Peut-être n'y en avait-il pas, de rapport? Ou bien allait-elle mettre les pieds dans une nouvelle fourmilière? Elle referma le tiroir, déjeuna rapidement et disparut de cette fermette étrange.

Elle se dirigea vers le village tout proche puisqu'on remarquait le sommet du clocher de l'église et quelques fumées s'élevant droit dans le ciel. Pas la moindre brise.

Une jeune fille à l'allure d'une comédienne bien connue, se déhanchant sur des hauts talons à chaque enjambée, portant une mini jupe rouge et un pull suffisamment court pour laisser son

nombril à l'air ne passe et ne passera jamais inaperçue où que ce soit. Par voie de conséquence, son entrée dans un petit village où tout le monde se connaît, se salue en demandant des nouvelles, attirera l'attention de toute la population. En moins d'une heure, la nouvelle s'était répandue comme une coulée de lave.

Les premières réactions furent diverses.

C'est Philibert qui la vit le premier, si on exclut Raoul qui avait eu la primeur de sa visite la veille et l'immense honneur de lui offrir une hospitalité laconique.

Quiconque a vu le film *Rain Man* peut aisément sauter les quelques lignes suivantes. Il vous suffira simplement de fermer les yeux et imaginer la dégaine de Raymond (interprété par Dustin Hoffmann pour ceux qui ont la mémoire courte). Philibert n'avait pas d'âge. Sur sa carte d'identité qu'il brandissait spontanément à chaque nouvelle rencontre et lorsqu'il croisait les forces de l'ordre, ce qui revient à dire pour lui tout ce qui porte un uniforme : gendarme, facteur, infirmier ou encore employé communal (le gilet réfléchissant), était indiquée une date de naissance parce qu'on ne pouvait faire autrement. Mais il eut été impossible à celui qui n'avait pas connaissance des informations légales de l'administration de préciser, même à dix ans près, l'âge de Philibert.

Eternellement jeune d'une certaine façon, il l'était aussi et surtout dans sa tête. Son âge mental ne décollait pas. Il portait toujours une chemise à carreaux boutonnée jusqu'au col et s'agaçait à toujours fermer le dernier bouton qui lui serrait la glotte au-delà du raisonnable. Sa tête était toujours penchée sur son épaule gauche. Est-ce pour cela qu'il avançait à petits pas en ligne droite mais tout le corps en biais comme s'il luttait contre un vent venant de trois quart? Il achetait ses sous-vêtements uniquement dans le grand bazar situé dans la ville la plus proche. Comme toute sa personne, son regard ne vous regardait jamais franchement, toujours en oblique. Il ne franchissait en aucun cas un trottoir en posant le pied gauche en premier, faisait toujours trois fois le tour du tilleul situé sur la grand place et se bouchait fortement les oreilles lorsqu'une mobylette crissait

dans l'air ou qu'un supersonique venait à fendre les cieux dans une rage venue de l'enfer. A part ces petites manies, Philibert était un garçon (on ne peut clairement pas employer l'appellation de Monsieur que son âge autoriserait pourtant) gentil et calme. On le voyait avancer comme un crabe ou se tenir assis, l'air ailleurs, sur un des nombreux bancs dispersés dans toute la commune. Si on dénombrerait pas moins de dix-huit sièges dans le village, on en trouvait aussi en bordure de la petite route qui le raccordait à la nationale située plus bas, le long des chemins vicinaux et s'égrenant sur les sentiers et même en pleine nature. Il y avait de quoi se reposer au village et en dehors. Ici, on prenait le temps de vivre.

Monsieur le curé, qui avait troqué sa légendaire soutane contre un complet gris strict, modernité oblige, juste orné d'une croix en argent au revers de son veston et du très reconnaissable col blanc de l'ecclésiastique, se signa devant cette apparition du démon sous les frêles dehors d'une jeune fille à demi vêtue malgré la fraîcheur du matin. Il fut imité par deux vieilles bigotes qui étaient ligotées dans leurs robes noires cousues jusqu'au menton.

Jeannot le charpentier et Bébert le charcutier, qui vaquaient à leurs occupations matinales, c'est-à-dire qu'ils sirotaient une bonne bière en terrasse de « Chez Marcel » émirent un léger sifflement devant le balancement des hanches de la demoiselle. Ces deux là étaient toujours ensemble qu'à la fin on ne savait plus qui suivait l'autre. Une autre énigme était loin d'être résolue : Bébert passait la majeure partie de sa journée en dehors de sa charcuterie et on ne voyait jamais Jeannot sur un toit. Ils trainaient depuis si longtemps ensemble qu'ils avaient fini par se ressembler, à l'image de ces vieux couples qui possèdent les mêmes traits à force d'avoir partagé les mêmes peines et les mêmes joies toute leur vie. Jeannot et Bébert avaient le cheveu rare mais néanmoins tenace, le regard las et cependant encore empreint de curiosité, la lippe sèche mais gourmande, les oreilles fines et toutefois opérationnelles, le teint buriné et les

joues creuses, la dégaine de ceux qui se laissent volontiers porter par la vie.

Plus fins connaisseurs, Monsieur Pascal et son complice Roger détaillèrent la nouvelle venue avec l'œil du spécialiste, se demandant déjà comment arriver à convaincre ce nouveau client potentiel. Tout le monde et chacun au village l'appelait Monsieur Pasacal, matin et soir, été comme hiver sans que personne ne sache très bien si tel était son prénom ou son patronyme. Il était banquier de son état mais avait abandonné la finance pour se lancer dans les assurances.

Vêtu de l'immanquable veston trois pièces toujours impeccable, à croire que sa garde robe ne renfermait que plusieurs exemplaires du même costume, il portait un sourire commercial qui aurait fait pâlir d'envie tous les vrp de France. Il vous abordait, la lèvre demi ouverte sur deux rangées de dents qui vous offraient ce sourire qu'ont souvent les curés, empli de compassion. Il s'enquêrait de votre santé, comment alliez-vous, tout se passait-il comme on le souhaitait, étiez-vous heureux en ce bas monde. Fatalement, il tombait alors sur un os qu'il n'allait pas tarder à ronger tel un doberman affamé. Aviez-vous le malheur de parler de vos ennuis domestiques (cheminée qui reflue, mousse sur le toit, fenêtres disjointes, peinture écaillée, murs lézardés) que son sourire s'atténuait à peine, prenant un air triste et inquiet. Sa prévenance se muait en douloureuses prémonitions, étayées chiffres à l'appui. C'est là que Roger, son assistant intervenait. Il fouillait fébrilement dans sa sacoche de cuir et en extirpait, vainqueur, la page remplie de chiffres de la dernière étude sur les risques d'intoxication suite au dysfonctionnement d'une cheminée à bois, sous le regard inquisiteur de Monsieur Pascal dont les yeux affirmaient : je vous l'avait bien dit. A chaque désordre courant répondait une recherche faite par les plus éminents spécialistes de la question, chiffrée au centime près et que Roger ne manquait pas de brandir sous le regard satisfait de Monsieur Pascal. Sa mine était défaite comme si l'apocalypse vous menaçait le jour même. Tout son visage paraissait se lamenter, son air semblait vous plaindre,

son sourire n'était plus altruiste mais empli de pitié, de regrets devant une telle situation qu'un visible manque de prévoyance avait laissé se gangrener. Il déplorait cette carence fatale. Immanquablement quelques minutes s'écoulaient sans qu'aucune parole ne fut prononcée. Honteux, le futur client baissait les yeux comme un garnement pris en faute. Monsieur Pascal prenait sa figure d'enterrement, Roger ne pipait mot la tête basse et vous restiez penaud, l'esprit assailli de remords. Ah si j'avais su!

Après vous avoir laissé mijoter suffisamment longtemps en proie avec votre conscience (le pire étant pour les pères de famille qui mettaient en jeu, outre leur incapacité à prévoir les aléas de l'existence, une faille béante dans leur responsabilités envers leurs proches), il se raclait doucement la gorge, adoptait alors le regard qu'ont les naufragés lorsqu'ils aperçoivent un bout de terre à l'horizon et murmurait : il n'est peut-être pas trop tard.

Devant le regard penaud, piteux et confus du prochain client, Roger produisait un contrat flambant neuf en trois exemplaires. Monsieur Pascal avait l'air de vous faire une fleur en indiquant précisément sur ledit contrat que l'assurance serait opérationnelle dès aujourd'hui. Le nouveau client s'éloignait alors, soulagé, avec la peur au ventre de retrouver sa maison en flammes ou son épouse morte se disperser dans d'affreux maux d'estomac. Mais le pire était évité et Monsieur Pascal avait engrangé un nouveau client.

Madame Lafitte, qui se rendait à la mairie d'un bon pas pour officier en tant que secrétaire tous les jours de neuf heures trente à midi puis de quatorze heures quinze jusqu'à seize heures vingt cinq sauf le Dimanche bien entendu, se retourna deux fois.

Une première fois comme par réflexe, comme les jours où l'autobus de Brison-sur-Laval faisait demi-tour devant le monument aux morts et renvoyait un éclat de lumière depuis son rétroviseur gauche sur la joue droite de Madame Lafitte. Elle continua donc sa marche inébranlable pendant quatre pas, juste le temps de comprendre que l'éclat de ce matin n'était dû ni au

soleil se reflétant dans un quelconque rétroviseur ni à quelque éclat de lumière qu'il soit. Cet embrasement était celui de l'ostensible lueur d'une jeune fille d'à peine vingt ans qui se croyait tout permis, y compris se pavaner en petite tenue sur la place d'un village respectable.

On ne pouvait pas reprocher à Madame Lafitte quelque obscurantisme que ce soit. Républicaine, elle l'était jusqu'au bout des ongles, défendant une laïcité sans ambages, étant de chaque manifestation pour le droit des citoyens à vivre en parfaite harmonie tout en respectant leurs différences, toujours la première à signer une pétition contre des lois injustes ou des situations abusives. Mais Madame Lafitte avait des principes. La morale n'est pas l'apanage des religieux ni des conservateurs. On peut être moderne et progressiste tout en gardant une éthique. C'est même préférable. Le combat pour plus de justice doit reposer sur de vraies valeurs, un socle qui permet de lutter contre l'oppression. Parmi ces valeurs, il y avait le respect d'autrui. Or, pour Madame Lafitte, porter une robe moulante jusqu'à mi-cuisse relevait d'une atteinte à la pudeur au même rang que tous ces hommes qui se soulagent dehors, à la vue de tous et chacun, état de fait que Madame Lafitte avait combattu en son temps et continuait de lutter. On ne pouvait non plus lui reprocher un antiféminisme primaire. Pas à elle. Elle qui avait lutté pour le droit des femmes à disposer de leur corps. Pas d'en faire un objet d'excitation pour une libido masculine déjà encline à s'échauffer rapidement.

Dans le regard que porta Madame Lafitte sur la demoiselle ce matin-là, il y avait la même réprobation que devant une affiche publicitaire (parfum, produit cosmétique, voire yaourt) pensée et imaginée par des hommes pour des esprits névrosés, titillant des instincts de mâle dominant d'un autre âge et mettant en scène non plus une femme mais un objet-femme dans tous ses clichés possibles et imaginables.

Gilbert, le facteur, jugea l'apparition avec tout le détachement dont il était capable tandis que Fernande, en sa qualité de commère en chef du village, se précipitait déjà pour informer

toute la population qu'il allait se passer des choses peu communes d'ici peu.

La jeune fille entra dans le café « Chez Marcel ». Jeannot et Bébert tendirent le cou à s'en décrocher les cervicales et abandonnèrent leurs breuvages en terrasse sous un prétexte quelconque pour entrer dans l'estaminet, à la suite de la demoiselle.

Contre toute attente, le tenancier ne se nommait absolument pas Marcel. C'était Alfonse Bagout qui avait racheté ces quatre murs plus quelques tables et un véritable comptoir en zinc derrière lequel il semblait rivé nuit et jour. Et aussi tout ce que Marcel Pouillard, l'ancien propriétaire, n'avait pas réussi à éponger en trente cinq ans de carrière. Nous parlons ici de la cave, bien entendu.

Lorsque Alfonse avait repris les commandes du troquet, cela avait fait tout drôle aux habitués.

Le nouveau gérant ne buvait pas une seule goutte d'alcool et cela aurait dû mettre la puce à l'oreille des moins perspicaces. Quel changement! Au temps béni de Marcel Pouillard, pas une bouteille consommée par ses habituels clients sans que deux autres soient vidées par ce barman hors catégorie. A chaque verre servi, il s'en jetait une paire en travers du gosier. Il ne concevait pas de lever le coude une seule fois, comme ces accros au tabac qui allument une nouvelle cigarette avec le mégot de l'ancienne. Personne ne l'avait jamais vu sobre, le grand Marcel. Il titubait déjà au moment de l'ouverture et avait grand mal à décrocher les volets qui masquaient les trois petites fenêtres laissant entrer quelques rayons de soleil dans une salle intimiste. Ne parlons pas de la grille à soulever. Si bien que Marcel n'avait pas tardé à abandonner le rituel de la fermeture. Il lançait un significatif « allez, c'est tout pour aujourd'hui! » avant de s'effondrer sur la première chaise venue ou s'étaler dangereusement sur un coin du haut comptoir. Les derniers clients comprenaient qu'il ne leur serait plus servi aucun breuvage ce jour-là et s'en retournaient penauds en murmurant les plus grands éloges pour ce vieux Marcel.

Enfin vieux n'est pas, d'un point de vue strictement biologique,

le terme exact puisque Marcel n'avait pas quarante huit ans lorsqu'il passa de vie à trépas. Mais l'action de l'alcool avait fait de lui un véritable alambic et un demi siècle pour un alambic, tout humain qu'il fut, c'est déjà pas si mal. On lui donnait aisément l'âge de la retraite.

Le café n'était donc jamais fermé. On ne prenait même plus le soin de refermer la porte vitrée, excepté les soirs d'hiver afin que le froid ne vienne pas entamer la couche d'alcool qui protégeait Marcel dans son sommeil.

S'il consommait tout autant que l'ensemble de ses clients, Marcel n'était pas pingre pour autant. De tournées offertes pour un oui ou pour un non, de verres gratuits sur la bonne mine du client jusqu'aux petits coups partagés pour encourager la consommation, on ne se ruinait pas chez Marcel. Les clients non, mais Marcel surement. Principalement, sa ruine était sa propre consommation d'alcool. Pourtant cela ne l'empêchait pas d'arpenter son commerce d'un pas trainant, mettant un point d'honneur à venir servir jusqu'en terrasse, tenant les quatre verres entre ses dix doigts sans en faire tomber une goutte alors qu'il chancelait dangereusement. Il faut lui reconnaître ces deux qualités qui font un bon barman. Il ne faisait jamais tomber une goutte du précieux breuvage commandé et ne refusait jamais de servir un verre passé l'heure réglementaire.

Marcel succomba donc un beau matin, comme on pouvait s'y attendre. La veille, il s'était laissé tomber sur la chaise la plus proche après son rituel « allez, c'est tout pour aujourd'hui ». Il avait donc passé la nuit en terrasse. Cela lui arrivait parfois à la belle saison. Or il se trouve qu'aucune âme charitable ne pensa à baisser le rideau qui protégeait du soleil au cœur de l'après midi mais qui l'aurait protégé du fin crachin qui l'arrosa cette nuit-là. Il était trempé jusqu'à l'os au petit matin et commença à tousser, lui qui n'avait jamais été malade de sa vie. Il aimait souvent à raconter que, depuis son installation au village, il avait vu passer trois médecins, le premier terrassé par une crise cardiaque, le second victime d'un accident de la route et le troisième atteint d'un méchant cancer tandis que lui n'avait fait l'objet d'aucune consultation.

Une brutale bronchite l'emporta en deux jours. La pureté de l'eau de pluie avait eu raison d'un corps imprégné d'un alcool qui conserve si bien les fruits de l'été.

Alfonse Bagout, c'était tout autre chose.

D'abord, personne ne l'avait vu une seule fois quitter son comptoir. Ceux qui désiraient s'installer à l'une des sept tables de la salle ou, mieux, en terrasse, devaient venir chercher eux-mêmes leurs consommations au bar. C'était comme ça et pas autrement. Les habitants d'ici n'étaient pas habitués à ce genre de self service. Les autres non plus, très certainement. Mais « Chez Marcel » était le seul café du village. Il fallait bien se faire une raison ou se résigner à la sobriété.

S'il avait conservé l'enseigne, ce n'est pas parce que Alfonse Bagout avait la nostalgie des temps passés ou bien qu'il désirait perpétuer le souvenir et la mémoire du sympathique Marcel.

Alfonse était pingre. Pour la même raison, il n'avait entrepris aucun travaux dans l'établissement, laissant tout en état, parfois pitoyable et d'une vétusté exotique.

De mémoire d'homme, on n'avait jamais constaté une largesse de sa part, si petite soit-elle. Les consommations n'étaient jamais offertes, même à crédit, et les doses calculées au millimètre.

Alfonse était aussi mesquin que Marcel était généreux.

L'époque où le café restait ouvert en toutes saisons et par tous les temps, le jour comme la nuit, était révolu. Alfonse Bagout avait même fait installer trois serrures supplémentaires et un rideau de fer qui courait tout le long de la façade. Si Alfonse était près de ses sous, il était plus encore d'un naturel méfiant. Il n'aurait jamais fait confiance à personne, même aux habitués qui venaient tous les jours écluser leur petit ballon de rouge ou descendre un ou deux pastis. Il avait un regard suspicieux que renforçait deux petits yeux de fouine. Alfonse ne plaisantait jamais. Il ne s'épanchait pas davantage. Une conversation avec lui au comptoir virait systématiquement au monologue du consommateur. Lui, un torchon blanc sur l'épaule, allait et venait derrière le bar et ne pipait mot.

Dans un sens, ça valait mieux ainsi. Car lorsqu'il s'abandonnait

à quelques confidences, cela tournait toujours autour des mêmes sujets. On était gouvernés par des incapables doublés d'hypocrites escrocs aux dents longues qui dilapidaient nos impôts dans d'improbables et inutiles aides aux nécessiteux.

- Est-ce qu'on m'aide, moi? aimait-il à répéter. Selon sa philosophie, l'état prenait aux honnêtes gens leur argent durement gagné à la sueur de leur front pour le distribuer sans compter à tous les fainéants du pays et du monde entier, à commencer par les bamboulas.

En effet, Alfonse possédait un lexique singulier. Les africains n'étaient pas noirs mais se nommaient tous sans exception bamboulas, y compris les antillais, ce qui dénote quelques graves lacunes en matière de géographie. Les arabes n'étaient pas le moins du monde musulmans mais se rangeaient sans distinction aucune sous le terme charmant de bougnoules. Ainsi un Algérien, un Egyptien, un Syrien partageaient une certaine mondialisation dans l'esprit étroit d'Alfonse. Bien entendu, leurs descendants, même s'ils n'avaient jamais quitté le sol français se voyaient désignés de la même façon. Parfois Alfonse se permettait une variante. Le terme très élégant était remplacé par un Mohammed prononcé avec dégoût, la bouche en cul de poule ou encore de melon mais on voyait tout de suite à la façon qu'il avait de vomir ce pourtant délicieux nom qu'il ne s'agissait pas du fruit juteux et sucré qui enchante les belles soirées d'été autour d'une table et attire son lot d'insectes bourdonnants et venimeux. Tous les ressortissants des pays de l'Est, de la baltique jusqu'aux Carpates se rangeaient sous le terme Polaks. C'étaient, bien entendu, tous des ivrognes bolchéviques, oubliant au passage que l'Union Soviétique n'existait plus depuis plus de vingt ans. Mais, tout comme la géographie, l'histoire n'était pas son fort à Alfonse. Le pourtour de la Méditerranée regorgeait de métèques, les îles britanniques étaient peuplées de rosbifs, l'Allemagne était la patrie des boches, au nord de Bruxelles commençait l'empire des bataves, la péninsule italienne voyait pulluler les macaronis, toute l'Asie, Japon compris, grouillait de chinetoques, l'Amérique du sud était infestée de Zapata et les noirs vivants aux Etats-Unis

avaient le privilège de se voir traités de négros.

On l'a bien compris, Alfonse brillait davantage par sa méchanceté gratuite, teintée d'un vieux fond de racisme que par son intelligence.

La demoiselle se planta donc devant Alfonse qui essuyait machinalement un verre déjà propre. Il convient de préciser que la moitié de l'humanité, celle qui se conjugue au féminin, recevait trois qualificatifs d'après la nomenclature particulière d'Alfonse. Il y avait les pucelles, autrement dit les fillettes, les vioques pour désigner les ménopausées et tout le reste était immanquablement traité de putes. La demoiselle entra précisément dans cette catégorie, eut-elle été vêtue comme une bonne sœur. Mais ce n'était franchement pas le cas.

- A quelle heure ouvre le bureau de poste, s'il vous plait?

Alfonse regarda cette morue par en dessous. Il avait sa mine des mauvais jours. Pour toute réponse, il lui siffla :

- Et pour la demoiselle, ce sera quoi? en insistant sur « demoiselle » d'une façon peu ragoutante.

- J'ai pas soif, répondit-elle du tac au tac, avant de se tortiller gentiment, ce qui avait pour effet de rendre illico le moindre mâle aussi affectueux qu'un épagneul. Visiblement, Alfonse n'était pas sensible aux charmes développés si ostensiblement.

- Ici, c'est un café, pas une agence de renseignements. On consomme ou on va voir ailleurs.

Et Alfonse lui tournait déjà le dos pour astiquer son plan de travail.

- Je vois, dit la demoiselle pour elle-même. Elle allait s'en retourner lorsque Bébert eut pitié.

- Il n'y a qu'un préposé pour tout le village. Alors, le bureau de poste n'ouvrira qu'une fois que Gilbert aura terminé sa tournée. Mais, faites-moi le plaisir de vous asseoir une minute, Mademoiselle.

La jeune fille prit une chaise, esquissa un vague sourire aux deux hommes qui n'avaient plus leurs yeux dans leurs poches.

- Et votre Gilbert, il aura terminé sa tournée à quelle heure?

- Ah, ben, ça dépend.

- Ca dépend de quoi?

Bébert prit une ample inspiration qui fit siffler ses poumons de fumeur occasionnel. Ses yeux s'étaient posés maintenant ailleurs que sur les avantages de la demoiselle. Ils semblaient regarder au-dedans de lui-même. Jeannot ne disait rien, l'air vaguement absent. Il connaissait l'histoire, mais resta pour le seul plaisir de l'entendre raconter encore une fois.

Gilbert était un bon facteur, toujours prêt à rendre service. Il apportait les courses à une vieille dame isolée dans la campagne en même temps qu'il lui apportait son courrier. Il ne disait jamais non à une invitation à partager un demi verre de bière. Il était toujours de bonne humeur et connaissait de bonnes histoires qu'il aimait raconter une fois sa tournée terminée. Mais il ne fallait pas le prendre pour un con.

Tout petit, il avait de bons résultats à l'école. Il n'était pas dans le peloton de tête, mais savait se débrouiller, notamment en matière de géographie.

- On en fera un facteur disait son père pour plaisanter. Il ne croyait pas si bien dire. Or Gilbert avait un camarade de classe, qu'on appelait familièrement la sangsue.

En cours de Français, il était assis aux côtés de Fabienne Lemoine, une petite aux lunettes rondes et aux tresses bien droites qui passait toutes ses récréations le nez dans un bouquin. Pendant l'heure d'Histoire, il siégeait près de Julien Petronille, qui ne jurait que par les guerres d'autrefois. Certains affirmaient que le grenier de sa maison n'était qu'une gigantesque reconstitution de la bataille d'Azincourt en miniature, d'autres assuraient qu'il s'agissait d'une des nombreuses campagnes de Napoléon tandis que le reste rétorquait que c'était, au soldat près, la sanglante attaque du Chemin des Dames.

Lors des cours de mathématiques, il prenait place au même pupitre que Roger Quinquois, dont le père était comptable et qui lui avait certainement légué sa passion des chiffres.

En langues étrangères, on le voyait aux flancs de Béatrice Mordu dont la passion pour Elvis l'obligeait à être assidue à la langue de Shakespeare et l'oncle Sam réunis. En biologie, il

était tout proche de Gisèle Flamant, qui était la terreur de toutes grenouilles et souris des environs, toujours un scalpel entre les doigts. On le retrouvait, à la cantine, à la même table que Benjamin Trillard, échangeant une assiettée de petits pois contre un dessert ou troquant les carottes râpées contre la moitié de sa tranche de jambon.

La sangsue se nommait Firmin Bouteille. Bien entendu, en cours de Géographie, il ne quittait pas Gilbert d'une semelle. Opportuniste en toutes occasions, Firmin n'était pas idiot. Il ne choisissait pas la compagnie des plus forts dans leur matière pour bénéficier de leur copie à portée de vue. Car cela se serait remarqué. Il traversa donc toute sa scolarité avec des notes honorables sans pour autant viser le tableau d'honneur par le seul subterfuge d'avoir laissé trainé son œil de lynx sur le devoir du voisin.

Son examen en poche, il avait le choix entre plusieurs branches. Il aurait pu suivre l'idée de Gisèle Flamant qui allait devenir une honnête vétérinaire dans un zoo réputé, mais il n'avait pas la passion des animaux. Il pouvait se lancer dans la traduction d'œuvres venues du monde anglo-saxon tout comme Béatrice Mordu en prenait le chemin. Mais il n'avait pas l'amour des livres. Il lui restait encore l'exemple de Roger Quinquois, rapidement promu comptable des entreprises Morton & Gordon. Mais les chiffres et leurs nombres le rebutaient. Une autre voie était celle empruntée par Julien Petronille, ayant brillamment passé le concours d'entrée aux archives départementales. Mais il n'éprouvait pas d'inclination spéciale pour les documents trop rébarbatifs. Quant à la solution choisie par Fabienne Lemoine, à son tour professeur de Français, on ne pouvait pas dire que Firmin Bouteille était un fanatique de garnements, ni plus envie de rester à l'école toute sa vie, même s'il disposait d'un bureau et d'une estrade à la place d'un pupitre et d'un camarade peu regardant.

Car c'était bien là le drame de Firmin. Il ne savait rien, n'ayant été toute sa vie que le voyeur des bons résultats de la copie du voisin, merveilleusement choisi. Il était le Christian à qui Cyrano soufflait ses répliques. S'il n'était pas idiot, Firmin ne

brillait pas par son intelligence non plus car il aurait vite compris bien avant tout le monde que sa seule place, dans ce monde, son unique voie c'était la politique. Ne rien connaître mais savoir bien s'entourer.

Il s'était donc retrouvé dans cette salle d'examen d'entrée aux postes et télécommunications de France. Seulement, il n'avait pas pu se rapprocher suffisamment de Gilbert pour pouvoir profiter des réponses correctes permettant d'entrer dans cette corporation qui, tout compte fait, lui apparaissait vaguement intéressante. On se baladait tous les matins, apportant les bonnes nouvelles autant que les mauvaises. On était maître de son temps et l'on pouvait baguenauder tout à loisir.

Il avait insisté pour que Gilbert lui envoie les résultats par-dessus une demi douzaine de candidats bien affairés à leurs copies. Gilbert n'avait rien voulu entendre. De là était né un fort ressentiment envers son ancien camarade de cours de Géographie. Cette rancune avait conquis tout l'espace de la vie étriquée de Firmin. C'était devenu son seul objectif. Pourrir la vie de Gilbert qui, lui, avait brillamment passé l'examen d'entrée aux postes et, dès lors, occupait la place de préposé à la distribution du courrier.

Firmin eut donc une idée machiavélique, germée sur le terreau fertile de la vengeance. Lui qui avait eu toujours besoin des autres pour vivre, s'était exilé au plus profond du pays, retapant une vieille bicoque abandonnée sur les hauteurs d'un flanc de la montagne, séparée de la civilisation par un vallon encaissé, des gorges étroites et profondes et une ascension par un petit chemin de cailloux dans un état où même les mules ne s'y aventureaient pas. Là, il avait installé une boîte aux lettres flambant neuve, aux dimensions réglementaires et s'était abonné au journal.

Un Jeudi matin, lors du tri du courrier dans la petite poste du village, Gilbert avait trouvé un numéro de la « Dépêche des coteaux », le quotidien bien connu de tous les habitants du vallon. Personne ne s'abonnait au journal. Parce que tout le monde venait l'acheter dans la petite épicerie qui vendait tout ce dont on avait besoin : du lait, des allumettes, un kilo d'oranges, un paquet de lessive, du vin en brique, du cassoulet en boîte

mais aussi des transistors, des paires de chaussettes renforcées aux talons, de la crème solaire, des bérets, des sapins de Noël en décembre, des romans régionaux, de l'aspirine, des stylos quatre couleurs et un dépôt de presse. Qui pouvait avoir l'idée bien saugrenue de s'abonner à un journal alors qu'il était bien plus commode et intéressant d'aller l'acheter dans cette caverne d'Ali Baba qu'était l'épicerie tenue par madame François.

Si la population masculine du village mettait un point d'honneur à venir acheter son journal ici, c'était un prétexte pour rencontrer d'autres personnes et pouvoir discuter du temps qu'il fait par exemple.

Parler du temps qu'il fait ou, mieux, qu'il va faire est la conversation de ceux qui n'ont rien à dire. Pour certains en revanche, cela est une mise en bouche, une exorde, un échauffement, avant de passer à des sujets plus sérieux, plus profonds.

Certains habitants du village étaient très doués pour analyser la météo. Gilbert avait même remarqué que le père Bertrand et monsieur Lapoutre, accompagnés de la vieille Frisette avaient débattu pendant toute une matinée sur le thème, il est vrai inépuisable, de l'influence de la pleine lune sur les mouvements atmosphériques en général et le rapport qu'il peut y avoir entre le vent du sud et des précipitations dans les trois jours à venir en particulier.

Le père Bertrand avançait son expérience de soixante dix ans au contact de ce vallon, ayant toujours une anecdote pour appuyer une théorie tandis que Romuald Lapoutre ajoutait une rigueur scientifique puisée dans la consultation de cinquante ans de relevés méticuleux alors que la Frisette faisait remarquer que si la météo était déglinguée c'était à cause de tous les obus que les hommes faisaient exploser un peu partout dans le monde ou de ces allers retour incessant de Boeing dans le ciel moderne, voire de l'envoi d'expéditions sur la lune.

- Frisette, ça fait plus de quarante ans que les américains n'ont envoyé personne sur la lune!

- Oui, ça, c'est ce qu'on veut nous faire gober.

Une précision, avant de poursuivre. La Frisette n'est

évidemment pas son vrai patronyme. D'ailleurs plus personne ne le connaît à part Gilbert bien sûr puisqu'il est chargé de lui distribuer ses factures et divers courriers. On l'appelle comme ça à cause de ses cheveux qui feraient pâlir d'envie le plus coquet des caniches.

La Frisette était fermement convaincue qu'on nous cachait des choses. Elle avait été (et restait) une ardente admiratrice du grand Elvis. Or, elle n'avait pu croire qu'un tel Dieu puisse mourir un jour, même au cœur de l'été 1977. Partant de là, elle en avait conçu toute une machination visant à faire croire aux simples quidams que son idole était enterrée six pieds sous terre alors qu'il continuait à savourer une vie douce et paisible, reclus dans son manoir de Graceland.

- Mais il aurait presque quatre vingt ans ton King!

- Et le père Mathieu, il a vingt ans peut-être?

C'était imparable. Lorsqu'il s'agissait de comparer un âge canonique, on évoquait le père Mathieu. C'était l'argument fatal. Personne ne savait, ne pouvait lui donner son âge exact. Le savait-il lui-même?

Le père Mathieu, c'était une légende. On lui prêtait toutes sortes d'aventures. Qu'elles lui soient arrivées ou pas, peu importe. Le vieillard faisait rêver tout le village avec ses souvenirs de jeunesse. Il passionnait les plus jeunes en leur révélant des contes qui n'étaient peut-être somme toute que la pure vérité, à peine embellie d'un joli vernis que l'ancêtre aimait à enrober ses nombreuses chroniques. Il réjouissait les adolescents par le récit d'aventures où les bons terrassaient implacablement les méchants. Ces mémoires de guerres d'avant avaient une morale. Ne vous-êtes jamais encore rendu compte que, dans les conflits armés passés le bien finit toujours par l'emporter? Les deux grandes guerres mondiales du XXème siècle voient l'alliance vaincre la barbarie. Les épopées Napoléoniennes, poussées par la vanité d'un seul homme, se terminent dans la défaite et l'exil. La gloire démesurée des grands empires se fend au cours des siècles. La démocratie vient à bout des dictatures. L'esclavagisme recule. L'égalité entre les hommes gagne du terrain. Du moins, on pouvait l'imaginer encore il y a quelque

temps. Et c'est pour ça que les récits du père Mathieu, mettant en scène des batailles où Goliath est finalement terrassé plaisent aux jeunes gens aux idées encore neuves et innocentes.

Devenu adulte, les histoires du père Mathieu ravissent encore. On n'y trouve plus ce qu'on aime à y chercher étant plus jeune, mais juste une distraction, un peu de rêve, de quoi oublier le morne quotidien, tous les tracas qui accompagnent les responsabilités. On aime se laisser dériver sur les berges des souvenirs, réels ou imaginés, de ce conteur hors pair. On oublie ses soucis un moment, on déconnecte, on est en roue libre. Ça fait du bien. Quant aux aînés, il suffit de leur parler de leur jeunesse pour qu'ils deviennent le meilleur des publics.

Le père Mathieu était une référence.

Mais ne nous éloignons pas trop. Le père Mathieu, la Frisette, madame François, Romulad Lapoutre, tous ces personnages ne doivent par nous faire perdre de vue que celle qui possédait un faux air de Virginie Ledoyen se renseignait sur l'ouverture du bureau de poste et, par conséquent le retour de Gilbert le facteur. La vengeance de Firmin était cruelle. En s'abonnant au journal, il obligeait Gilbert à faire un détour qui allait lui prendre la moitié de sa tournée, d'habitude bouclée avant midi. Ainsi, Gilbert était devenu le seul et unique postier de France à ne pas être aux 35 heures.

On pourrait évoquer la beauté des lieux. Ces gorges magnifiques, ce vallon sublime, ces senteurs épicées au meilleur de l'été, ces versants tapissés de fleurs au printemps, une certaine sauvagerie (combien de biches, renards, blaireaux Gilbert avait-il croisé lors de l'appendice si particulier à sa tournée?). Cependant, il est bien connu que quiconque vit dans le plus admirable panorama finit par ne plus en remarquer les beautés, spécialement si le paysage s'accompagne de trois heures de marche aller/retour.

C'est Jo qui lui avait soufflé l'idée.

Jo, c'est le garagiste du village. Bon, garagiste est un bien grand mot. Il ne vient aucun touriste ici, à part quelques ahuris trahis par leur Gps mal mis à jour. Les autochtones n'utilisent pas suffisamment leur véhicule pour nécessiter un entretien aussi

régulier. Du coup, comme Jo est bricoleur, on lui amène divers appareils à réparer. Son grand bonheur à Jo, c'est de démonter tout ce qui peut l'être, d'éparpiller vis et boulons sur une grande nappe à même le sol ou sur une large table, puis de tout assembler à nouveau, façon puzzle.

Lorsqu'il émiette le cœur de ces objets ronronnant, pétaradant, vrombissant, bourdonnant, ronflant, rugissant, fredonnant, Jo a une étincelle dans ses pupilles, celle que l'on perd avec ses treize ans et qu'on ne retrouve plus.

Lorsqu'il entreprend de les restaurer, une petite ride verticale nait entre ses sourcils, sa concentration est alors à son maximum. Parfois il se mord la langue entre ses dents pour ne pas cligner de l'œil.

Jo est un artiste.

- Et si tu prenais un chien?

- Un clebs? Pourquoi faire?

- Ben, aller déposer le canard chez Firmin par exemple.

Un instant, Gilbert vit cette improbable image se former dans sa tête : un épagneul rentrant de la chasse, traversant les marais avec un col vert dans sa gueule, la queue frétilante du devoir accompli, sur un fond de brumes s'élevant des marécages (ceux de Foullis-sur-Tourbe par exemple) et de roseaux tristes.

Puis il comprit.

Le lendemain, il emmenait avec lui un beagle bicolore dans la petite fourgonnette jaune. Le chien ne payait pas de mine. Ses talents ne s'affichaient pas sur son pelage.

Commença alors un rigoureux apprentissage. Parvenu à l'embouchure du sentier défoncé qui menait au mas retiré de Firmin, tout là-haut dans les collines, Gilbert descendait de la voiture et enfournait le quotidien dans la gueule du petit chien puis il s'engageait sur le chemin raviné au fil des ans. Le beagle bicolore hésitait les premiers jours. Au bout d'une semaine, il trotta sur les talons de Gilbert, la queue frétilante. Lui aussi venait de comprendre le jeu. A la fin de la deuxième semaine, le postier n'ouvrit que la portière côté passager. Il glissa le journal sous les crocs inoffensifs. Le chien le regarda un instant, ne sachant que faire. Enfin il se décida et effectua la promenade

habituelle, tout seul avec le journal comme seule compagnie. Gilbert le récupérait en rentrant de sa tournée. Il avait gagné trois heures sur sa tournée et il n'avait même pas besoin d'aller promener le chien le soir venu.

Il fallait voir Nestor sauter et glisser dans un même mouvement le journal dans la fente de la boîte aux lettres.

- C'est un chien de cirque, ton toutou.

Gilbert ébouriffait la tête du beagle bicolore et, dans un soupir d'où s'échappait des relents de fierté, il assenait sans rire:

- C'est le meilleur postier de France, mon Nestor.

- Mais pourquoi il s'appelle Nestor?

- Et toi, pourquoi tu t'appelles Ducon, Ducon?

La jeune demoiselle n'était pas plus avancée.

- En principe, depuis qu'il fait équipe avec Nestor, il termine sa tournée avant midi, fit Bébert le nez dans le vague. Ensuite, il va grignoter un bout. Ca lui prend quoi? s'interrogea-t-il en levant le menton du côté de Jeannot qui lui, s'intéressait suffisamment aux atours de la demoiselle pour ne pas avoir entendu la question.

- Hé, je te parle Jeannot! Tu es où, là?

- Hein?

- Je t'en donnerais des hein? moi! Y met combien de temps pour casser la croûte notre facteur?

- Ben, ça dépend.

On l'aura aisément compris, dans le petit village rien n'était assurément certain, du moins en ce qui concerne l'emploi du temps de Gilbert, employé des postes.

Si sa tournée avait retrouvé, grâce à Nestor, une régularité de fonctionnaire, son déjeuner le replongeait dans de nouvelles incertitudes en ce qui concerne un horaire précis.

- Ca dépend de quoi, interrogea avec un calme de maison de retraite la demoiselle qui s'était résignée à une certaine nonchalance depuis qu'elle avait débarqué dans les parages la veille au soir. Ce coin reculé, abandonné par la civilisation trépidante des grandes villes était le meilleur remède au stress. Ici, on pouvait se laisser aller. On devait se laisser aller. Pas

moyen autrement

- Ben, du menu pardi!

Forcément, ça tombe sous l'évidence. On n'avale pas une choucroute maison avec la même rapidité qu'un jambon beurre même si la croûte du pain est un peu dure.

- Il mange où, votre préposé?

- Attends. Là, on est... et Bébert leva les yeux vers le plafond où il devait surement être le seul à y voir un calendrier gigantesque, on est Vendredi... Moi, je dirais qu'il est chez Madame Turlupin.

- T'es fou! Il n'y va plus chez la Turlupine. Y'a eu comme qui dirait de l'eau dans le gaz.

Bébert et Jeannot étaient repartis pour une bonne demi heure d'arguments. Un grand gaillard en salopette bleue vint délivrer la demoiselle de ce nouvel écueil en tranchant :

- Votre Gilbert, j'ai vu sa camionnette devant chez Coquard y'a bien trois quarts d'heure. Il devrait en être pas loin du dessert maintenant.

Et Jo le garagiste partit d'un grand éclat de rire, accompagné par les tressautements de Jeannot et Bébert sur leur chaise. Le géant qui réparait toute sortes d'appareils prit une voix d'agneau :

- Je peux vous déposer devant le bureau de poste, si vous voulez.

Avant de fournir le renseignement à la tablée, il avait marqué un arrêt à peine entré dans le bistro. Il avait évalué la demoiselle comme il aurait détaillé un nouvel appareil à désosser. Et si Jo allait s'intéresser dorénavant à d'autres mécaniques?

La demoiselle ne dit pas non.

Bien entendu, il aurait été plus simple de traverser la place ombragée qui s'étalait devant le café Chez Marcel. Le bureau de poste se tenait juste en face. Il suffisait de couper directement par l'esplanade interdite aux voitures. Mais cela, la demoiselle ne le savait pas. Elle suivit donc Jo et grimpa dans l'imposant quatre quatre qu'il utilisait pour faire le moindre déplacement. En termes de distance, elle fit donc une fois et demie plus de chemin selon les lois mathématiques qui régissent les rapports de longueur entre les deux côtés d'un triangle et son hypoténuse.

Jo, n'étant pas un goujat, lui ouvrit la lourde portière avant passager et la retint d'un bras vigoureux tandis que la demoiselle prenait place sur le haut siège avant. Le mouvement allait faire remonter la jupe, déjà assez courte, jusqu'à des hauteurs vertigineuses et Jo, qui n'avait jamais regardé une femme de sa vie et se demandait soudain pourquoi, l'avait deviné. Ainsi, sous une galanterie à peine déguisée, il pouvait se rincer l'œil tout à loisir. Jo bénit ces nouveaux tissus polymères qui glissent sur la peau mieux qu'un patineur sur glace lors d'une finale des jeux olympiques d'hiver. Le rebord de la jupe atteint une hauteur exceptionnelle. De quoi donner le vertige même au plus blasé des alpinistes.

En faisant le tour de l'imposant véhicule, Jo réfléchissait. Et si, depuis toutes ces années, il avait fait fausse route? Existait-il quelque part dans le monde quelque chose de plus passionnant qu'un grille-pain en panne, une tronçonneuse récalcitrante, un aspirateur essoufflé, une gazinière défectueuse, un réveil qui tape son heure en trois quarts d'heure ou même, bonheur suprême, une mobylette qui tousse.

Lorsqu'il s'installa au volant, la jolie demoiselle avait tiré sur le rebord et la jupe masquait maintenant une paire de cuisses que Jo n'avait aucun mal à imaginer puisqu'il les avait eu sous le nez quelques secondes auparavant. Ce tissu rendait encore plus attractif ce qu'il dérobaient. L'érotisme naît de la dissimulation tout comme le désir naît de l'interdit. Si Eve était restée nue, les hommes ne se seraient jamais embarqués dans ces méandres de la passion qui rendent à moitié fou. Les animaux ne s'accouplent que pour se reproduire. Il n'y a pas chez eux la moindre ambiguïté, la plus petite déviance. Imaginez donc un monde sans érotisme, sans perversité, peut-être même sans mensonge, allez savoir. Un monde parfait en somme. Mais quel ennui! Un instant, l'idée traversa l'esprit de Jo comme un coup de foudre. La vie au village était un vrai paradis. On se connaissait tous, on s'appréciait plus ou moins, on s'aidait tout le temps. On mangeait sain, on respirait un air pur, on prenait le temps de vivre. Mais il subsistera toujours au fond de l'être humain le plus fortuné un minuscule désir de débauche. Une

envie d'enfer, surtout si on bénéficie des largesses d'un paradis devenu un peu trop morose.

Pendant les douze secondes que dura le trajet de Chez Marcel jusqu'au bureau de poste, Jo ne pensa à rien de tout ça. Les pensées philosophiques n'étaient pas son fort à Jo. Lui, il était bon dans la réparation de toutes sortes d'appareils, du moins à leur assemblage après démontage. A chacun ses capacités. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de trouver que sa vie était d'une platitude inconcevable, à bien y réfléchir.

Lorsque la demoiselle descendit du Land Rover, Gilbert donnait un tour de clé à la porte de l'agence postale.

A presque trente deux ans, Gilbert n'avait jamais connu de femme.

Formulé de cette façon, cela prête à sourire. Bien sûr que Gilbert connaissait sa mère chez qui il habitait encore il y a cinq ans. Mais une mère est une maman, pas une femme.

Il connaissait également tante Louise qui habitait un grand appartement dans une grande ville. Elle avait une grande voiture qui pouvait rouler très vite quand elle n'était pas bloquée pare-chocs contre pare-chocs dans les larges avenues de l'immense ville. Elle avait de grandes dents qui terrifiaient le petit Gilbert et de longs doigts qui la faisait ressembler à une sorcière, oui, la même que celle qui illustre son livre de contes. Bref, chez tante Louise tout était grand, mais ce n'était toujours pas une femme puisque c'était tata Loulou.

Il y avait Dominique, son amie d'enfance. La seule fille qu'il ne trouvait pas rasoir. Elle s'intéressait aux jeux des garçons, se passionnait pour l'univers et le cosmos, n'avait pas peur de se salir et de participer aux jeux de ballons. Dominique était son meilleur copain. Normal. Dominique avait des goûts masculins, des muscles d'homme à douze ans, les cheveux courts et les ongles sales. Dominique fut un garçon manqué pendant toute son enfance. Devenu(e) adulte, naturellement elle aima les filles. Une fille qui aime les filles, même si son aspect n'a rien à voir avec les canons qui définissent le beau sexe n'est pas une femme, c'est une rivale.

Gilbert connaissait aussi Fernande. Mais comment parler

d'amour à la pire commère que la terre ait jamais portée? Madame François, l'épicière, avait un mari. Bien entendu certains ne se seraient pas embarrassés de tels scrupules mais ce n'était pas dans les principes de Gilbert. Cela valait aussi pour Madame Lafitte, l'employée de mairie, ajouté au fait que, physiquement, elle n'inspirait pas des sentiments doux et tendres, mais plutôt une certaine appréhension. Madame Lafitte ne se laissait pas marcher sur les doigts, les doigts de pied assurément.

Ainsi, lorsqu'il leva les yeux sur la demoiselle, il vit pour la première fois de sa vie, une femme. Une jeune femme. Une appétissante libellule. Une envoûtante belette. Une bouleversante minette. Une émouvante gazelle. Une troublante biche. Dans sa tête gambadait déjà un bestiaire enchanté. Son cœur cognait à tout rompre comme s'il voulait rattraper le temps perdu à avoir vécu sans la connaître. Son estomac s'était rassasié pour le reste de ses jours. Il n'avait plus d'appétit, sauf une faim d'elle. Son bas ventre sortait d'une léthargie immémoriale, comme une graine finit par germer après un trop long hiver. Il renaissait.

La demoiselle suivit Gilbert dans le bureau de poste. Tout être vivant se trouvant alors aux abords de la place avait les yeux dirigés vers la porte à double battant de la petite agence postale. Au bout de deux minutes, elle ressortit.

Puis, à peine le temps que l'on peut mettre à avaler un verre de Cognac, Gilbert suivit. Le bureau de poste était momentanément fermé pour cause d'absence de l'unique préposé en fonction. Cela arrivait parfois au cœur de l'été lorsque Gilbert s'assoupissait dans les méandres d'une sieste parfaitement méritée. Il arrivait aussi, avec la régularité d'un métronome ou de l'incessant va et vient de l'océan qu'on nomme marée, qu'il aille récupérer la fourgonnette jaune que Jo révisait chaque six mois. Quelquefois Gilbert partait pour la grande ville dans son véhicule de fonction puisqu'il ne possédait pas de moyen de locomotion propre et que le service des bus proposait des horaires incompatibles avec les divers rendez-vous qui s'organisaient sur son agenda. Agenda qu'il ne possédait pas, il

notait absolument tout mentalement. On l'a déjà dit et répété, quelqu'un qui est capable de mémoriser *tous* les départements de France, y compris les retards départements d'outre-mer, avec leur préfecture, sous-préfecture et cours d'eau majeurs, est apte à se souvenir d'une visite chez l'ophtalmologiste, un entretien avec sa hiérarchie, ou quelques séances de kinésithérapie (rester assis tout une matinée sur un siège de voiture n'est pas bon pour le dos, on ne le dira jamais assez). Quelquefois, Gilbert partait choisir son nouveau papier-peint ou, plus simplement, prenait sa demi-journée pour aller aux escargots lorsqu'une éclaircie trouait les nuées d'Octobre. Mais jamais, au grand jamais, on n'avait encore vu Gilbert rentrer chez lui en plein après-midi, du moins en précédant une appétissante jeune fille qui faisait tourner la tête de la bonne moitié des mâles du village, l'autre moitié ne l'ayant pas encore croisée.

Ainsi, les deux bigotes, Monsieur le curé, et tous les clients de Chez Marcel virent Gilbert s'effacer galamment devant la demoiselle et refermer la lourde porte derrière eux, sans même un regard sur la grande place où le tiers du village avait les yeux grand ouverts et l'esprit ahuri.

Il y eut un silence soudain. Comme si toutes les horloges alentour s'étaient arrêtées à midi onze. Comme on retient son souffle devant une tentative de record du monde de saut en hauteur ou du lancer du poids. Comme l'action stoppe net dans un arrêt sur image au cinéma pour bien montrer que, pendant ce court laps de temps, les méninges fonctionnent à plein régime.

Les deux bigotes qui marmonnaient sans cesse et à voix si basse qu'on ne savait pas nettement si elles récitaient leurs prières ou si elles s'échangeaient des astuces de recettes ou encore, plus probablement, causaient des gens, en restèrent bouche bée. Elles en oublièrent un moment même de se signer. Ce qui était une première.

Madame François se tenait devant son étalage de primeurs en train de baisser son rideau de toile canari et abricot pour protéger les fruits d'un soleil qui venait lécher la façade de son épicerie. Elle tenait la manivelle dans ses mains mais avait stoppé son mouvement. Sa confusion mentale était telle qu'il lui

était impossible d'accorder ses gestes convenablement, un peu lorsqu'on tire la langue pour ne pas cligner des yeux.

Fernande, toujours présente sur les lieux où il se passe quelque chose, était pétrifiée. Elle fixait les fenêtres à l'étage où Gilbert avait son appartement. Les volets n'étaient pas tirés. Ni sur la pièce qui servait de salon-salle à manger-cuisine, et pas davantage sur celle qui était la chambre de Gilbert. Cela ne rassura nullement Fernande. Les gens de la ville ont des mœurs si spéciales, comme, par exemple, concevoir des polissonneries en plein jour.

En terrasse de Chez Marcel, Jeannot et Bébert s'étaient levés pour reprendre leurs activités. Ils restèrent paralysés eux-aussi. La station debout devenant insoutenable, ils se rassirent de dépit. Aussitôt, on entendit de derrière le comptoir Alfonse Bagout crier « et pour ces messieurs, ce sera quoi » qu'il débitait comme par réflexe dès qu'un client s'asseyait sur l'une de ses chaises, y compris si on se levait simplement pour évacuer une crampe douloureuse.

Le père Bertrand s'épongeait le front sur le parvis de la petite église. Son mouchoir était tombé à ses pieds et la paume de sa main restait collée à son front à la manière de ces poseurs qu'affectionnent particulièrement les écoles de sculpture.

Tous tendaient l'oreille, privés de leur vision au-delà des murs décrépis de l'appartement de Gilbert où, forcément, il devait se passer des choses peu orthodoxes et pas davantage catholiques. Cela dura un bon quart d'heure. On suffoquait, on s'indignait, on se perdait en conjectures, on s'offusquait, on s'offensait. Un scandale allait-il naître dans ce paisible petit village où rien de bien grave n'arrivait jamais?

Il advint alors l'impensable. Alfonse Bagout, qu'on avait jamais vu quitter son comptoir (les clients étaient priés de ranger eux-mêmes leurs chaises) s'avancait à pas feutrés et débouchait en plein soleil, stoppant net devant ce spectacle inédit. Tout le village ici présent autour de la grande place avait le regard fixé sur la fenêtre entrouverte de l'appartement de Gilbert, les volets non tirés. Le tenancier ne demanda aucune explication, perdu dans son ignorance. On ne fit même pas cas de son

exceptionnelle avancée, cinq mètres hors de son comptoir. Désormais, tous savaient. Du moins, ils se doutaient. Chacun imaginait la scène au-delà de la fenêtre entrebâillée aux volets largement ouverts.

Puis on vit la demoiselle sortir au grand jour. Gilbert suivit quelques minutes plus tard.

La stupéfaction fit place à la pétrification. Les femmes furent outrées. Les hommes vaguement jaloux. La demoiselle s'était accoudée à la fontaine, avait empoché discrètement quelques billets qu'elle tenait dans la paume de sa main gauche puis s'était aspergée le visage de l'eau fraîche qui chantait constamment, offrant une mélodie propre à la grande place. Elle passait maintenant ses doigts fins dans ses cheveux d'ébène. La scène choqua les unes et excita les autres. Les deux bigotes se signèrent, reconnaissant ici le diable en personne.

Cela ne faisait plus de doute. Il fallait, coûte que coûte, débarrasser le paisible village de cette dépravée.

Quand Gilbert apparût, c'était clair comme de l'eau de roche.

La demoiselle semblait s'être échauffée, elle resplendissait, mais personne n'avait encore vu le Gilbert dans cet état. C'était indescriptible, au-delà des mots. Mais nous allons tout de même tenter d'en ébaucher les traits les plus évidents pour que puisse se former dans la tête du lecteur une esquisse de cette scène que, finalement, peu de personnes purent contempler.

Au préalable, il faut préciser que Gilbert n'était ni beau ni laid, ni apathique ni coléreux, ni grand ni court, ni mince ni gros. Bref, Gilbert se situait dans la moyenne. Sa gentillesse était son seul trait particulier, ce qui ne constituait pas, on s'en doute, quelque chose de définissable à priori. Il fallait connaître Gilbert pour s'en apercevoir. Or, en ce milieu d'après-midi qui allait changer bien des choses au village, non seulement le visage mais aussi toute la personne de Gilbert était facilement reconnaissable. On l'aurait même reconnu entre mille sans même savoir qui il était.

Il arborait d'abord un sourire béat, le même qui illumine dans la représentation qu'en ont fait les peintres liturgiques ces visages des bienheureux qui ont eu la révélation. Bernadette Soubirou

n'aurait souri différemment après avoir vu la vierge de ses propres yeux. Cela éclairait son visage de l'intérieur. Tous ses traits étaient apaisés, repus. Mais la comparaison avec les fidèles religieux s'arrêtait là, tout net. Car ses cheveux étaient ébouriffés, une rougeur trahissait une forte émotion, ses joues étaient vermeilles, quelques larmes de sueur perlaient à son front bien que la température n'atteigne pas ces extrémités qui déclenchent en général le fonctionnement régulateur des glandes sudoripares.

Son regard semblait voir les choses et les êtres sans vraiment les remarquer. Il regardait en dedans de lui-même. Bref, Gilbert était un homme comblé, du moins c'est l'impression qu'il donnait, là, en avançant d'un pas chaloupé. Pas de cette démarche hésitante et ralentie que l'on prend naturellement en suivant un corbillard, pas non plus de ces zigzags alcoolisés qui emportent des jambes avinées dans des directions contradictoires. Il semblait danser sur place en avançant comme sur un nuage. Le sol semblait vouloir amortir chacun de ses pas, un peu comme on marche dans une neige poudreuse ou du sable très fin. Gilbert ne semblait faire aucun effort pour se mouvoir. Cela coulait tout seul. Il aurait pu avoir de la classe à se mouvoir ainsi si un pan de sa chemise ne sortait pas de son pantalon. Pourtant cette négligence ajoutait à son élégance. Il s'approcha du café Chez Marcel, se laissa tomber sur la première chaise en terrasse dans un gracieux mouvement de tout son corps. Il était un danseur étoile qui effectuait des gestes simples. Il commanda un demi.

Pour quiconque connaissait la sobriété de chameau de Gilbert, ne refusant jamais un rafraîchissement lors de sa tournée pourvu qu'il soit dénué d'alcool, cela finissait de prouver ce que chacun et tout le monde savait déjà depuis l'apparition de la demoiselle et de son ostensible rafraîchissement à la fontaine (de mémoire d'homme en quête de douceurs et de caresses, on n'avait jamais vu une scène aussi sensuelle au village).

L'évidence parlait toute seule. La demoiselle avait loué son corps au pauvre postier qui en était devenu un zombie. Un zombie heureux mais un zombie tout de même. Serait-il encore

capable de tenir convenablement son poste? Pourrait-il continuer à déposer lettres et mandats dans les boîtes aux lettres respectives? N'aurait-il pas déjà oublié les numéros de tous les départements de métropole et d'outre-mer avec leurs cortèges de préfectures, sous-préfectures et cours d'eau majeurs?

Chez Marcel, personne n'osait questionner Gilbert. C'est Jo qui, de retour d'on ne sait où et qui n'avait rien vu du manège, s'était ému du changement considérable en la personne du facteur.

On le poussait déjà du coude et on lui faisait les grands yeux comme lorsqu'on cherche à éviter la bourde irréparable à quelqu'un qu'on aime bien envers quelqu'un qu'on aime tout autant.

Jo se retournait, ne comprenait pas. Au vu du visage radieux de Gilbert, il n'était sûrement pas question d'un deuil toujours possible. Dans le cas où le postier aurait gagné à la loterie nationale, il n'avait pas lieu de prendre des pincettes. C'était autre chose. Jo ne voyait pas. Et s'énervait.

Gilbert ne lui donna pas la joie de mettre un terme à ses interrogations. Il se leva et partit droit en direction du bureau de poste. Officiellement il restait encore trois quart d'heure d'ouverture au public.

Gilbert éloigné, on commença nettement à cancaner en terrasse de Chez Marcel, puis en se réfugiant à l'intérieur pour plus de discrétion, les oreilles indécrites traînaient déjà autour de la place. Peine perdue, puisque bientôt tout le village était réuni dans l'estaminet qui n'avait pas affiché une telle affluence depuis les noces du jeune Philastère.

Personne ne peut affirmer si c'est à cause de son prénom original et rare, Philastère était précoce en tout et il ne devait pas cela à son ascendance. Ses parents étaient d'obscurs fonctionnaires et ses aïeux d'humbles cultivateurs depuis la nuit des temps. Qui sait d'où viennent certains dons, certaines facultés, un talent quelconque, une facilité pour les choses ou les matières? Quelque mutation génétique? Peu probable, les enfants de Mozart ne sont pas passés à la postérité et ne parlons pas de ceux d'Einstein, Gandhi, Pasteur, Van Gogh, Rodin ou

même Pierre et Marie Curie puisque, d'enfants, il n'existe pas. Quoiqu'il en soit, Philastère ne fut pas précoce en toutes choses. S'il naquît trois semaines en avance sur le calendrier, il ne parla qu'à l'âge de deux et demi, ce qui n'est pas un record vous en conviendrez mais tout de même hors de la moyenne nationale. Il ne prononça correctement son prénom qu'à l'âge de neuf ans mais cela ne vaut pas d'exemple puisque certains n'arrivent pas à l'articuler convenablement même une fois devenus adultes. Il semblerait alors que ce léger retard dans l'attribution du langage soit à l'origine de l'envie de toujours devancer le monde dans la vie de Philastère. Comme s'il voulait rattraper le temps perdu à la manière d'un coureur du peloton qui tente toutes les échappées pour reprendre son passif en temps sur les meilleurs. Ce ne fut plus qu'une succession de records battus.

Philastère savait lire correctement avant cinq ans, avala Chateaubriand à huit ans. Il lui trouva d'ailleurs un style ampoulé et pédant. Chacun ses goûts. Il possédait une palette de vocabulaire équivalent à un étudiant de troisième cycle dès son entrée à l'école où il brûla bien entendu les étapes. En deux ans (au lieu de cinq) il entra au collège qu'il torchait en deux années de plus. A douze ans, il obtenait son baccalauréat, ce qui lui offrait six ans pour parachever des études supérieures alors que ses camarades du même âge restaient scotchés aux pupitres du lycée. On a tort de penser que Philastère n'était qu'un bûcheur, un singe savant qu'on aime exhiber en exemple, un dévoreur de livres et un fanatique d'équations (sa spécialité : les probabilités). Précoce, il l'était aussi en amour. Il embrassait sa première petite amie à l'âge de six ans. Elle en avait le double. Mais, tandis que les plus délurés de ses petits camarades n'offraient que des bisous de dessins animés à leurs amoureuses (le terme les faisait rougir jusqu'aux oreilles), lui y mettait déjà la langue et n'avait aucun trouble à parler de sa « copine sensuelle ».

Il dut attendre ses onze ans pour que la nature lui permette de combler réellement une femme faite. Comme toutes les personnes ayant un peu de jugeote, il savait bien que ce n'était pas la *taille* qui prévalait (mais le *goût* aurait alors ajouté

Brigitte, celle qui eut l'honneur de le déniaiser), toutefois il ne fallait pas exagérer! Il ne voulait pas, pour son coup d'essai, renverser une « dame » façon dentiste : que cela aille vite et qu'elle ne sente rien. Voulant toujours bien faire les choses, il offrait non seulement son pucelage à la fameuse Brigitte, vingt ans tout rond, mais aussi l'un de ses plus beaux orgasmes. Il l'avait choisie comme sur un étalage de fruits et légumes. Il avait déjà compris que ce n'était pas les tomates les plus rouges, les mieux calibrées qui avaient le plus de jus et de goût, que les fruits parfaits en apparence l'étaient moins au palais. La dite Brigitte cachait ses trésors sous des dehors que l'on qualifiera de banals et communs pour ne pas être désobligeant envers une dame qui fut la première d'une longue, d'une très longue série. On pourrait reprocher à Philastère un certain machisme. Cependant, c'est mal connaître ce surdoué en toutes choses. Brigitte, comme toutes celles qui vont suivre, il les aima. Sincèrement. Peut-être légèrement différemment des conventions qui régissent les rapports amoureux entre hommes et femmes. S'il respectait et portait aux nues ses conquêtes, il était de ceux qui font une différence entre le désir et l'amour. La gymnastique n'était pas les sentiments et vice versa. On ne pouvait contenter physiquement une femme si on était capable d'un certain détachement comme le personnel médical n'est efficace qu'en dehors de sa propre famille. Les sentiments altéraient la mécanique. Du même point de vue, il était persuadé que toutes ces gesticulations diverses (il n'avait pas son pareil pour inventer de nouvelles dispositions, de nouvelles positions, l'avantage d'avoir un esprit éclairé et intelligent) nuisaient au véritable amour qu'il pensait céleste, mystique, presque religieux. En cela, Philastère se trompait. Preuve que même les plus intelligents et prestigieux peuvent commettre des erreurs. Il devait l'apprendre dans la seconde partie de sa vie, mais cela sort de notre récit et nous ne nous étendrons pas davantage sur le cas Philastère. Juste conclure par révéler que, en tant que papa, Philastère fut dans le peloton de tête une fois encore. Il pouponna avant son quinzième anniversaire et fut un père en tous points parfaits. Sa grande maturité obtenue au contact bien

obligé de plus vieux que lui dans son cursus lui avait permis d'endosser cette nouvelle responsabilité avec tout le brio qu'on lui connaît. La maman, de huit ans son aînée une fois encore (Philastère ne put jamais se débarrasser totalement de cette spécificité dans sa vie amoureuse : il partagea toujours le lit d'une femme plus âgée que lui, parfois jusqu'à une génération d'écart. Cela ne le gênait pas, au contraire, il lui semblait s'élever ainsi), cette jeune fille devenue maman trop tôt (dans son cas) semblait être parfois dépassée par les événements tandis que Philastère était parfait dans son nouveau rôle. Cela le divertissait. Tous ces nouveaux gestes, ces nouvelles émotions comblaient son appétit de curieux de toutes choses. Une situation devait toujours évoluer au plus vite avec lui, sinon l'ennui le gagnait.

Philastère était resté au village lors de ses années collège et lycée, il revenait chaque soir par le bus de 19h04 qui faisait demi-tour en contournant la grande place centrale, en réalité l'unique place du village. Lorsqu'il entreprit des études supérieures, on ne le vit plus. Dix ans s'écoulèrent avant qu'un jour, un beau jeune homme de vingt deux ans débarque du bus qui effectue la liaison avec le reste du monde. Il entra Chez Marcel qui, entre temps, avait changé de propriétaire mais avait conservé les mêmes habitués. Il salua personnellement chacun personnellement sous l'étonnement général. Eux n'avaient pas reconnu ce monsieur de la ville. On ne lui dit plus jamais « tu », même le jour de son mariage avec une fille du pays, naturellement plus âgée que lui de six ans, mais la maturité efface peu à peu des écarts qui sautent aux yeux lorsqu'on n'a que quinze ans.

Le mariage avait convié toutes âmes du village à un vin d'honneur qui encombra la petite salle de Chez Marcel lorsqu'une averse drue et glacée s'abattit au dehors.

- Mariage pluvieux, mariage heureux annonça fièrement le père Mathieu en levant son verre, déjà vide.

- Pluie le jour des noces, une ribambelle à venir de gosses ajouta Bébert tandis que Jeannot lui demandait d'où il sortait ce dicton inédit.

- De mon c... partit son compère dans un grand éclat de rire. Le verre de Bébert était encore plein, mais il en avait éclusé déjà tout un escadron.

Dans le petit café, Alfonso ayant réintégré son poste immuable, planté derrière son comptoir en train de vaquer à ses occupations habituelles, les supputations allaient bon train. Pourtant tous et toutes s'accordaient pour reconnaître que la demoiselle avait sans nul doute débauché Gilbert. C'était grave.

On en était encore à débattre sur les intentions de la jeune fille qu'elle apparut sur le seuil du troquet, dans un contre jour évocateur. La salle se tut en un éclair.

Elle s'avança droit vers le comptoir. Alfonso eut un mouvement de recul. On s'effaça pour la laisser passer, lui faisant ainsi une magnifique haie d'honneur. Elle commanda un grand verre d'eau pétillante.

- Les émotions, ça donne soif!

Tous se regardèrent dans le blanc des yeux. Puis s'en allèrent vaquer à leurs occupations diverses comme la foule se disperse après un événement collectif : feu d'artifice, éclipse totale, visite d'un chef d'état.

On ne reparla pas franchement de la demoiselle de tout le reste de la journée mais on n'en pensait pas moins.

Monsieur le curé échafaudait déjà un plan pour se débarrasser de ce suppôt de Satan, les deux bigotes orientèrent leur prière du soir en ce sens. Madame Lafitte tentait de trouver une brèche dans le code civil qui pourrait, en toute légalité, rejeter cette démonsse au-delà des frontières invisibles du tranquille petit village. Madame François aurait bien refusé de vendre quoi que ce soit à la jeune fille, mais le droit était contre elle et, de toute manière, du moins cette première journée, la demoiselle n'avait eu besoin de rien... excepté d'un timbre et d'un postier à affranchir. Fernande se contentait de colporter les nombreux ragots qui commençaient à sourdre des ruelles étroites.

Pourquoi une telle créature était-elle venue semer le trouble et le désordre chez nous? Par hasard? Par choix? Pourquoi une telle punition? Qu'avions-nous fait de mal pour justifier un pareil

châtiment? Ou bien était-ce par pure méchanceté? Pourquoi avait-elle débauché Gilbert, si serviable, si honnête, gentil? Justement, c'est parce qu'il ne savait pas dire non. Mais quel homme aurait été capable de refuser de tels atouts, une telle proposition?

Là résidait le gros du problème car, si toutes les femmes du village s'étaient instinctivement liguées contre la demoiselle, pas un homme, à part monsieur le curé (mais tout le monde sait qu'un curé honnête n'a pas de sexe) et Philibert qui était toute innocence (mais cela l'empêchait-il d'être, à son tour, une victime consentante?), pas un homme ne condamnait cet intolérable événement. S'ils réprouvaient une telle attitude, ils le faisaient sans grande conviction. Ils blâmaient du bout des lèvres. Ils protestaient avec si peu d'entrain. Ils réprouvaient mollement. Ils bannissaient la demoiselle pour la forme mais n'en pensait pas moins ceci : ils auraient bien voulu être à la place de Gilbert somme toute.

Le lendemain, à la première heure, sans que personne ne sache bien où la demoiselle avait passé la nuit, elle se tenait à demi assise sur le capot d'une DS 1965 que Jo s'acharnait à dépiauter afin d'en reconstituer le puzzle à ses moments perdus. Elle avait replié une jambe dont le (haut) talon reposait sur l'avant de la calandre, donnant à son allure un air d'Isabelle Adjani dans l'Été Meurtrier et retournant tous les sens du premier mâle dans un rayon de cinquante mètres. Or Jo se tenait debout à moins de cinq mètres de la sulfureuse jeune dame. C'était le plus proche de tous les habitants du village qui s'étaient, une fois de plus, pétrifiés à la vue de la jeune demoiselle tortillant des hanches et allant se poster d'une manière provocante sur le capot de l'antique Citroën. On aurait dit qu'un sortilège jeté par une sorcière avait immobilisé toutes les forces du village, engluant tous les gestes et mouvements dans un ralenti poisseux. Cette idée traversa la cervelle de Madame Lafitte. La demoiselle était une affreuse sorcière qui allait jeter ses sorts sur toute la population masculine du village. Il fallait réagir, et vite!

Jo s'approcha, apeuré. La demoiselle articula deux ou trois

phrases que même Fernande, l'oreille aux aguets, ne put percevoir. Alors, tous les habitants virent cette chose extraordinaire : Jo suivit la demoiselle sur le large escalier de planches qui menait à sa chambrette, située juste au-dessus de son atelier ouvert à tous vents. C'était inconcevable. Les dames en étaient scandalisées, les hommes terriblement jaloux sous des dehors de tiède réprobation.

Jeannot eut alors ce mot qui détendit un peu l'atmosphère.

- Je crois bien que Jo a trouvé un nouvel appareil à démonter.

Bébert ne fut pas en reste.

- Sûr qu'il va l'éplucher finement, Jo. La décortiquer comme il faut.

Alors monsieur Lapoutre se sentit obligé d'intervenir.

- Quant à reconstituer le puzzle une fois toutes les pièces bien éparpillées...

On rit franchement sous le regard menaçant de Madame François qui, heureusement, n'avait pas l'oreille de Fernande et n'avait pas entendu ces répliques dignes d'Audiard.

L'hilarité générale (même Alfonse Bagout eut un rictus au bout des lèvres) stoppa net lorsque Gilbert traversa la place pour entamer sa tournée. Le chien Nestor suivait en battant joyeusement l'air de sa petite queue. L'image du bonheur canin fit redoubler les rires en terrasse et dans le café Chez Marcel.

Il était clair que tout le monde voulait poser des questions à Gilbert. Mais personne n'osait et ne savait vraiment pas quoi lui demander en réalité. Le postier vaquait à ses occupations comme si de rien n'était. Les événements de la veille ne l'avaient absolument pas troublé, du moins en apparence.

Jo réapparut à peine une demi heure plus tard. Il avait l'air d'un gars qui vient de terminer la dislocation d'un char d'assaut. Ereinté mais rayonnant. Pourtant, à bien y regarder, il y avait comme une nuance de tristesse dans son regard et tout le monde pensa à l'aspect de Gilbert hier. Dans la confusion générale qui avait suivi cet événement insolite, rare étaient ceux et celles qui avaient pu remarquer une légère nuance de déception dans la physionomie comblée du postier. Le même infime désappointement pouvait se lire dans l'œil du réparateur. Les

conclusions hâtives en étaient chamboulées. Sûr qu'il devait y avoir eu une partie de jambes en l'air dans les deux cas, mais *pas* comme le monsieur l'entendait. Cependant cette désolation était infime, juste une contrariété noyée dans un grand bonheur, de celles qu'on éprouve lorsqu'on revient d'une partie de pêche la musette pleine mais sans avoir réussi à décrocher la plus belle pièce de la rivière ou celle d'avoir remporté un marathon sans pour autant avoir fait tomber un record.

Jo s'en retournait à son atelier les épaules légèrement voûtées, sans un regard pour l'assistance qui se donnait prestement une contenance pour ne pas avoir l'air de l'épier de biais.

Jo était une pièce rapportée. Il n'était pas né d'ici.

Un beau matin, il avait débarqué dans un nuage de poussière. A cette époque, la petite route sinueuse reliant le village à la départementale qui traçait une ligne droite au bas du vallon n'était pas encore goudronnée. Cela n'arriva que l'année suivante et encore, la Direction Départementale de l'Équipement ne consentit qu'à utiliser un gravillon mal dégrossi, le rebut de la commune en quelque sorte.

Lorsqu'elle s'arrêta sur la grande place, la fourgonnette de Jo émit un drôle de bruit, comme une batterie de pistons qui s'entrechoqueraient dans des souffles et grincements de locomotives à vapeur. Il y eut une petite explosion finale, puis plus rien. Jo descendit de sa vieille camionnette, ouvrit le capot qui laissa s'échapper un nuage de vapeur. Déjà les premiers clients de Chez Marcel, Marcel lui-même en tête, s'avançaient, formant un cercle autour de l'attraction.

Il faut reconnaître qu'il ne se passait pas grand-chose au village à l'époque, de nos jours pas davantage en fait. Le moindre fait sortant de l'ordinaire captait aussitôt l'attention générale et faisait causer pendant des soirs entiers.

Forcé de reconnaître que, s'il ne s'y passait rarement des choses inédites, elles sortaient vraiment de l'ordinaire. On ne devient blasé qu'au beau milieu des grandes villes, lorsque l'exceptionnel devient routinier.

Ainsi, au milieu des années soixante, les mémoires s'en

souviennent encore, la plupart le tenant de leurs parents, un événement avait eu l'honneur de faire la une du journal régional. Même à cette époque de croissance illimitée, de grands travaux, du Concorde et de prouesses spatiales autant à l'Est qu'à l'Ouest, bref en plein Trente Glorieuses, le petit village ne sacrifiait pas à une certaine nonchalance qui est la marque de fabrique des gens heureux, du moins de ceux qui n'ont pas de soucis trop apparents. On prenait le temps de prendre son temps. Ainsi, chaque après midi, après la sieste réglementaire, sur le coup des quatre heures, parfois cinq, un rituel aussi sérieux que le five o'clock tea des bords de la Tamise se déroulait immuablement.

Une demi douzaine de personnes se retrouvaient sous les grands tilleuls de la place centrale, une paire de sphères métalliques à la main, un mouchoir blanc tombant de la poche arrière du pantalon et la mine grave. Lentement se formait une assistance habituelle. Toujours les mêmes, agrémentés parfois de touristes égarés ou d'étudiants venus passer quelques jours au berceau familial, plus rarement encore des « officiels » pris par l'ardeur du jeu. On vit ainsi un vèhairpé sacrifier une tournée pour assister à ce spectacle sentencieux; un délégué du Conseil Général venu pour fixer les modalités d'un prochain vote rester ébahi par la scène qui se déroulait sous ses yeux; un géomètre en pleine séance de mesures hypnotisé par l'enjeu crucial d'une partie, jusqu'à un car entier de Suédois qui venaient faire rougir leur peau de lait sous des latitudes plus clémentes et plus asthéniques gonfler le cercle des curieux habituels.

Le divertissement n'avait rien du théâtre de rue ou de ces artistes ambulants qu'on rencontre sur le coin d'une place dans les grandes métropoles : acrobates virtuoses de leurs mouvements, danseurs aux chorégraphies diverses et variées, poètes jonglant avec les mots et les rimes, tours de passe-passe de magiciens à la dextérité peu commune, clowns et bouffons toujours gais même dans leur tristesse, équilibristes et funambules apprivoisant la gravité terrestre comme on dresse un tigre pour s'en faire un allié et jouer avec, troubadours musiciens et belles gitanes, baladins et saltimbanques de tout poil qui égayaient un

angle de rue de la grisaille ambiante.

Ici régnait le calme des après midi méditerranéens. Les participants avaient l'allure de lords anglais, précieux dans leurs gestes et gardant un maintien de seigneur même lorsque leur tempérament reprenait le dessus dans une interjection que la morale nous interdit de reproduire ici sous peine de s'attirer les foudres de la censure et de faire monter le rouge aux jeunes filles innocentes. C'étaient des seigneurs. Il fallait les voir s'intéresser à la partie avec la conviction de participer à un quelconque championnat du monde. Ils étaient concentrés sur leur affaire. Parfaitement immergés dans une partie sans enjeu, seulement celui de l'honneur. Le plus grand. Le plus beau.

Ce n'était plus une partie de boules ni même un match de pétanque même si on y respectait les règles à la lettre. C'était une messe. Ou chacun avait sa place, joueurs impliqués et spectateurs sachant réagir aux coups de théâtre immanquables qui ne manquaient pas d'émailler la palpitante partie. On retenait son souffle. Cette liturgie avait son point d'orgue. Le cérémonial de l'attribution du point. La simple ficelle qui faisait office de mètre relevait alors du pied à coulisse. On ergotait sur le millimètre à la façon qu'ont les participants à un cent mètres de se départager au centième de seconde près.

Même si tous ces gestes, répétés cent fois, mille fois, semblaient l'être pour la toute première fois, ils étaient le passage obligé de toute rencontre. Le public n'attendait que ça, comme on attend la trahison chez Shakespeare, la bouffonnerie chez Molière, la gaudriole chez Feydeau et le bon mot chez Prévert. On prenait des poses, on marquait des pauses. Peu importait l'issue du combat puisqu'il n'y avait pas d'enjeu on l'a déjà mentionné. Juste l'honneur. Et que le lendemain serait promesse de revanche. Pas plus essentiel était l'adresse. De toute évidence, à force de pratique régulière, tous les participants se valaient et, comme une partie de poker ne se gagne pas seulement grâce à une « main » heureuse, on ne vainquait pas son adversaire par des prouesses techniques, un pointage au millimètre ou un tir qui claquait dans le silence religieux qui s'imposait de lui-même au moment critique. Tout était psychologique. Les physionomies

et les attitudes faisaient autant partie du jeu que la dextérité à pointer ou à tirer. La tactique de chaque point faisait la part belle à une certaine mystification. Il fallait cacher son jeu, assurer ses arrières et ne se découvrir qu'au moment de gagner à coup sûr. La stratégie d'une partie s'établissait non pas uniquement sur les forces en présence, faites d'adresse et de précision, mais bien sur le mental. Cela seul faisait la différence.

Et le public en redemandait. On s'exaspérait de ces attentes, de ces tergiversations que les concurrents poussaient à l'extrême afin de déstabiliser l'adversaire. On s'amusait des poses grandiloquentes tout comme on attendait ce cabotinage de théâtre qui fait des mauvaises pièces de bons divertissements. On s'indignait d'un flagrant mal de chance et on applaudissait le point vainqueur.

Ce jour-là, on était dans le plus captivant des suspens. Après avoir été mené 18 à 3, l'équipe apparemment battue fit une remontée fantastique. On atteignit alors le fatidique 20 partout. Le point suivant allait être décisif. Semblable à la séance de tirs au but lors d'une finale de coupe du monde, la pénalité qui donne l'avantage lors du match crucial du tournoi des six nations, la panier à trois points qui détermine le vainqueur d'une rencontre de basket.

Il régnait une immobilité de cimetière, un calme de cathédrale mais nullement cette sérénité et ce repos qui sied à l'un comme à l'autre. L'air était crispé de cette tension qui rend l'oxygène rare. On cherchait son souffle en arrêtant de respirer. Une apnée collective qui pesait sur les épaules de Louis. Il était le point central de toutes les attentions, de tous les regards. Louis tenait dans sa main droite sa boule rutilante. Le métal était chaud sous ses doigts pourtant il fut parcouru d'un frisson tout le long de sa colonne vertébrale. Il n'avait pas le choix. On ne pouvait faire dans la demi mesure. Ne plus jouer sur la défensive. Il fallait attaquer. Tirer les deux boules adversaires tout en stoppant la sienne pour marquer le point. La situation était simple, le geste délicat.

Il prit une grande inspiration, comme ces champions des profondeurs qui s'apprêtent à améliorer le record de plongée en

apnée. Il fléchit à peine les genoux. Son bras droit partit un peu en arrière, à peine écarté de son flanc. Déjà son coude se pliait et le balancier repartait dans l'autre sens. Au moment de lâcher son projectile, son poignet tourna imperceptiblement, donnant une légère rotation à la boule qui fendit l'air immobile de respirations contenues. La sphère de métal effectua une subtile parabole que seul un ralenti pourrait permettre de discerner. Elle s'abattit sur la boule adverse dans un fracas de tonnerre.

Sur le coup, personne ne comprit exactement ce qui était arrivé. La première chose que les observateurs ressentirent c'est une forte odeur de brûlé, mais pas de cette odeur de paille enflammée ou d'un feu de bois qu'on fait flamber. Il n'y avait aucun relent naturel, ces nuances de bois calciné, de feuilles en décomposition, du végétal qui deviendrait cendres. Non, ça sentait plutôt les hauts fourneaux, l'odeur du fer fondu, de la houille qui bout bien que personne ici présent n'ait jamais mis les pieds dans une aciérie.

Tous les regards étaient focalisés sur ce petit carré d'à peine trente centimètres de côté où se rassemblaient une bonne dizaine de boules brillantes ou mat selon les préférences des joueurs et où l'on s'attendait à un joli carreau. Pourtant en cette seconde précise, le spectacle était ailleurs.

Louis venait d'être frappé par une foudre bien particulière. Ce fut d'ailleurs ce à quoi on attribua l'évènement en premier lieu. Effectivement, l'odeur de métal en fusion ressemblait à ce que dégage parfois l'impact de la foudre touchant le granit. Après un instant de flottement, on se précipita vers le corps de Louis, couché à terre, recroquevillé et gémissant sa douleur. Il se tenait le bas du dos, au niveau des lombaires, tandis qu'un caillou ébène fumait au pied du public. C'est ce caillou, pas plus gros qu'un ballon de rugby, qui avait attiré l'attention des gens les plus proches. Le bruit, la majeure partie de l'assistance l'attribuait au carreau parfait qui avait eu lieu. Mais ce n'était pas ça. Pas ça du tout.

Louis venait d'être la première victime de la chute d'un résidu de météorite sur le territoire français. Mais personne ne le savait encore. On s'interrogeait. Comment une pierre avait-elle pu

atterrir sur le bas du dos du lanceur de boules lorsqu'il s'était penché dans la position caractéristique de celui qui veut réaliser un beau coup? D'où provenait-elle? Les tilleuls ne font pas pousser de tels fruits. A l'époque le trafic aérien ne justifiait pas qu'on avance une telle hypothèse d'emblée, seule la Frisette annonça, dans une résignation légendaire :

- Ca, c'est un coup des amerlocs avec leurs fusées ou des bolcheviks avec leur Spoutnik.

Le caillou fumait encore et personne n'osa le toucher. Bien leur en prit. Louis fut évacué sur l'hôpital le plus proche. Il souffrait d'importantes brûlures et d'une fracture de la hanche. A part ça, il se portait bien. Plus de peur que de mal.

Un journaliste était venu le lendemain prendre quelques clichés du lieu du drame et poser quelques questions aux autochtones présents la veille. La Frisette était intarissable sur ces cosmonautes qui allaient nous faire tomber le ciel sur la tête. Le surlendemain, Louis avait sa photo à la une du quotidien. On le voyait, à demi assis sur un lit d'hôpital, posant son flanc gauche couvert de pansements et un beau sourire de vainqueur.

Car, après tout, il avait réalisé le carreau du siècle et apporté le point décisif de la partie.

Cela ne doit pas nous faire oublier Jo et sa camionnette en rade au milieu de la place. Il avait alors commencé à démonter le moteur, disposant méticuleusement pièce après pièce sur la belle nappe à carreaux roses qu'il avait pris soin de déplier à même le sol. Il lui fallut quatre jours entiers pour en venir à bout. Il logeait dans une petite chambre située sous les toits de l'imposante bâtisse qui avait été autrefois la forge du maréchal ferrant et que l'actuel propriétaire lui avait loué à un prix raisonnable. Le matin, il était debout avant sept heures. Il prenait un café bien noir, debout au comptoir de Chez Marcel en parlant du beau temps avec le patron qui lui avançait la corbeille de croissants. Un quart d'heure plus tard, il avait la tête et bien souvent le torse plongé dans le moteur de sa chignole. Quelques curieux s'arrêtaient le voir s'agiter autour des innombrables pièces qui composent un moteur à explosion. On était ahuri de

constater qu'il y avait tout ça sous un capot! Jo s'arrêtait un moment, discutant carburateur et alternateur avec le vieux père François (le grand père de Madame François pour situer le personnage) qui avait été le premier à posséder une automobile au village et était un passionné de mécanique comme c'est le cas de tous les pionniers dans leur domaine de prédilection. Le père François parlait de ses folles années qui étaient, en passant, les fameuses années folles de l'après guerre. Pour lui, elles n'étaient pas synonyme de cabarets enfiévrés, ni de charleston fougueux, pas plus de petites femmes en tenue légère et de folies bergères. Pour lui, les années 20 étaient celles des débuts de la mécanique automobile où il valait mieux s'y connaître un brin et ne pas avoir peur de mettre ses doigts dans le cambouis. C'était une époque où les voitures sentaient quelque chose, où il fallait leur parler gentiment si on voulait arriver à bon port. On allait jusqu'à la grande ville découvrir Keaton et Chaplin sur l'écran des premiers cinémas (on disait alors qu'on allait à une séance de cinématographe) et, après avoir ri un bon coup, on remontait au village dans des pétarades et des soubresauts inquiétants mais qui ravissaient au plus haut point le père François. On faisait corps avec sa machine, comme on chevauchait un canasson.

Après avoir évoqué la nostalgie d'un passé tristement révolu, il s'en retournait à son épicerie et Jo se remettait au travail jusqu'à la venue d'un autre curieux.

Gustave était un curieux phénomène. On ne le croisait que si on se levait avant l'aube. Il traversait le village d'un pas décidé, une paire de bottes lui remontant jusque sous les aisselles, un chapeau mou où étaient épinglés divers leurres ressemblant à des insectes volants (en langage pêcheur on appelle ça des mouches) et tenant sa ligne d'une main experte. Après une demi heure de marche, il émergeait de la nuit pour s'enfoncer le plus souvent dans une brume matinale, garante d'une journée à venir en tous points magnifique. Alors, il atteignait le ruisseau qui chantait une chanson dont lui seul connaissait les paroles.

Jo le voyait rentrer sur le coup des onze heures, la mine réjouie et l'épuisette contenant invariablement une seule pièce. Une superbe truite fario, un brochet au museau écrasé, un joli gardon

aux écailles éclatantes, une tanche à la robe bien sombre, une perche encore frémissante, parfois une monstrueuse carpe.

Gustave s'arrêtait devant Jo et son puzzle géant.

- On est un peu pareils, nous deux (devant l'air interdit de Jo, il poursuivait) on remet toujours notre besogne en route.

Jo ne comprenait toujours pas. Il se tenait courbé sur les pièces qui s'ajustaient (ou pas) dans son gigantesque mécano.

- Vous démontez un moteur pour le remonter après avoir soigneusement séparé chaque pièce, le moindre ressort, la plus petite vis. Moi, c'est pareil. Je traque le poisson, je le séduis, je le lève, je le harponne... puis je le rejette dans son univers.

Jo indiqua la musette d'un léger mouvement du menton.

- Cui-là, c'est qu'il n'a pas eu de chance, alors?

- Ah! Mais il faut bien que je me nourrisse mon cher. Alors, dans mes prises, il se trouve toujours un spécimen plus âgé, en fin de vie en quelque sorte. D'ailleurs ce sont ceux qui se laissent prendre le plus facilement bien qu'il aient l'expérience, de vieux renards en quelque sorte. On dirait qu'ils se résignent. Qu'ils préfèrent une fin en apothéose à une lente décomposition fluviale. Finir dans une poêle accompagné de divers aromates c'est pas donné à tout le monde. (Jo Hochait la tête, pas sûr de bien comprendre.) Alors, ces papys de la rivière, je les garde pour moi. Un par jour. Depuis bientôt quarante ans.

Et chaque jour, sur le coup des onze heures, onze heures trente, Gustave venait parler poisaille avec Jo. Il lui racontait les traquenards, les appâts, le jeu du chat et de la souris, les faux semblants puis les corps à corps lorsque l'animal avait gobé l'artifice muscidé. Il lui narrait les aubes pâles et les levers de soleil flamboyants. La douceur des rives et le tumultes des rapides. Les saules qui venaient boire sur la berge et les grosses pierres où se cachaient les plus belles truites. Il insistait sur la noblesse de l'animal, sa beauté. Il saisissait alors sa prise du jour et l'offrait au regard de Jo non comme un trophée mais comme une offrande qu'on ferait à Dieu. Il commentait sa robe, vantait sa puissance, glorifiait sa ruse, flattait sa beauté, célébrait son intelligence, louait sa perfection. Gustave devenait lyrique et Jo s'interrompait dans son casse-tête pour l'écouter.

Un matin, Jo avait utilisé un vieux réveil matin et attendait, les mains dans les poches, à côté de son moteur à moitié remonté. Gustave avançait dans la nuit finissante. Il fut surpris de trouver le mécanicien si matinal.

- Je veux bien vous accompagner, si toutefois vous me le permettez.

- Oh, ça ne me gêne pas (mais en réalité Gustave aimait tant cette solitude qui n'en est pas une, lorsqu'on a une passion et qu'on se sent vivant dans la nature). Mais tu n'as pas de matériel?

- Je n'en ai pas besoin. Je ne sais pas pêcher. Je voulais seulement vous regarder pêcher, ressentir par moi-même tout ce que vous me racontez chaque jour.

Gustave hocha silencieusement la tête. A la pêche, il n'y avait pas que le poisson qui mordait.

Ils traversèrent la nuit mourante. Parvenus sur les berges du ruisseau chantant, il n'y avait aucune brume, l'air était sec et la musique de l'eau carillonnait gentiment à leurs oreilles.

Jo fut d'une discrétion absolue, si bien que Gustave, qui redouta un moment de lui avoir permis de l'accompagner, imaginant un flot de questions et de commentaires dithyrambiques à la moindre action, fut enchanté. Moins cependant que le garagiste en herbe. Jo n'en revenait pas.

D'abord, Gustave s'était avancé de deux pas dans l'eau qui lui chatouillait les mollets. Il avait ôté son chapeau, sa canne à pêche coincée sous le bras gauche. Il fit tourner le feutre jusqu'à trouver la bonne « mouche ». Il l'épingla de deux doigts habiles sur un hameçon spécial « no kill » qui n'endommageait pas les muqueuses de l'animal. Il releva la tête. Il tenait sa canne de la main droite et maintenait le fil avec trois doigts de sa main gauche pour lui donner du mou. Il s'avança dans le ruisseau, le regard fixé à sa surface. Le courant était assez fort à l'endroit choisi. Quelques grosses pierres étaient disposées ça et là, faisant office de gué à quelqu'un qui aurait eu des jambes de trois mètres. Il fit quelques pas puis s'immobilisa. Alors ce fut un enchantement. Un ballet. Il leva sa canne et lui imprima un lent mouvement de va et vient selon une technique qu'il

maitrisait à la perfection. Le fil se tordait comme un lasso. La mouche de soie volait comme un vrai diptère. Gustave jouait en même temps avec les trois doigts de sa main gauche sur le fil. Jo n'avait encore jamais vu de tels gestes. Il lui semblait que le pêcheur dansait dans l'eau qui lui montait maintenant à mi-cuisses. Le leurre se posa à la surface. Une fois. Deux fois. Trois fois. A chaque étape, Gustave recommençait sa chorégraphie. Jo n'en pouvait détacher son regard. Il suivait la progression en restant au sec sur la rive du cours d'eau. Car, en une matinée, Gustave en faisait du chemin.

Soudain, le fil se tendit et, avec lui, tout le corps du pêcheur. Le corps à corps si souvent relaté par Gustave commençait. Il ne fallait pas ferrer trop tôt, au risque de perdre la prise. Un bon pêcheur doit accompagner sa proie. Ce fut une autre danse. Un tango. J'avance et je recule. Je me donne puis je prends. Alors, Gustave moulina et la truite se rendit, comme dans un combat qui n'avait pas besoin de k.o. ni de sang pour qu'un des adversaire comprenne qu'il avait perdu. La résignation ne venait pas toujours du poisson. Parfois Gustave renonçait. Le matin où Jo était présent, cela ne s'est pas produit. Mais, de toute manière, Gustave, ayant délicatement décroché l'hameçon, tenant le poisson dans sa main gauche, avança sa gueule à lui toucher les lèvres puis il le glissa dans l'eau glacée, comme s'il accompagnait les premières brasses d'un jeune nageur. C'était beau. Jo en avait les larmes aux yeux.

Néanmoins, Jo n'accompagna jamais plus Gustave dans ses prouesses piscicoles. Il avait bien compris que c'était un moment qui ne pouvait être partagé, tout comme la présence d'un voyeur dans la chambre de deux amants est abjecte. Quant à pêcher lui-même, il préférait sa mécanique à cette magnificence. C'étaient d'autres gestes, une autre approche, mais Gustave avait raison : ils étaient un peu pareil dans leur façon d'aborder le monde.

Il fallut trois semaines à Jo pour remonter le moteur pièce par pièce, sans en omettre aucune. Le puzzle était maintenant reconstitué. Il tourna la clé de contact sous les yeux de monsieur le curé, des cinq ou six clients de Chez Marcel et de la Frisette.

Chacun retenait son souffle. Personne ne croyait un instant que le moteur ne vrombisse à nouveau et tout le monde pensait que Jo resterait au village le temps de tout démonter à nouveau puis, patiemment et pièce par pièce, tout remonter méticuleusement.

On se trompait.

Il y eut un bruit de tuyauterie et un tressautement au niveau de l'échappement, une hésitation comme lorsqu'on se racle la gorge avant un discours crucial. Puis la mécanique se mit en branle. L'automobile émettait même un plus joli bruit qu'auparavant, comme si Jo l'avait non seulement guérie mais améliorée, comme si un boiteux venant se faire soigner une fracture du péroné ressortait de l'hôpital gambadant comme un lapin.

On avait cependant raison.

Jo ne quitta plus jamais le village. Il avança sa machine sous le porche qui jouxtait ce qui allait devenir son atelier et demanda à ce qu'on lui loue sa chambre à l'année et non plus à la semaine.

Depuis, Jo entretenait et réparait les rares automobiles des gens du village, dépannait quelquefois les touristes égarés, mais surtout il mettait un point d'honneur à tout restaurer : réveil matin, grille-pain, moulin à café. Tout ce qu'une maison contient d'objets parfois récalcitrants.

Et, ce matin, la demoiselle lui avait sûrement retourné les sens. Qu'allait-on devenir si Jo ne s'occupait plus des petits tracas domestiques et n'avait plus la tête qu'à elle?

On en était à ces réflexions et interrogations lorsque la demoiselle fit son apparition. Elle avait de la prestance du haut de son petit mètre soixante pour à peine plus de quarante kilos. La stature ne fait pas l'allure.

Elle entra Chez Marcel comme si de rien n'était. Commanda un vichy fraise et se laissa tomber sur une chaise.

Bien entendu, nous l'avons déjà mentionné, Alfonse Bagout ne se déplaçait jamais hors de son comptoir. Il avait fait une exception la veille mais on n'était pas prêt de le revoir tenter de tels exploits.

- Alors, ce vichy fraise, ça vient ou il faut que je vienne me le

servir moi-même?

La demoiselle avait à peine haussé le ton. Il n'y avait pas la moindre parcelle d'ironie dans sa répartie, à peine une impatience non feinte.

Tout le monde fut une nouvelle fois pétrifié par l'audace de la donzelle. Tous regardaient Alfonse derrière son comptoir et attendait la fameuse sortie qu'il allait proférer. Sûr que la gamine prendrait ses jambes à son cou et qu'on ne la reverrait pas de sitôt. Bon débarras auraient pensé les dames du village. Mais aucune d'entre elles n'étaient présentes Chez Marcel ce matin-là. Il fallait bien admettre quelque part que la clientèle du bistrot était plutôt masculine. Dommage, avaient jugé la demi douzaine d'hommes qui composait la clientèle du petit café.

Pourtant Alfonse déjoua tous les pronostics.

Sans un mot, il quitta son comptoir et vint déposer un grand verre rose pâle sur la petite table où siégeait la demoiselle.

- Vous êtes bien aimable fit elle dans un sourire commercial numéro deux.

On n'en revenait pas. Cela faisait deux fois en deux jours qu'Alfonse abandonnait son comptoir. Du jamais vu. Et tout cela grâce ou à cause de la demoiselle, une gamine d'à peine quarante kilos. Il faut remarquer que, depuis Winston Churchill, le poids ne fait rien à l'autorité naturelle.

Elle sirota son grand verre de Vichy fraise d'un air dégagé, puis elle se leva, se pencha sur le comptoir pour murmurer une phrase à Alfonse. Celui-ci resta immobile une demi minute à la façon qu'ont ces chiens d'arrêt lorsqu'ils viennent de flairer la bécasse ou le col vert. Ce qui empêchait le chien de n'en faire qu'à sa pauvre tête de chien, c'est qu'il devait obéir à son maitre et nous savons tous que ce genre de chiens sont de vrais toutous disciplinés. Alfonse, lui, n'avait pas de maitre. Là était toute la différence. On craignait le pire. Si la demoiselle l'avait maté une fois on ne sait pas encore par quelque subterfuge secret, elle n'allait dompter cinquante ans de caractère atrabilaire et irascible d'un claquement de doigts.

D'un claquement de doigts, non. Mais elle avait surement d'autres atouts.

- Je reviens dans cinq minutes, j'en ai pas pour longtemps éructa Alfonse tandis qu'il ouvrait la porte de la remise, la demoiselle sur ses talons.

On allait de surprise en surprise depuis la veille. Il y avait eu Gilbert. Bon, ça pouvait se comprendre. Le postier n'avait pas de relation connue, à part peut-être la veuve Duchemin qui habitait un peu à l'écart du village. Courrier ou pas, il mettait un point d'honneur à passer lui dire bonjour. Parfois le bonjour était plus... chaleureux, si vous me comprenez.

Madame Duchemin, née Odile Fumier, avait bien compris que la seule solution pour évacuer un nom aussi pesant était de se marier le plus tôt possible. A quinze ans et demi, elle avait sollicité la permission du Président de la République pour convoler avec Jean Paul Duchemin, un gros bêta de la ferme des Vouillons qui aurait bien du mal à placer ses huit autres frères, pas plus futés que lui et dont le physique ingrat ne permettait pas d'excuser quoi que ce soit (il n'y avait qu'une Odile Fumier dans la région, ayant le bonheur ou le malheur - ou ni l'un ni l'autre - d'être fille unique). Aucune Brigitte Ducon, Monique Pute ou Nathalie Bouse pour aider ces garçons peu gâtés par la nature (à part leurs dents) de trouver chaussure à leurs pieds (qu'ils avaient boiteux de toute manière).

Le père de la mariée n'était pas très enthousiaste, mais il comprenait parfaitement sa fille.

- Tu peux t'estimer heureuse avec ça. Il te suffit que le premier venu te passes la bague au doigt pour changer de nom. Moi je suis un Fumier depuis ma naissance et je le resterai jusqu'à ma mort!

Finalement, avec le temps, Odile ne s'en était pas trop mal sortie. Loin d'être laide, Jean Paul était en pâmoison devant sa femme. Elle le menait déjà à la baguette au lendemain des noces. Dès leur première nuit sans doute. Car il y a peu de chances que Jean Paul, dont la bêtise intérieure se voyait par son aspect extérieur, n'ait jamais pu dépasser le stade des caresses chastes et des baisers d'enfants avec la belle Odile. Et encore, au début. Car, très vite, il ne put la regarder que de loin, du moins faisaient-ils lit à part d'après une source sans faille : Fernande.

Pendant huit ans, Jean Paul s'échina à transformer un bout de terrain inculte en un merveilleux champ de salades, primeurs et autres haricots d'une finesse de top modèle et des tomates juteuses qu'on aurait dit des oranges tunisiennes. Les produits Jean Paul Duchemin faisaient un malheur sur les étals des marchés des cinq bourgades les plus proches.

C'était réglé comme du papier à musique : le Mercredi matin elle se rendait à Aubenasson, sur la place de l'église, le Jeudi elle était sur l'esplanade de la Mairie de Piégros, tous les Vendredi elle ne ratait pas le grand marché de Montclar, le Samedi elle poussait jusqu'à Bourdeaux et le Dimanche elle ne sacrifiait jamais au grand rassemblement de Chabeuil si riche en touristes et cela tout au long de l'année.

Plus précisément, c'était Odile Duchemin qui faisait carton plein. On aurait bien été mal avisé de proposer de si beaux produits avec la face vérolée de Jean Paul et son peu de jugeote l'aurait perdu face aux grossistes qui arpentaient les rues désertes lors du déballage des maraichers. Ils proposaient aux cultivateurs de gagner une matinée en leur raflant tous leurs produits... pour la moitié de leur valeur. Lorsqu'elle avait vu débarquer un gros à moustache, la démarche conquérante et l'air si sûr de lui, Odile s'était méfiée. Le marchand était en extase devant de si belles laitues, des petits pois qui menaçaient d'exploser leur gousse, des ails tellement parfumés et ces barquettes de fraises belles comme un péché. Il avait fait du gringue à la belle Odile, lui proposant de gagner une matinée à faire les vitrines plutôt que rester à faire le pied de grue devant son étalage qu'elle n'était pas sûre de liquider totalement. Odile avait refusé tout net. Il avait insisté. Elle s'était fâchée. Un agent communal passait tout proche, le négociateur était allé voir ailleurs. La semaine suivante, l'étal était tout aussi séduisant que la première fois et le grossiste toujours aussi entreprenant. Il avait un peu forcé la main en faisait à Odile son œil de velours et lui mettant un peu la main aux fesses. Celle d'Odile, de main j'entends, se colla sur la large joue du marchand, imprimant les quatre doigts puis le pouce pour toute la matinée sur le visage déconfit du pervers. Il n'eut pas l'audace de se présenter devant

les autres étalages le tatouage bien en vue sur son faciès, et rentra chez lui la queue basse et les épaules tombantes. Plus jamais il ne proposa le moindre arrangement à Odile concernant les légumes que cultivait Jean Paul ou ses atours qu'elle cultivait, elle. Il passait devant son étalage sans un regard, la tête haute. Les autres détaillantes gloussaient dans leur tablier.

Bientôt, on ne le vit plus du tout. La révolte d'Odile avait donné des idées aux autres marchandes. Un vent de féminisme soufflait dans les ruelles qui accueillait les étalages de fruits et légumes et la contestation des prérogatives du grossiste gagnait en vigueur, s'étendait comme une tache d'huile à tous les marchés de la région.

Tout allait donc très bien dans le meilleur des mondes. Jean Paul passait ses journées dans son champ à bichonner les plants d'haricots verts bien tendres, à semer toutes sortes d'herbes aromatiques qu'Odile se faisait un plaisir d'offrir en bouquet à ses meilleurs clients. On n'appâte pas les mouches avec du lait, disait-elle. Ces herbes avaient un triple avantage : elles fidélisaient le client, elles embaumaient les cultures et éloignaient les insectes nuisibles. Car, cela allait de soi, Jean Paul n'utilisa jamais la moindre goutte de pesticide ni le moindre engrais chimique dans ses cultures.

Il aidait ses petits pois à prendre de la hauteur, il caressait les larges feuilles des batavias. Il sarclait, buttait, bichonnait son lopin de terre qui lui rendait sa passion au centuple. Les melons n'étaient que sucre, ses fraises vous faisaient oublier les meilleures gariguettes, ses batavias croquaient gentiment, ses carottes auraient rendu fou tout un clapier, jusqu'aux salsifis qui fondaient sous la langue d'une tendresse de grand-mère.

Il s'était découvert une passion pour les cucurbitacées. Les pastèques étaient immenses, les citrouilles d'une belle couleur cuivrée, les courgettes de parfaits demi-cercles, les concombres frais et croquants. Mais il aimait par-dessus tout récolter les tubercules. Tous les légumes de surface, il pouvait constater leur bon développement comme on observe la croissance de ses enfants. Mais les navets, carottes, pommes de terre, scorsonères et betteraves ne proposaient que leurs fanes en guise de contrôle.

Elles grandissaient par procuration, comme on reçoit des nouvelles régulières d'un proche par courrier. Imaginez alors l'émotion que l'on éprouve lorsque celui-ci vient enfin vous voir. Le cœur de Jean Paul bondissait les petits matins de la récolte : les racines seraient-elles à la hauteur des promesses offertes par les superbes touffes aériennes?

Cela aurait put durer des années. Jean Paul dans son champ comme un poisson dans l'eau, Odile sur les marchés comme un paon dans la basse-cour. Au fil des années, peut-être même bien qu'Odile aurait fini par l'aimer ce grand nigaud.

Il faut croire que le destin ne l'entend pas de cette façon. Lorsqu'il donne le meilleur de la vie, ce n'est jamais pour très longtemps.

Ce Samedi-là, Odile était rentrée assez tard. Le marché de Bourdeaux est celui situé le plus loin de la ferme et, après avoir une fois de plus, liquidé toutes ses marchandises, elle avait fait quelques courses, honoré une paire de rendez-vous : son banquier (car c'était elle qui officiait en tant que comptable de l'exploitation, avec une grande maîtrise il faut le reconnaître) et un restaurateur fraîchement débarqué de la capitale qui entendait revenir aux fondamentaux, proposer du haut de ses vingt quatre ans une cuisine de grand-mère et, par conséquent, avait été séduit, fasciné, ébloui par l'étalage somptueux. Il avait donné rendez-vous à Odile pour parler menus et produits qui en seraient la base. Ils s'étaient parfaitement entendus et une nouvelle collaboration allait voir le jour dès la semaine suivante. Il était donc dix neuf heures bien sonnées lorsqu'elle pénétra dans la vaste pièce qui faisait office de cuisine et de salle à manger au rez-de-chaussée de cette ferme de vieilles pierres, de celles qui gardent la chaleur au cœur de l'hiver et offrent une belle fraîcheur au milieu de l'été même si l'étréoussesse des rares fenêtres prive l'ensemble d'une belle lumière. Qu'importe! On avait en projet de créer une grande véranda terrasse sur le flanc ouest qui servirait avant même le printemps de laboratoire aux semis et permettrait par la même occasion de bénéficier d'un bel ensoleillement et de la douceur qu'on ne trouve guère dans ces collines en plein Février ou même début Mars. Tout en verre et

avec des panneaux amovibles, cela représentait un sérieux investissement, d'où le rendez-vous avec le banquier où le sérieux et les charmes d'Odile avaient, une fois de plus, fait merveille.

Mais ce soir-là, la pièce était vide. Jean Paul n'était pas devant le poste de télévision à se creuser les méninges. Car, s'il n'était pas doté d'une grande intelligence, il avait eu, dans sa plus tendre jeunesse, la passion des petites briquettes suédoises qu'on nomme Lego qui s'était muée en intérêt sans borne pour l'assemblage des chiffres et des lettres. Tout jeune, il ne ratait déjà pas une diffusion de l'émission culte de la télévision française. A cette époque lointaine, elle était diffusée entre 19 heures et 20 heures, soit juste avant le repas familial. Ce n'est malheureusement plus le cas aujourd'hui, privant ainsi des millions de foyers français de ce rendez-vous culturel à bon marché ou, pire, les obligeant à se vautrer devant leur récepteur en plein après-midi. Il n'était pas question pour Jean Paul de sacrifier son champ et une vie au soleil pour un programme télévisé, serait-ce son émission préférée entre toutes (la seule qu'il regardait du moins). Il y a quelques années, il avait donc investi dans un magnétoscope puis, la technologie aidant, un enregistreur numérique qui lui permettait de regarder en différé une ribambelle de mots à former et une kyrielle de nombres à calculer à partir de lettres et de chiffres. A ce petit jeu, il excellait. Il gagnait à tous les coups, déplorant le niveau des candidats qui s'effondrait année après année tandis que lui progressait toujours.

Il faut, ici, préciser que le principal trait de caractère de Jean Paul, car on peut être bête comme ses pieds, on n'en a pas moins du tempérament, donc la particularité de notre homme était de ne jamais laisser aux autres le soin de décider pour lui-même.

S'il ne voulait pas se laisser dicter son emploi du temps par l'humeur de programmeurs télévisuels, il ne sacrifiait pas non plus aux exigences de la mode, ce qui ne portait pas à conséquence étant donné qu'il passait la majeure partie de son temps dans son champ, bichonnant légumes et fruits comme s'il s'agissait d'une pépinière de poupons joufflus. Il refusait tout

net qu'on lui tranche les miches de pain qu'Odile rapportait de la boulangerie : il ne laissait le soin à personne, serait-ce un boulanger qui connaît son métier, le soin de déterminer quelle pouvait être l'épaisseur idéale des tranches qu'il dévorerait à belles dents. Il était inévitablement et résolument opposé à ces nouvelles technologies, Gps en tête suivi de quantités d'applications qui tendaient à vous simplifier soit disant la vie. S'il était limité question raisonnement, il ne laissait ce libre-arbitre à personne d'autre. Il avait par conséquent en horreur ce marketing personnalisé qui rend la sacro-sainte publicité plus insidieuse et sournoise sous prétexte de cartes de fidélité ou de sondages qui vous procurent la (fausse) impression de pouvoir donner votre avis sur tout et n'importe quoi (spécialement n'importe quoi). Bien entendu, en tant que producteur biologique de produits frais et sain, il se méfiait de la nourriture industrielle truffée d'additifs en tous genres et de conservateurs en pagaille. Il était allergique aux plats préparés et aux aliments qualifiés de « light » : pour conserver leur goût, par quoi les industriels remplaçaient-ils le sucre et la graisse? Pas un gramme de viande issue d'élevages intensifs n'atterrissait dans son assiette, il ne dégustait que ses propres lapins et poulets qu'il nourrissait lui-même avec des produits qu'il cultivait de ses deux bras. Parfois, il osait faire confiance au meilleur boucher de la région et Odile rapportait une côte de bœuf, un gigot d'agneau, des tripes à mode de Caen, une tête de veau, un rôti bien dodu ou encore de la langue de bœuf succulente et fondante sous la langue. Jean Paul n'avait jamais sollicité une agence de voyage pour découvrir des coins perdus ou renommés, au risque de se perdre dans les méandres des petites routes campagnardes. Il ne se laissait dicter ni sa route, ni son chemin et encore moins sa vie.

Personne dans la maison. Ni dans le poulailler. Pas de Jean Paul allongé sur le transat situé sous le cerisier. Rien. Juste le bourdonnement des insectes en cette fin d'après midi estivale. Ce n'était pas normal. Le soleil allait toucher l'horizon, quand elle se décida à aller faire un tour dans les allées du champ à

quelques hectomètres de la ferme. Les ombres gagnaient avant de s'abandonner à l'obscurité totale d'une nuit sans lune. Alors elle le vit, couché entre les scaroles et les frisées. Il semblait dormir au milieu des rangs parfaits de salades, dégradé de verts superbe. Il enserrait une courgette aux mensurations de star. Il donnait la douce impression de parler à ses légumes ou plutôt que ceux-ci lui révélaient leurs secrets les plus profonds, leurs joies et leurs peines.

Une rupture d'anévrisme constaterait le médecin qui ne l'avait pas fait souffrir. Surement un mal au crâne, une migraine dont il ne souffrait jamais, qui avait dû l'étonner. Par réflexe, il avait donc serré son plus beau légume en guise de doudou. Cela l'avait certainement rassuré quelque part. Il s'était alors effondré sans bruit, juste un petit craquement de cartilage dans les genoux. Mourir en plein milieu de la passion de sa vie, que demander de mieux? S'il avait toujours désiré choisir les détails de sa vie, avait-il poussé ce principe jusqu'à désigner les circonstances de son trépas?

Odile eut quand même un peu de chagrin. Elle avait épousé Jean Paul Duchemin pour fuir son nom à elle, mais leur collaboration toute professionnelle tendait à évoluer déjà vers des sentiments plus intimes, plus tendres. Elle se remit bien vite et embaucha un ingénieur agronome qui avait des envies de vert, de vie au grand air et sous un splendide soleil, le besoin de plonger ses doigts trop propres dans la terre, s'enfouir ses mains trop blanches dans du végétal. Palper le sang de la terre. Avoir des ampoules et le dos raide, en tout cas les premiers mois. Leur collaboration était toute professionnelle et l'ex-ingénieur promu du jour au lendemain vrai paysan ne partagea jamais le lit de la veuve Duchemin comme on l'appelait déjà au village.

Puis, il y eu Gilbert dans sa petite camionnette jaune des postes. Ce ne fut pas le coup de foudre, mais quelque arrangement sensuel, de temps en temps.

Gilbert visitait, si vous me permettez ce terme, la veuve Duchemin à ses moments perdus. A part ça, il avait une vie sage et était la gentillesse même. Ce qui pouvait expliquer qu'il n'ait pas refusé une petite gâterie.

Quant à Jo, ce n'était pas un mauvais bougre non plus. Toujours prêt à rendre service. Mais Alfonse Bagout c'était tout autre chose. De constante mauvaise humeur, pas une once d'amabilité et n'ayant jamais rendu le moindre service que ce soit à qui que ce soit. Ajouté à ces ingrédients une bonne couche de xénophobie et une belle tranche de misogynie dans ses pensées et de machisme dans ses actes, vous avez un beau profil comme on n'en fait plus guère de nos jours.

Les cinq minutes furent réglementaires. En effet, il ne s'était pas écoulé davantage de temps lorsque Alfonse ouvrit la porte de la remise, la mine défaite mais d'une certaine façon satisfaite. Il présentait lui aussi ces mêmes symptômes qu'on avait déjà pu lire sur le visage de Gilbert et de Jo. Une certaine roseur sur les joues, le front enfiévré, la lèvre molle et le menton fuyant. Cela se remarquait davantage chez lui. On le connaissait relevant toujours la tête, une certaine rigueur dans la nuque. Et là, il semblait s'être avachi au niveau des cervicales. Si les pans de sa chemise ne dépassaient pas du pantalon, elle était fripée comme lorsqu'on passe une nuit à se retourner dans son lit ou bien cinq minutes à tout autre chose.

La demoiselle suivait, fraîche et pimpante.

Elle sortit la tête haute, le menton volontaire et un très léger sourire aux lèvres. Alfonse reprit ses habitudes derrière le comptoir comme si de rien n'était. Sauf qu'il y avait.

Les clients présents se regardaient sans oser reprendre une conversation normale. Tous pensaient à la même chose. Impossible de prononcer une seule parole sans que le patron ne l'entende. Alors, petit à petit, la salle se vida pour aller s'installer en terrasse. Après tout, il faisait beau et l'air n'était pas si mordant. Bébert et Jeannot sortirent les premiers, emportant avec eux leurs verres, indiquant clairement qu'ils ne comptaient pas s'éloigner de trop. Puis, Romuald Lapoutre les suivit et encore la petite tablée des joueurs de tarot, quatre petits vieux à l'œil vif mais au cuir tanné. Enfin, Gonzague se leva et alla commander un autre thé vert au comptoir. Si la demoiselle s'était faite servir, il n'osait pas encore réitérer cet exploit, ne

possédant pas tout à fait les mêmes attributs sur sa personne. Pourtant sa silhouette aurait pu se confondre avec celle de la jeune fille dans l'obscurité ou par le jeu d'ombres chinoises. Frêle n'est pas le mot exact qui convenait au physique de Gonzague. Il était bien plus délicat que cela sans montrer à aucun moment un profil chétif. Il n'était pas famélique, mais avait des os de fillette et pas un gramme de graisse autour. Pas de muscles non plus si bien qu'on ne savait pas bien comment il pouvait soulever l'imposant volume qui ne le quittait jamais.

Il empoigna donc un vieux Petit Robert édition 1975 et rejoignit ses camarades au dehors. Il n'y avait pas que son allure qui le faisait ressembler à une demoiselle. Ses gestes et la façon de se déplacer étaient essentiellement féminins. Il marchait en plaçant ses pieds sur une ligne bien droite, les bras le long du corps, immobiles. Sa tête fixait toujours un point à l'horizon et pourtant on ne le vit jamais trébucher sur un caillou ou buter contre un trottoir. Il avait aussi une façon toute particulière d'agiter ses doigts, de faire basculer son fin poignet. Il n'avait pas son pareil pour porter une tasse d'Earl Grey à ses délicates lèvres d'où ne s'échappaient pas un seul mot grossier. Parfois il se lâchait à prononcer avec dégoût des mots enfantins, tel que « crotte » pour signifier son indignation sans bornes. On l'entendait aussi proférer des « zut » ou de simples « mince alors », cela n'allait jamais plus loin. A ses manières efféminées, il aurait été tentant de le surnommer la demoiselle ou la précieuse. Pourtant on ne lui connaissait pas de mœurs dissolues ou de penchant contre nature, encore que ces expressions soient un peu désuètes pour qualifier les personnes à qui l'autre sexe ne fait ni chaud ni froid. Il avait eu plusieurs aventures avec des dames bien comme il faut mais qui l'avaient toutes quitté devant l'absence congénitale de testostérone dans les hormones de Gonzague.

Si Gonzague était bien son prénom, un tantinet oublié mais parfaitement prononçable, son nom complet aurait fait s'enfuir le plus radical des républicains.

Gonzague Edouard Marie Pierre de la Ferté Bois Galant d'Aurigny.

Pierre était le prénom de son père, Marie celui de sa mère. Jusque là, rien que de très normal. Aurigny est une petite île anglo-normande ayant appartenu à la famille Ferté. Ce patronyme signifiant « place forte », on peut aisément en déduire qu'au Moyen Age, elle fut une seigneurie influente et imprenable. Le Bois Galant est un cépage du médoc, moitié Cabernet Sauvignon moitié Merlot que l'on cultive également sur la petite île d'Aurigny. Ensuite, cela se télescope quelque peu. Gonzague venant de l'Italie de Naples où la famille avait possédé de grandes étendues de terre par le passé. Quant à Edouard, il fut le fils de la Reine Victoria, Prince de Galles et roi d'Angleterre de 1901 à 1910. On raconte qu'il était l'arrière grand oncle de Gonzague. Soit.

Voilà pourquoi tous le surnommait Monsieur le Baron. Ce qui, d'un certain point de vue était parfaitement faux car, si Gonzague avait bien hérité des titres aristocratiques de Marquis de Solignac, Comte de Florence et même Prince des Arnouailles, il n'était en aucune façon baron, titre qui ne précédait que le simple Chevalier. En voulant l'anoblir plus que de raison en le surnommant Baron, on ne faisait que le rabaisser dans la hiérarchie des titres de noblesse. Mais peu importe, Gonzague avait dépassé depuis bien longtemps ces susceptibilités d'un autre âge. De toute manière, ces titres honorifiques n'étaient que des médailles rouillées sur un poitrail de phtisique. Gonzague, enfin «le Baron » ne possédait aucun château, aucun manoir, ne régnait sur le plus petit domaine, ne détenait aucune terre et pas le moindre pouvoir que de se sentir libre d'agir à sa guise en toutes circonstances.

Les conversations reprirent au grand air.

Bébert et Jeannot entourèrent le Baron. Il avait ouvert son dictionnaire à la lettre N.

- Exagération des besoins sexuels chez la femme, qui multiplie les partenaires et les rapports sexuels.

- C'est bien ça. Exactement ça. Elle mul-ti-plier les partenaires... et Bébert comptait sur ses doigts : Gilbert un, Jo deux, Alfonse trois. Qui sera le prochain?

- M'est d'avis que t'aimerais bien être le quatrième, non?

A ce moment, le Baron ne put s'empêcher de corriger Jeannot.

- Non, mon cher. Il est incorrect de dire « il m'est d'avis » mais plus simplement « il m'est avis que », ce qui revient à formuler que cet avis est à moi, que l'on peut autrement traduire par « il me semble que... ». En revanche, vous pouvez parfaitement annoncer que vous êtes d'avis que...

Bébert et Jeannot en étaient, une fois de plus, comme deux ronds de flan.

Deux ronds de flan. Voilà encore une expression que le très érudit Gonzague pouvait en déterminer l'origine et expliquer le pourquoi du comment.

- Il y a plusieurs hypothèses, confiait-il à qui avait la patience de lui prêter l'oreille. La plus répandue viendrait du mot qui, au XVIème siècle désignait la monnaie et non pas cet entremet à base de lait, d'œufs et de sucre. Etre comme deux pièces de monnaie indiquait assez clairement qu'on était ébahi à en avoir les yeux grand ouverts.

Mais d'autres pistes méritaient de s'y arrêter, rien que pour la beauté de la recherche. Pour rester dans le domaine de la monnaie, il existait une polysémie, à savoir un double sens sur le mot frapper : en effet, on frappe une monnaie tout comme on est parfois frappé de stupeur. Le flan est également une pièce de métal destinée à être frappée d'une empreinte telle qu'une médaille par exemple. On retrouve là une image imposante de l'écarquillement des yeux devant la surprise. La crème pâtissière avait aussi ses adeptes. Ne dit-on pas « en être baba »? Nul doute qu'il y avait quelque chose à creuser dans le domaine des desserts. Mais la supposition préférée du Baron venait du terme flanc qui aurait perdu son C terminal au fil des siècles comme il arrive souvent concernant les mots qui, contrairement à ce que peut croire le béotien, vivent et meurent, se transforment, deviennent populaires ou tombent dans l'oubli. Tout ceci est passionnant, selon le Baron. Mais pour conclure avec le mot flanc, les ronds de nos flancs ne sont-ils pas nos fesses? En rester comme deux ronds de flan serait donc ouvrir ses yeux aussi grand que nos fesses d'ébahissement.

Il y avait de quoi, en effet, rester stupéfait.

Quoi qu'il en soit, la définition se rapportant à la demoiselle sonnait juste. Que fallait-il faire maintenant? Attendre que tout le village y passe en attendant son tour? Et comment allaient réagir les femmes? Il fallait trouver une solution. Ça commençait à jaser dans les ruelles.

L'après-midi même, Fernande, toujours aux aguets, avait cru voir la demoiselle entrer chez Romuald Lapoutre. Un bon quart d'heure plus tard, elle les avait vu reparaitre, elle enjouée et radieuse, lui passablement chiffonné mais ayant l'air aux anges.

Si Jo était un spécialiste des réparations en tous genres, du moins en démontage et remontage de tout appareil qui offre un tant soit peu de mécanique (on l'avait même vu décortiquer les deux vis et deux écrous, quelques rondelles et les quatre roues du skateboard du jeune Felipe), Romuald aimait imaginer ces mêmes objets. Il appartenait, en quelque sorte, à cette confrérie bien particulière des ingénieurs : ces savants qui inventent tout et ne fabriquent rien. Seulement les inventions de sieur Lapoutre n'avaient jamais dépassé le stade du brevet. Et pour la plupart d'entre elles, heureusement.

Il avait imaginé le parachute ascensionnel qui n'avait pas fait la moindre victime, contrairement à son homologue allant dans l'autre sens pour la bonne et simple raison que, dans son cas, on partait du sol et si le mécanisme n'était pas suffisamment au point, on ne risquait pas de tomber de bien haut. Il y avait eu une machine sensationnelle qui tournait toute seule les pages des livres. L'idée était venue lorsque Madame Lafitte, grande lectrice d'œuvres du XIXème, avait eu les deux mains pansées suite à un ébouillantage qu'on ne s'expliqua jamais tout à fait. Elle s'était visiblement autant emmêlée dans ses explications que dans l'utilisation de sa chaudière. Jo l'avait réprimandée gentiment.

- A quoi ça sert que je sois là, au village, si c'est pour que les gens n'y connaissant rien se mettent à dépecer des chaudières?

Madame Lafitte avait donc gagné deux semaines d'immobilisation de ses mains et la présence quotidienne de Jo qui s'était mis en tête de tout démonter une nouvelle fois.

N'étant pas un as de la plomberie, il avait tout remonté de travers mais force est de reconnaître que la chaudière fonctionnait parfaitement. Elle fonctionnait trop d'ailleurs. Lorsque Madame Lafitte enclenchait le chauffage, elle devait ouvrir en grand toutes ces fenêtres sous peine de périr échaudée dans une étuve.

En ce qui concerne le tourneur de page, lui aussi fonctionnait d'une manière optimale. Un peu trop là encore. Les pages tournaient bien avant que Madame Lafitte ait terminé son paragraphe. Pour ne pas lui faire de peine, elle reconnut que son invention lui avait transformé la vie. En cachette, elle attendait impatiemment que lui revienne l'usage de ses deux mains.

Romuald était également à l'origine du gigantesque mikado de véhicules au centre du village un beau jour de Juin. Prouesse exceptionnelle lorsqu'on sait le peu de voitures qui circulent d'habitude au village. A ce titre, on peut largement parler du village le moins pollué de France. Tous les habitants habitent dans un rayon de deux cent mètres, au cœur du village et n'ont pas besoin d'assistance mécanique pour effectuer leurs déplacements. Les seuls qui utilisent régulièrement un moteur sont la veuve Duchemin pour aller vendre ses fabuleux produits sur les marchés alentour, Gilbert et sa voiture jaune pour sa tournée de facteur, encore celle-ci est-elle hybride, moitié essence - moitié électrique, Raoul Plantar (que nous n'avons pas oublié une seconde, même s'il préfère la solitude de ses plants de topinambours) qu'on n'a jamais vu assis ailleurs que sur son vieux Massey Ferguson et Firmin, l'exilé volontaire en haut du fond du vallon mais celui-ci ne se déplace plus guère que sur une vieille mule ou, plus exactement, à côté d'une vieille mule.

Pour le reste, essentiellement les aller-retour à la ville la plus proche, un service de car est bien pratique. Le bus vert et bleu s'arrête trois minutes sur la grand place sur le coup des onze heures et revient juste avant dix-neuf heures. On n'hésite pas à l'emprunter, sinon on demande gentiment à l'un des habitants motorisés, à l'exception de Raoul Plantar qui ne dispose d'aucun siège passager sur son tracteur ni de Jo, qui possède toujours son antique automobile mais celle-ci n'inspire pas suffisamment

confiance.

Toutefois, Romuald Lapoutre allait, en ce dernier Dimanche de Juin, réaliser l'exploit. Engorger le petit village comme un Premier Mai à Courbevoie, un Quatorze Juillet à Quiberon, un Quinze Aout à Cavaillon ou même un Premier Novembre à Meaux. Il faut préciser, à la décharge de Romuald, qu'exceptionnellement en ce jour dominical, les agents de la sécurité publique avaient mis en place une déviation suite à un accident spectaculaire mais sans gravité ayant eu lieu sur la nationale. Un camion de pots de miel en provenance d'on ne sait où et qui avait transité par la Pologne et l'Allemagne d'après les dires du chauffeur Serbo-Croate qui ne parlait évidemment ni Anglais ni Allemand (ce qui n'avait, du reste, aucune espèce d'importance étant donné que les gendarmes ne connaissaient pas davantage la langue de Goethe ou celle de Shakespeare). Transporté à la gendarmerie pour établir un procès verbal des événements, on ne fut pas plus avancé. Un brigadier avait bien des notions d'Italien par sa belle famille, un inspecteur connaissait quelques notions de Portugais par sa voisine et un planton savait très bien parler arabe, ce qui n'étonnait personne puisqu'il était d'origine Tunisienne. Mais personne n'avait jamais croisé ni de Serbe ni de Croate. Au bout de six heures d'une déposition qui ne pouvait être consigné, le commissaire relâcha le chauffeur qui s'installa sur un banc devant le commissariat, y passa la nuit et dormit encore une bonne moitié du lendemain, un retard de sommeil qui expliquait les péripéties de la veille. Puis, il passa un coup de fil, demanda à un quelconque passant où se trouvait la gare en mimant une locomotive à vapeur qui, faut-il le préciser n'envoie plus cette fumée noire dans l'azur depuis quelque cinquante ans dans notre pays mais qui permet à un Serbo-Croate perdu de retrouver le chemin de la gare la plus proche. Devant le guichet, il avisa, sur une carte de l'union européenne en montrant un minuscule point situé au-delà de l'Adriatique et effectuant le geste de relier la France à cette destination inconnue. Le préposé lui délivra un aller pour Milan. Après, il réussirait bien à se débrouiller pensait-il.

Ainsi, cet infranchissable barrière de la langue ne permit pas de connaître jamais l'exacte vérité. Il aurait été, peut-être, appréciable de faire dessiner le déroulement des événements au Serbo-Croate mais personne n'en avait eu l'idée et, de vous à moi, le chauffeur ne savait pas mieux dessiner qu'il ne s'exprimait en Français. Mercio et Bonjour étaient les deux seuls vocables qu'il prononçait approximativement.

Seulement, j'ai pitié de vous et voilà ce qui s'est vraiment passé en ce Dimanche matin.

Boryslav Djordjevic avait roulé toute la nuit depuis les confins de l'ex Allemagne de l'est. Il transportait une cargaison de pots de miel qui avait déjà transité du Caucase par le Kazakhstan, remonté jusqu'à Omsk où les palettes avaient été chargées sur le Transsibérien pour être à nouveau déchargées non loin de Kiev et prises alors la direction de la Pologne on ne sait pour quelle raison. Là, était entré en scène notre ami Boryslav Djordjevic. Il venait de Finlande et n'eut que deux heures pour se reposer avant d'entreprendre un beau voyage. Il devait livrer ces pots de miels dans la banlieue de Barcelone. Autant dire qu'il avait du pain sur la planche, tartinés ou pas de miel du Caucase qui allaient faire plus de kilomètres qu'aucune abeille n'en a jamais rêvé et c'est peu dire lorsqu'on connaît l'intensité des allers retour de ces travailleuses hors pair. Donc, Boryslav Djordjevic était en manque cruel de sommeil. Mais, tel une butineuse, il s'acharnait sur son volant. Sur cette route bien droite, un sanglier vint à traverser sans regarder ni à droite ni à gauche bien entendu (les sangliers, pas plus que les lapins ou les hérissons ne savent lire les croquis qui ornent nos célèbres panneaux de signalisation routière). Perclus de fatigue, Boryslav eut un réflexe malheureux : il fit une embardée. Alors qu'en temps normal, et il le savait, il ne fallait jamais, au grand jamais, dévier de sa trajectoire lorsqu'un trente huit tonnes est lancé à pleine vitesse, soit exactement huit pour cent au-dessus de la limite fixée par le code de la route. Exception faite pour les enfants de moins de sept ans et les grabataires en vadrouille sur la chaussée. Qu'importait la mort d'un des sangliers qui pullulent de toute manière dans le maquis, alors qu'il en allait

d'une vie humaine (la sienne) et du chargement (précieux si l'on s'en réfère au nombre de kilomètres parcourus).

Le sanglier eut la vie sauve. Il n'arrêta cependant pas sa course pour remercier. Ingratitude du monde animalier.

La remorque du trente huit tonnes partit de biais selon les lois physiques qui veulent que lorsqu'on vire à gauche, le chargement parte à droite. Boryslav tenta une manœuvre de la dernière chance pour rétablir le convoi mais la vitesse était trop importante et, surtout, la cabine du camion représentait moins de dix pour cent du poids total du chargement. La remorque se mit en travers, les essieux arrières vinrent ratisser le bas-côté déjà fauché par les agents de la DDE huit jours auparavant. Le fossé puis le talus offrirent moins de résistance que le bitume régulièrement refait à neuf, ce qui eut pour conséquence que les roues perdirent leur adhérence et que la remorque se souleva d'un bond puis se coucha comme un hippopotame bien repu, entraînant dans sa cabriolette la cabine du chauffeur. Le chargement fut projeté à nouveau sur l'asphalte, la bâche verdâtre se déchira sous le choc et des milliers de pots de miel du Caucase s'écrasèrent sur la chaussée bitumée, répandant leur contenu poisseux sur une bonne centaine de mètres. Il n'était que dix heures du matin mais l'air avait déjà été chauffé par un vigoureux soleil. Boryslav Djordjevic s'extirpa de sa cabine comme on émerge d'un sous marin, en levant la portière côté passager qui était devenue, suite au choc une véritable écoutille. Il se laissa tomber sur ce qu'il croyait être un bel enrobé fleurant bon les relents goudronnés de pétrole mais atterri en fait dans une patinoire de miel fondu, glissant et collant à souhait. Deux automobilistes, l'un venant du nord l'autre du sud, firent la même expérience avec leur voiture dont les pneus s'engluèrent parfaitement, évitant par la même occasion de percuter le poids lourd qui semblait se reposer d'un trop long voyage. Et c'était un peu le cas, dans un sens. Boryslav imita son chargement quelques secondes plus tard et c'est un chauffeur serbo-croate endormi sur le flanc du talus que la maréchaussée découvrit une demi heure plus tard.

On fit venir la dépanneuse Bertrand de la ville la plus proche. Il

était tout bonnement impossible de déloger le convoi assoupi en travers de la route tout comme il était difficile aux forces de l'ordre de réveiller Boryslav qui devait rêver à cet instant de tartines de miel sous un soleil espagnol. La file des automobilistes commençait à s'enfler dans un concert de klaxons, tintamarre qui n'avait pu débloquer le moindre embouteillage. Six gendarmes furent affectés à la circulation tandis qu'on disposait des panneaux « déviation » en amont et en aval du désastre. La nationale était momentanément hors service le temps que les agents de la voirie daignent venir nettoyer la bonne couche de miel qui s'était répandu sur une centaine de mètres. C'est ainsi que le flot des usagers de la nationale fut détourné, dans les deux sens il va de soi, vers l'étroite route sinueuse qui dessert le petit village. Lorsqu'on vit arriver le premier véhicule, une berline toute rutilante, chacun des habitants abandonna un moment ses occupations diverses pour tendre le cou vers cette apparition si rare. La grosse allemande (nous évoquons ici le pedigree du véhicule, nullement celui de la conductrice qui n'était peut-être pas native de Berlin après tout) n'avait pas sitôt traversé le petit village et ses habitants retournés mollement à leur fonction qu'une deuxième automobile s'engageait dans les petites ruelles ombragées. Cela fonctionna ainsi sans grand dommage pendant un bon quart d'heure, ne formant qu'un ralentissement dû à la perte d'une vitesse de croisière que la tortueuse petite route avait singulièrement ralentie auparavant. Mais lorsque le flot inverse arriva, lorsque les sudistes rencontrèrent les nordistes, il n'en était plus de même. Très vite, le village fut engorgé. Les agents de la voirie avaient paré au plus pressé et installé deux panneaux de signalisation indiquant une déviation par les coteaux. Mais, dans le village même, personne n'était évidemment au courant de ce qui se passait sur la nationale et pas un automobiliste détourné ne put les renseigner davantage puisque la déviation étant placée en amont et en aval du désastre mellifère, aucun touriste du Dimanche ne savait de quoi il retournait là-bas. Seuls les premiers témoins qui avaient fait demi-tour savaient mais, eux, étaient passés sans s'arrêter.

Si le village n'est pas bien grand, il est quadrillé de petites ruelles en tous sens. Ruelles où l'on ne se croise pas, où l'on ne peut évidemment pas faire demi-tour et parfois même, au vu de l'empâtement des voitures modernes, on ne passe tout simplement pas. Les touristes ne savaient pas par quel bout prendre ce nœud de goulets traitres, de corridors suspects, de couloirs étriqués, de boyaux étranglés, de gorges exigües, de détroits rétrécis, de passes et d'impasses, de galeries effilées, de maigres tranchées d'autant que quelques petits malins se croyant plus intelligents que la moyenne voulurent éviter un embouteillage naissant en prenant qui à droite, qui à gauche et finissant de saturer la jolie petite bourgade qui n'avait jamais connu ça.

C'est à ce moment qu'intervient Romuald Lapoutre et l'une de ses inventions qui n'aurait jamais pu voir le jour puisqu'il lui fallait un engorgement pour que le procédé fonctionne. Les conditions étaient donc réunies et Romuald se rua dans le fatras de son grenier à la recherche du « désengorgeur universel ». On est au regret d'affirmer que ce désengorgeur universel fonctionna, une fois de plus, beaucoup trop bien. En moins de deux, Romuald Lapoutre réalisa l'exploit de venir à bout d'un encombrement monstre. Il fallait le voir se démener par les ruelles, une sorte de sextant amélioré au bout du nez, des bras métalliques allongeant ses appendices naturels, réglant la circulation mieux qu'une armada de feux rouges. C'était parfait. En effet, en dix minutes chrono, le centre du village était débarrassé du moindre véhicule. Seulement, erreur de calcul ou indiscipline des automobilistes, au lieu de suivre la petite route serpentant au milieu des vignes, ceux-ci s'éparpillèrent dans la campagne, tel un essaim d'abeilles affolé. Se fut le plus joli éparpillement que connu le vallon. Certains même s'enfoncèrent jusque chez Firmin, exploit que même Gilbert et son petit 4x4 jaune postier n'avait jamais osé tenter. Il y avait des voitures partout! Dans le champ de topinambours de Raoul, entre les rangs de vigne du père Mathieu, dans les combes et sur les crêtes. Certaines berlines étaient stoppées par les eaux peu profondes du ruisseau qui abreuve le village, comme un

troupeau de vaches venant se désaltérer au plus chaud de l'été. D'autres s'étaient aventurées au milieu du maquis à la recherche d'hypothétiques champignons. On en trouvait vraiment dans tous les coins, même les plus improbables. Des décapotables à l'ombre des noyers, des coupés englués dans l'herbe haute, des breaks peinant à faire d'impossibles demi tour devant une barre rocheuse, des robustes tout-terrains qui abdiquaient devant le pierrier du vallon. C'était une invasion. C'était une infection. C'était une épidémie.

On respira les gaz d'échappement pendant quinze jours, les fortes chaleurs bloquaient les relents putrides dans le fond des combes. On retrouva même deux véhicules égarés quarante huit heures après et on repêcha une carcasse qui s'était noyée dans un méandre du ruisseau. Les occupants, fort heureusement, s'étaient volatilisés entre temps.

Romuald n'avait donc qu'un défaut dans ses inventions : celles-ci fonctionnaient trop bien.

En voyant le Géo Trouvetou du village ayant succombé aux charmes de la demoiselle, les clients de Chez Marcel se demandaient s'il lui avait proposé un quelconque gadget de son invention pendant leurs ébats. Il vint s'asseoir à la terrasse du bistrot et commanda un bon demi bien frais. Depuis sa pause de la veille avec la demoiselle, Alfonse n'était plus tout à fait le même. S'il avait bien envoyé quelques réflexions que l'on pourrait sans exagérer qualifier de chauvines, il ne s'en était pas pris aux femmes dans ses commentaires habituels. Autre amélioration notable : il avait, par deux fois, servi des consommations en salle. Mais Romuald dût aller chercher sa chope au comptoir, comme tout le monde.

On avait aussi noté que Jo avait changé depuis ses tribulations avec la jeune fille. Il semblait qu'il prenait du champ, un certain recul vis-à-vis de ses appareils. Ainsi madame François lui avait apporté hier en fin d'après midi son pèse-personne qui ne pesait plus guère. Attentive à ce que l'aiguille n'entre pas dans un intervalle déplaisant, ce qu'elle appelait la zone rouge, elle utilisait l'appareil pour vérifier si elle pouvait ce soir encore

s'abandonner à quelques pâtisseries dont elle raffolait. Or, hier quelle ne fut pas sa surprise lorsque l'aiguille atteint et dépassa la zone rouge de cinq bons kilos. Pas possible! La veille encore, elle se situait à la limite et là, sans grand excès (deux beaux croissants au beurre, une brioche bien tendre et un petit baba au rhum, mais vraiment petit, hein, au petit déjeuner, une copieuse part de chou farci et une tranche de foie gras à midi sans oublier le dessert : une tarte aux fraises de saison ornée de crème chantilly maison - en réalité les fruits disparaissaient sous une épaisse couche vaporeuse - et une poire nappée de chocolat bien chaud), elle outrepassait les bornes qu'elle imposait à un corps généreux par nature. C'était bien le dilemme pour l'épicière : concilier sa gourmandise et sa coquetterie dans des limites acceptables.

Elle se posta devant un miroir en pied, releva à peine sa robe jusqu'à mi-cuisses. Rien ne clochait. Elle fit un quart de tour tout en tourna la tête dans l'autre sens. Elle remarquait la dépression de sa taille. Non, elle n'avait pas pu prendre huit kilos en une journée! Il fallait croire que c'était le pèse-personne qui, chaque fin d'après-midi depuis bientôt quinze ans, était mis à contribution qui rendait les armes. Aussitôt et sans même attendre l'heure habituelle de la fermeture de l'échoppe, elle était allée voir Jo, autrement dit, elle avait traversé un tiers de la grande place, l'appareil sous le bras. Elle n'en crut pas ses yeux lorsque Jo réceptionna la balance défectueuse et la posa sur une étagère en disant « je verrai ça demain ». En temps normal, il se serait jeté séance tenante sur ce nouveau problème, désossant d'emblée la coque en plastique et gratouillant ressorts et boulons dans la minute. En effet, il abandonnait le plus passionnant des mikados mécaniques lorsqu'on lui apportait un nouveau mécanisme à résoudre. Là, il semblait se désintéresser totalement du nouvel ustensile qu'il pourrait désosser à loisir. Pourtant, il n'avait pas l'air soucieux. Il était simplement ailleurs.

Gilbert aussi s'était métamorphosé. Combien de fois l'avait-on vu vérifier si la porte de l'agence postale était bien verrouillée avant qu'il n'entame sa tournée? Ce matin, il était parti en

poussant juste la porte. Cela ne portait nullement à préjudice puisque le bureau de poste n'était pas une agence bancaire et, qu'à part quelques planches de timbres dont les dernières collections portaient sur les îles françaises d'outremer et les tenues militaires sous Napoléon Bonaparte, il n'y avait aucun objet de valeur à dérober. Et quand bien même. La dernière fois qu'on avait recensé un vol dans le village, c'était un cambriolage un peu particulier.

Régis et Rémi Barbin étaient jumeaux depuis toujours.

Julie et Josiane Martinot se ressemblaient tout autant depuis leur naissance.

Ils étaient si proches que, bien que l'institutrice les eut placés aux places les plus éloignées l'un de l'autre, ils rendaient des copies en tous points conformes comme s'ils avaient écrit leur devoir d'une seule main. En outre leur écriture était identique. Ils avaient les mêmes passions et, lorsqu'il leur arrivait de disputer une partie de ping-pong ou de badminton, aucun des deux ne pouvait prendre l'avantage sur l'autre. Leurs parties d'échecs se terminaient invariablement par un nul et ils parlaient souvent en même temps, pour dire la même chose avec rigoureusement les mêmes mots.

Elles partageaient les mêmes jeux, avaient des réactions semblables et des comportements identiques, faisaient les mêmes rêves. Elles vivaient comme un seul esprit qui se serait incarné dans deux corps différents. Des siamoises séparées en quelque sorte.

Et comme ils et elles faisaient tout pareil, lorsque Régis tomba amoureux de Julie, Rémi eut le béguin pour Josiane. Mais cela ne les sépara pas pour autant. On les voyait toujours tous les quatre, flânant par les rues du village, se bécotant sur les bancs mis à la disposition de gens qui savaient prendre le temps de vivre. Ils se tenaient par la main, deux par deux, en couple, mais on remarquait quand même que les deux paires de jumeaux ne pouvaient se détacher l'un de l'autre.

Bien entendu, on les maria. Le même jour. Les mêmes costumes et les mêmes robes. Pour l'occasion et par jeu, on demanda aux

invités de s'habiller rigoureusement à l'identique deux par deux. Un observateur étranger se serait demandé s'il avait la berlue : une noce où les invités étaient, sans exception, tous présents en double exemplaire. On avait même invité une lointaine cousine pour que la petite Muriel, pitoyable fille unique, ait elle aussi son duplicata. A la mairie, le maire et son premier adjoint portaient les mêmes habits et avaient, exceptionnellement, revêtu chacun l'écharpe tricolore. La cérémonie religieuse avait été ordonné par deux curés. De toute façon, celui de la paroisse officiait déjà dans cinq communes et on avait convié celui de Montclar à assister son confrère. Ce fut une belle noce.

Les invités doublons faisaient encore ripaille lorsqu'on vit s'éclipser les deux couples. Régis et Rémi voulurent clôturer cette si belle journée par une plaisanterie de jumeaux. L'un prit la place de l'autre et inversement. Si les deux frères étaient identiques jusque dans leurs idées, s'ils partageaient absolument tout, ils étaient d'une fidélité monacale envers leurs promesses. Et justement, afin de préserver pour les années à venir cette loyauté, ils s'étaient permis cette petite incartade au règlement, justement le soir de leurs noces. Ensuite, ils resteraient constants et sincères toute leur vie. Promis, juré, foi de jumeau.

Julie et Josiane, par un effet du sort, eurent la même idée au même moment. Si elles partageaient jusqu'aux mêmes rêves, elles n'avaient jamais trompé leurs prétendants, ne serait-ce l'une avec l'autre. Mais on ne vit qu'une fois et, afin de préserver une droiture et une probité d'épouse dévouée et consciencieuse, elles s'étaient permis cette innocente excentricité. Personne n'en saurait jamais rien, elles le juraient solennellement.

Ainsi, croyant se faire une tromperie bon enfant, les deux couples officiels s'étaient reformés pour leur nuit de noces. Et aucun ne révéla à l'autre la supercherie, convaincus qu'ils étaient d'avoir réellement partagé le lit de leur belle sœur et de leur beau frère. Leurs cerveaux avaient trompé leurs sens : ils avaient bien eut l'impression de coucher avec un ou une autre.

Tout le monde pensait que ces couples-là étaient fait de marbre et d'acier. Que rien ne pourrait les séparer. Et on eut raison. Rien

n'a jamais pu séparer les jumeaux et jumelles.

Un beau matin, alors que l'aurore peint le ciel de nouvelles couleurs, on entendit un concert de clochettes se répandre par les ruelles du village. On ouvrit les volets, on sortit sur le pas de sa porte, on écarquilla des yeux encore endormis, on étira des corps mal réveillés. Un troupeau de mouton envahissait le village. Il y en avait partout. Romuald repensa soudain au gigantesque embouteillage et pensa un instant à ressortir son désengorgeur universel du grenier qui fourmillait d'inventions diverses et hétéroclites. Mais les ovidés sont plus disciplinés que les hommes, surtout lorsqu'ils sont derrière un volant. L'invasion ne dura qu'un moment. Aussitôt venus, aussitôt partis. Ils traversaient le village comme un cours d'eau arrose une ville. Vingt mètres derrière marchait un homme.

Il commandait son chien d'une voix qui portait, sans besoin de crier ses ordres.

Il avait cette autorité naturelle qui nous fait instinctivement vouvoyer les grands de ce monde. Il se tenait droit comme tous les hommes libres. Ses gestes étaient parfaits. Il avançait d'un bon pas mais sans précipitation. Le bâton qu'il tenait d'une main ferme ne le supportait pas, c'était le métronome qui lui donnait le la. Sa peau était cuivrée d'avoir dormi maintes et maintes fois à la belle étoile. Son regard était franc et vous regardait sans malice lorsque vous lui parliez. Il répondait d'une voix calme mais non effacée. C'était un homme. Un de ceux qui ont disparu de nos sociétés trop confortables, trop policées.

Les maisons des jumeaux se faisaient face à la sortie du village. C'est Josiane qui le vit la première.

Elle tomba sous le charme.

Elle le suivit aussitôt.

Et comme les deux sœurs ne faisaient jamais rien l'une sans l'autre, Julie l'accompagna.

Ainsi, le seul et unique vol au village fut un cambriolage un peu particulier. Un berger superbe avait ravi les deux jumelles aux deux jumeaux.

Imperceptiblement, ceux qui avaient eu le bonheur et la joie de

partager quelques instants avec la demoiselle avaient changé. En mieux ou en pire, on ne pouvait l'affirmer pour l'instant.

Alors l'impensable se produit. On vit la demoiselle entrer d'un pas hésitant dans l'église. Par la grande porte. Comme lorsqu'on se rend à un mariage ou un enterrement.

Sûr qu'elle allait confesser de terribles péchés.

Il y avait, au village, deux bigotes qui ne manquaient jamais un office. Levées avant sept heures, elles attendaient sur le parvis de l'église que monsieur le curé vienne ouvrir les portes, même les jours où il n'y avait pas de messe. Si bien que, lassé de voir ces deux pieuses fidèles patienter dans le froid de l'aube, par charité chrétienne ou l'amour de son prochain, le père Bertrand leur avait confié un jeu de clés. Au final, il ne les tenait pas en très grande estime. Il ne suffisait pas de faire les gestes de la religion pour se prétendre véritablement croyant. Cela devait se passer en son for intérieur. Mon fort intérieur aurait dit Bébert, imaginant une citadelle imprenable qui lui servirait de conscience avant d'être repris par Gonzague « le Baron ».

- Fort vient de forteresse, un château réputé imprenable tandis que for a pour origine forum, la place centrale dans l'antiquité où s'échangeait les marchandises pendant des marchés et les idées lors de discussions, de colloques. En votre for intérieur indique au plus profond de vous-même, au centre de votre personne.

Bébert émettait un long soupir d'admiration devant tant de science tandis que Jeannot tentait de contenir un rire irrépressible. La langue française n'était pas le fort de Bébert, sa partie c'était plutôt la langue de bœuf pourrait ricaner Jeannot qui, lui, avait d'autres lacunes. Somme toute, on ne demande pas à un charcutier de savoir manier les subtilités de la grammaire comme un universitaire et il faut reconnaître qu'une fois qu'on avait goûté aux cochonnailles proposées par Bébert on se moquait bien de la syntaxe, de l'étymologie, de l'accord du participe passé ou encore de ces règles barbares qui régissent la structure du bien parler. Bébert était un contre exemple permanent, multipliant les approximations et les méprises, les erreurs de vocabulaire et les fautes de conjugaison. Il disait

infractus à la place d'infarctus (comme une majorité de ses concitoyens, soyons justes), ex etera plutôt qu'et cetera, gommait les R des mots finissant par -tre (quate pour quatre, Septembe pour Septembre) qui pouvait, à la rigueur, passer pour une réminiscence d'un accent champêtre oublié. Plus grave, il confondait les termes phonétiquement. Un couvercle devenait un couvert dans sa bouche. Malmenant la langue de Molière, il massacrait consciencieusement celle de Shakespeare, tant sur la plan de la prononciation (on lui pardonne) que sur l'emploi du sens exact. Il faut préciser que ses années d'école étaient déjà bien lointaines et bien maigres. A quatorze ans, il débutait en qualité d'apprenti dans la charcuterie d'un vague oncle dont la spécialité - et la réputation- était la saucisse de Morteau. Depuis, Bébert avait su se diversifier tout en gardant le goût du travail bien fait et l'amour des beaux (et bons) produits. Pour ce qui est de la linguistique, il laissait cela à d'autres, Gonzague en tête.

Quoi qu'il en soit, le père Bertrand voyait plus de bonté dans les jurons du père Mathieu ou ceux, plus imagés de Jo que dans les prières si souvent marmonnées par les deux bigotes qu'elles en avaient perdu toute leur saveur comme une pâte à mâcher dont il ne reste plus un milligramme de sucre et uniquement ce goût de plastique caoutchouté.

Seulement, il avait bien du mal à rameuter ses ouailles. Si on ne rencontrait pas de méchanceté pure au village, on n'y trouvait peu d'adeptes fidèles lors des célébrations religieuses. L'église résonnait du vide de ses habitants. Le père Bertrand s'était fait une raison et prêchait autant au grand soleil que devant l'autel. Il n'était, en outre, pas du genre drastique du sermon livré dans de grands effets de manche qui culpabilise parfaitement son audience. Il aimait, en revanche, faire remarquer les mauvaises petites actions, celles que l'on commet au quotidien sans même s'en rendre compte. Tendre un miroir à tous ces bonnes gens qui, comme Monsieur Jourdain, péchaient sans le savoir.

Au passage et en présence de Monsieur le curé, Gonzague avait instruit Bébert qu'il y avait deux manières de pêcher. Avec ou sans chapeau. Lorsque l'accent circonflexe est présent, c'est

qu'on taquine le poisson et qu'il est souhaitable et prudent de se coiffer contre les méfaits du soleil qui tape dur dans nos contrées. En revanche, l'accent aigu indiquait une façon de pécher bien différente et plus dangereuse pour le salut de l'âme. Aigu comme une aiguille qui pique la conscience. Le père Bertrand avait approuvé cette précision admirablement imagée en hochant la tête. Il n'aurait pas fait mieux.

Un miroir qui réfléchirait leur âme, donc. La mission était difficile et il ne comptait plus les jours où, le soir venu, avant de s'endormir du sommeil du juste qu'il était cependant, il se repassait toutes les actions qui n'avaient pas porté leurs fruits, tous ses discours qui n'avaient rencontré que des oreilles bouchées de mécréance et ses remarques, parfois trop subtiles pour être entendues. Mais monsieur le curé avait la foi. Peut-être plus en l'être humain qu'en Dieu lui-même, ce à quoi on reconnaît les vrais religieux. Le père Bertrand partageait avec ses confrères ce même calme, cette semblable patience qui donne aux ecclésiastiques une aura toute particulière. Plus que l'uniforme, cela les identifie à coup sûr. Et voilà que ce saint homme était maintenant en présence du diable fait femme.

Les deux bigotes s'étaient enfuies lorsqu'elles avaient remarqué l'entrée de la demoiselle - ses hauts talons frappaient les grandes dalles du sol de l'église dans un écho peu discret - et se signaient sans plus s'arrêter, debout contre la sacristie. Fernande brûlait d'envie d'entrer dans l'église tandis que madame François se tenait sur le seuil de son épicerie, les mains sur les hanches, arborant une moue réprobatrice. Elle n'était pas convaincue que monsieur le curé aurait l'avantage. Madame Lafitte n'avait rien remarqué. Elle était plongée dans la lecture d'une directive émanant du ministère des affaires sociales concernant une nouvelle loi régissant les attributions de papiers d'identité. Elle devait s'imprégner des nouvelles dispositions rapport aux pièces justificatives à présenter pour l'obtention d'un premier passeport, du renouvellement d'une carte nationale d'identité ou encore d'une demande d'allocation spécifique. Mais il était clair qu'elle aurait tremblé d'apitoiement pour monsieur le curé. Cette confession allait lui en apprendre de

belles! Elle aurait eu pitié de lui, de ses pauvres oreilles qui allaient entendre des mots nouveaux, plus crus qu'un tartare de saumon. Bébert et Jeannot sirotaient leurs liqueurs en terrasse de Chez Marcel où Alfonse, serviette blanche sur l'épaule s'était avancé pour fixer son regard sur l'église. Les deux clients ne l'auraient pas juré, mais il leur sembla deviner une esquisse de sourire sur les lèvres du tenancier. Il devait se dire que là-bas dedans se jouait un bon tour mais quant à savoir s'il pensait que ce serait le père Bertrand ou la demoiselle qui aurait le dessus, rien n'était moins sûr.

La surprise que Bébert et Jeannot avaient éprouvé à la vue de la demoiselle pénétrant fièrement dans la maison de Dieu fit place à la stupéfaction d'en voir ressortir le Père Bertrand une demi heure plus tard. Il affichait ce visage qu'on avait déjà remarqué sur la tête de Gilbert, de Jo et d'Alfonse.

Ce n'était tout bonnement pas croyable.

Où allait s'arrêter cette diablerie? N'avait-elle point de conscience? Maintenant le ver était dans le fruit. Le loup, déguisé en tendre agneau, prenait ses quartiers dans la bergerie.

Les deux bigotes sentaient venir l'apocalypse. Il était clair que pour elles, l'antéchrist s'était matérialisé sous les traits d'une délicate demoiselle. Madame François n'y comprenait plus rien. Fernande avait du grain à moudre pour des semaines entières. De leur côté, Jeannot et Bébert trouvaient que, finalement, sous des dehors de saint homme, monsieur le curé n'était finalement qu'un homme et cela les rassurait comme le nécessaire sait pertinemment que l'opulent doit, lui aussi, évacuer ses boyaux.

Seuls Gilbert, Jo et Alfonse n'étaient point étonnés. Eux savaient.

Cela avait pris plus de temps que n'avaient duré les *isolements* de Jo, de Gilbert ou d'Alfonse. Le Père Bertrand était-il plus difficile à corrompre qu'un simple postier, un bricoleur hors pair ou un patron de café acariâtre? Ou bien, à l'inverse, connaissait-il des choses qu'il n'aurait pas dû connaître? Une science et une technique dont il réprouvait l'utilisation en dehors des liens du mariage à chaque sermon? Il est courant que les vrais spécialistes sont ceux qui ne pratiquent pas. Un commentateur

sportif chevronné sera incapable de courir cinquante mètres; un journaliste politique sachant mieux que quiconque analyser, étudier et estimer un programme, des idées, une doctrine, ne pourra jamais mettre en pratiquer son savoir; un critique littéraire faisant la pluie et le beau temps dans le monde de l'édition, encensant ou assassinant tel ou tel auteur, sera dans l'impossibilité d'égalier le plus médiocre des romans qu'il prend tant de plaisir à décrier.

Bébert et Jeannot examinaient Alfonso du coin de l'œil. Il semblait que le patron de « Chez Marcel » était jaloux de la performance de monsieur le curé. Jo, trop troublé par les circonstances et l'œil fixé sur la porte à demi ouverte de l'église pour pouvoir se consacrer totalement à un ventilateur dont les pales tournaient à l'envers, aspirant l'air au lieu de l'éparpiller et chauffant ses molécules plutôt que les rafraichir, semblait, lui aussi, envieux d'un privilège qu'il n'avait pas su (ou pu) utiliser au maximum de ses possibilités. Gilbert avait interrompu sa tournée et restait assis dans sa fourgonnette, le bras gauche nonchalamment pendu par la vitre et le torse vaincu, affalé dans son siège. On aurait dit une victime de la circulation ou, mieux, un de ces êtres apathiques qui tentent de survivre à un embouteillage de quinze aout.

La demoiselle reparut enfin et chacun put reprendre sa respiration, sinon une activité normale.

Ce manège amusait les hommes, ne titillant qu'une saine jalousie vis-à-vis des élus par la demoiselle mais ce léger désagrément était noyé dans l'espoir que leur tour viendrait.

Mais cela ne réjouissait pas du tout les femmes du village. Déjà, Madame François et Madame Lafitte échafaudaient des plans pour contrecarrer les visées de la demoiselle. L'épicière savait par expérience que l'homme est volage, incapable de maîtriser une libido basique. Le raffinement, en matière de sexualité, n'est pas le fort des mâles. Ils vont au plus simple, ou au plus pressé. Très souvent incapables d'imagination, d'élaboration, de sophistication, ils croient tout savoir et se révèlent la plupart du temps frustes et maladroits. Pire, ils n'en voient pas l'utilité. Le plaisir masculin est d'une banalité affligeante. On secoue le

jouet quelques minutes et on jouit. C'est bête comme chou et le dernier des débiles mentaux saura de quoi il retourne. L'acte ne demande ni originalité, ni recherche, ni préparation, ni science. L'homme peut se complaire dans sa médiocrité et son ignorance, sa sexualité n'en pâtira pas. Enfin, en apparence. Ceux qui font l'effort de donner du plaisir et non simplement d'en prendre, auront compris toute la différence. Mais ceux-ci sont rares.

Satisfaire un homme est à la portée de tous et chacun, rendre heureuse une femme demande déjà une pratique et une technique plus raffinées. Il faut y mettre du sien, solliciter son imagination, ne pas se reposer sur ses lauriers. C'est tout un art. Madame François en savait quelque chose. Sous une nature généreuse, elle possédait une conscience et un cœur et rare avaient été les hommes qui avaient pu ou su dépasser ses atours visibles.

L'employée de Mairie avait un passé de militante syndicaliste et vaguement féministe. Elle était trop jeune pour avoir connu les grandes heures de la lutte des femmes dans ce pays et, quelque part, elle le regrettait. S'il y avait encore des combats à mener (il y a toujours des combats à mener), toutes les avancées importantes ont été accomplies. Elle commençait à s'ennuyer ferme dans les diverses manifestations auxquelles elle participait. L'enjeu n'était plus à la hauteur de ses espérances de révolte.

Et voilà justement que, dans ce petit village, chez elle, presque sur le pas de sa porte, apparaît une bataille requérant toute son énergie et un plan d'attaque digne des conflits d'hier.

Les deux femmes allaient donc mettre au point une stratégie imparable pour évincer à tout jamais cette demoiselle un peu trop entreprenante au sein de ce village si tranquille et qui allait le demeurer quoiqu'il arrive.

Restait à déterminer ce qui pouvait franchement effrayer la demoiselle croqueuse d'hommes et même de curés. Il fallait jouer finement. Elle n'était pas née de la dernière pluie sous ses airs de midinette. C'était une vraie professionnelle.

D'abord se renseigner sur son compte. La base du travail d'infiltration et de manipulation. Pas besoin d'être un agent des

services secrets pour savoir qu'en connaissant les habitudes et les manies de quelqu'un, on a déjà une longueur d'avance sur ses actes. Dis-moi qui tu es et je te dirai ce que tu vas faire.

Madame Lafitte, par son statut d'employée de mairie allait se servir des tentacules de l'administration pour découvrir le pedigree de la diablesse en robe canari. Madame François, très au fait des commérages du village sans les colporter et restant d'une discrétion absolue, pouvait en apprendre davantage que Fernande, trop ostensible dans ses ragots.

Tout cela commençait à échauffer les ruelles du village. Sans cri, sans esclandre, sans tapage ni tintamarre, la Demoiselle avait mis le feu aux poudres.

Lorsqu'un événement surgit dans une aussi petite communauté, cela revient inmanquablement aux oreilles du Maire.

Jean Paul Bédouin exerçait son septième mandat avec une assurance digne d'un aristocrate. Jeune sexagénaire, il n'avait jamais travaillé de sa vie et pouvait, de ce fait, s'employer à plein temps pour ses administrés. C'était sa force et l'explication de sa réélection constante depuis quarante deux ans.

Fils de boulanger, il aurait dû, selon toute logique, reprendre le commerce familial. La vie et ses nombreux hasards se charge parfois de disposer certains aiguillages là où on ne les attend pas.

A dix-sept ans, alors qu'il poursuivait son cursus scolaire régulier, à savoir une année de terminale au lycée André Malraux de la ville la plus proche, il découvrit les cours de philosophie prodigués avec une belle indolence par Monsieur Roussillon. Contrairement à ce que pouvait laisser espérer son patronyme, il ne roulait pas les R comme un languedocien endurci mais laisser trainer sa voix monotone sur des pages et des pages de Nietzsche ou Descartes. Il ânonnait des chapitres entiers de Schopenhauer et de Rousseau, rendait rébarbatif Sartre et Diderot mieux qu'un mode d'emploi d'armoire Ikéa, faisait passer Kant et Kierkegaard pour de puissants narcotiques, Montesquieu et Pascal engourdissaient les plus téméraires et Voltaire et Spinoza achevaient d'assoupir la classe toute entière. Que de talents furent révélés pendant cette heure,

judicieusement placée par l'administration lycéenne le Vendredi entre quinze et seize heures. Puisque le cours de Monsieur Roussillon était soporifique, autant le placer le jour et à l'heure où le relâchement adolescent est le plus intense.

Inutile de mentionner les deux tiers de la classe qui s'endormissaient d'un sommeil de juste, la tête à peine maintenue par leurs avant bras, laissant l'illusion d'une attention captivée par les écrits et les idées séculaires.

D'autres se laissaient aller à des batailles navales redoutables qui allaient les préparer à se frayer une belle place dans le monde de la finance où mieux vaut connaître les intentions de ses adversaires et affiner tactique et stratégie.

Certains rêvassaient, forgeant ainsi un avenir radieux dans le monde de l'art. Un peintre figuratif, un sculpteur de verre, deux artistes de rue et un futur photographe réputé sortirent vainqueurs des cours hypnotiques de Monsieur Roussillon.

Jean Paul Bédouin avait l'âme d'un poète sous son apparence de grand dadaïste qui ne sait pas quoi faire de ses paluches immenses qui lui servent de mains et d'une bonne dizaine de doigts en trop.

Un Vendredi après-midi un peu plus suffocant que les autres, particulièrement entre quinze et seize heures (le dernier cours de la semaine qui plus est), il abandonna ses vers tendres et romantiques, ses allusions à la nature dans le regard des jeunes filles en fleurs, mis de côté ses ellipses et ses métaphores et jeta sur une simple feuille quadrillée quelques lignes qui auraient fait rougir de honte le plus modeste des philosophes.

On va s'poiler sous l'soleil
Les dix doigts d'pied en éventail
Les nuits on aura pas sommeil
Rhum coca et vodka papaye
Toutes les filles seront belles
Pareilles à des merveilles
Le sable, la mer et les cocotiers
Jusqu'au bout de l'été
Jusqu'au bout de l'été
(Et le refrain, entraînant)

On ira faire la java
Et on s'en mettra plein la panse
On ira faire la nouba
Et on tournera dans la danse
On ira faire la java, etc, etc....

La mélodie était si simple qu'on la retenait dans la seconde. Bientôt, tout le lycée entonna cet hymne aux vacances.

Sur un pari, Jean Paul alla déposer son œuvre de dix sous à la Sacem. La chanson ne passa jamais à la radio. Elle ne fut même jamais enregistrée en studio selon les lois de l'industrie musicale. Mais deux de ses camarades furent employés l'été suivant comme gentils organisateurs dans un très célèbre club de vacances qui, à cette époque, avait le vent en poupe et drainait des millions de citadins à la peau trop blanche et aux soucis trop envahissants.

Les deux camarades emportèrent dans leurs valises leur bonne humeur, leur motivation sans faille et ces quelques vers jetés au hasard sur un morceau de feuille une après midi de cours de philo. Ils chantaient la chansonnette du matin au soir, très vite reprise par les clients du club. Le directeur ne fut pas insensible à la jovialité de la rengaine qui, bientôt, se répandit de la cour du lycée aux bungalows du bout du monde (Chypre, Agadir, Guadeloupe, Costa Brava, Madagascar, Cap Vert, Sénégal, Egypte) la chanson fit un tabac, puis devint l'hymne du club sur les cinq continents.

Ce n'est que deux ans plus tard, alors que Jean Paul Bédouin n'avait plus cette incartade en tête et qu'il poursuivait sans passion des études d'histoire de l'art qu'une simple lettre émanant de la société des auteurs et compositeurs lui parvint. On lui notifiait ses gains en tant qu'auteur, compositeur, éditeur (sur les conseils d'un oncle, il avait déposé dans les règles de l'art ce divertissement d'adolescence). Après de lourdes considérations se rapportant à l'utilisation de sa partition auxquelles il ne comprenait rien, venait, en bas à droite, un chiffre qu'il prit tout d'abord pour une plaisanterie. Cela représentait dix années de salaire moyen d'un artisan boulanger.

Il aurait pu alors se la couler douce le Jean Paul. Mais il se dit que cette providence demandait une compensation en retour. Il abandonna les bancs inconfortables des amphithéâtres de la faculté la plus porche et se mit en devoir d'œuvrer pour les habitants du village, sans attendre la moindre reconnaissance en retour. Simplement parce que ça lui faisait plaisir.

Il taillait la haie des personnes trop pressées, aidait les plus âgées à faire leurs courses, il promenait les chiens, donnait parfois un coup de balai sur le trottoir. Aimable, presque enjoué, toujours un mot pour chacun et chacune, d'humeur égale et clairement courtois, attentionné, serviable. On pouvait toujours compter sur le jeune Bédouin. Rien ne le rebutait, à part devenir boulanger.

Les élections municipales approchaient. Il n'avait pas vingt cinq ans et déjà une belle réputation au village.

Depuis la séparation de l'église et de l'état, autant dire depuis le début du vingtième siècle, il y avait toujours eu une lutte entre, d'un côté, les modérés chrétiens et, de l'autre, les socialistes bouffeurs de curé. Cette fois encore, les deux chefs de file s'opposaient dans de terribles vindictes. Le jour du scrutin, comme la commune ne dépassait pas un certain quota d'électeurs, on pouvait panacher autant qu'on voulait, rayer les indésirables, jouer sur les deux tableaux, rajouter même un nom. La plupart des habitants commençaient à en avoir assez de ces attaques stériles de la part des deux camps, de ces vilipendes et ces injures qui ne réjouissaient et n'intéressaient que les adversaires en question. Ils avaient déjà été témoins de ces moqueries, railleries et caricatures lorsqu'ils étaient enfants, se rappelaient même que leurs grands parents évoquaient déjà cet antagonisme séculaire, cette opposition stérile et cette rivalité de cour d'école. Bref, la population entière du village commençait à en avoir raz la casquette ou le chapeau, c'est selon. Sans se concerter, tous, du moins une majorité suffisante, eurent la même idée. On rajouta en belles lettres bâton sur le bulletin de vote le nom de Jean Paul Bédouin à la place de l'un ou l'autre tonitruant candidat de longue date.

Ainsi, un maussade Dimanche soir de Mars vit la salle des fêtes

qui jouxtait la mairie se transformer en une grouillante et exubérante place de marché lors du dépouillage. Ça criait, ça gesticulait, ça applaudissait, ça gigotait, ça huait, ça vivait comme jamais.

Jean Paul Bédouin récoltait le plus de suffrages tout en ne s'étant même pas présenté. Or, la législation était claire et précise : dans les petites communes, on appliquait le suffrage démocratique à la lettre. Celui qui récoltait le plus de voix était élu maire.

Jean Paul Bédouin devenait un notable à moins de vingt-cinq ans. Certes, il aurait pu décliner la responsabilité que lui offrait une large majorité des habitants du village mais on lui avait fait confiance et il se devait d'accepter ce crédit en oeuvrant pour le bien de ses administrés. Jean Paul Bédouin était un jeune garçon obligeant et attentionné, il ne pouvait décliner cette confiance qu'on lui témoignait. Depuis lors, il ne se passa pas un jour sans qu'il ne se leva le matin en envisageant comment améliorer le sort de ses concitoyens. Un homme politique qui prend vraiment soin de ceux dont il a la responsabilité est si rare et Jean Paul y mettait tant d'entrain qu'aux échéances suivantes ce fut un raz de marée. Toute sa liste fut élue haut la main.

Les années avaient passées sans qu'on s'en rende compte, comme c'est régulièrement le cas passé un certain âge, et Jean Paul Bédouin mettait toujours autant d'entrain à améliorer le quotidien de ses administrés.

Ce matin, lorsque Madame Lafitte frappe trois coups secs à la porte en chêne massif de la pièce qui sert de bureau à Monsieur le maire, il ne s'attend pas à entendre des révélations de cette teneur. L'exposé ne dure pas une minute trente. Avec les années, Madame Lafitte a appris à être concise et précise. Elle a le don de savoir expliquer les rouages de l'administration en employant les mots les plus simples, les images les plus évocatrices. Elle sait exprimer les attentes et les souhaits de ceux qui n'ont pas les mots pour se faire entendre. Elle a cette faculté de pouvoir synthétiser un compte rendu de conseil municipal et le proposer à la population, dépouillé de ces termes administratifs qui alourdissent n'importe quel texte et rend incompréhensible la

plus simple des décisions prises. Elle peut énoncer en peu de mots, quelques phrases marquantes, un problème, une difficulté, un tracas. C'est ensuite à Monsieur le Maire de prendre la bonne décision. C'est un tandem qui fonctionne parfaitement.

Jean Paul Bédouin se passe la main sur un menton rugueux, signe d'une intense réflexion neuronale. Seulement, avant d'être maire d'une commune de 268 âmes, il n'en est pas moins un homme. La curiosité l'emporte et il demande où peut-il rencontrer cette... croqueuse d'hommes pour reprendre le terme exact de sa secrétaire.

Le village ne possède à proprement parler pas d'hôtel ni n'auberge. Malgré son cachet, il n'a pas vocation à accueillir les touristes. On vient, on visite, on traverse mais on ne reste pas. Plus qu'une volonté politique, cela s'est fait tout seul. Jamais un visiteur bardé d'appareils photos ne s'est soucié de passer une seule nuit au village. Alors on a éliminé la carte touristique. Aucun panneau n'indique les charmes des ruelles, la beauté des collines, l'air pur et l'extrême gentillesse des habitants. On ne communique pas sur les atouts du village. C'est ainsi. On a compris que la manne du tourisme pouvait être à double tranchant comme chaque chose en ce monde et que toute cette débauche d'énergie pour attirer le chaland n'en valait pas les retombées parfois écœurantes que l'on trouve ailleurs. Les plus belles roses ont leurs épines, l'ombre naît de la lumière la plus crue et tout ce que l'on reçoit d'une main on finit par le payer de l'autre - la réciproque est juste aussi : ce que l'on donne, on risque de le recevoir en retour un jour ou l'autre.

Cependant, il arrive parfois qu'un étranger n'ayant ni famille ni ami au village désire rester une nuit ou deux, passer quelques jours, une petite semaine de tranquillité. Monsieur le Maire, par le biais de sa secrétaire, prévient alors Odile Duchemin qui dispose d'un coin de pré régulièrement tondu et parsemé d'oliviers, cerisiers et petits chênes pédonculés. Le lieu idéal pour tendre une toile de tente. Odile Duchemin pousse la convivialité jusqu'à proposer le petit déjeuner ou une table d'hôte richement garnie de ses propres produits. Un régal.

Mais pour ceux qui désirent un confort plus fastueux que ne

peut le procurer le camping à la ferme, Jean Paul Bédouin sort son arme secrète. Il compose le numéro de Madeleine Latronquière qui ne tarde jamais à décrocher.

On ne peut raisonnablement pas décrire Madeleine comme la châtelaine du village. C'est une petite dame qui ne fait pas son âge, mais tout de même, les rides la trahissent. Madeleine n'a jamais hanté les lieux de beauté et d'esthétique ni passé des après midi entières dans des salons de coiffure embaumés de cosmétiques. On ne l'a jamais vue en grande tenue, juste vêtue élégamment. Son teint superbe elle le doit à une vie saine et équilibrée, la plupart du temps au dehors et ce, du premier Janvier au trente et un Décembre.

Nul n'irait lui donner du Madame la Marquise lorsqu'elle déterre ses plantations, qu'elle cultive ses plates bandes ou qu'elle bichonne ses rosiers, les mains terreuses et le Jean déchiré. Pourtant, marquise est bien son titre officiel. Et cette immense bâtisse qui domine le village est son domaine. Pourtant ici, aucun valet, aucun domestique, pas la moindre femme de chambre, cuisinière ou majordome ne vient tenir un intérieur impeccable et une table digne des meilleurs restaurants gastronomiques. Madeleine, peut-être lassée d'avoir été servie toute sa vie dans les palaces les plus prestigieux, certainement fatiguée de n'avoir jamais rien fait de ses dix doigts et désirant ce brin de simplicité et d'authenticité sans pour autant sacrifier au luxe d'une maison joliment décorée et d'une table où se croisent les meilleurs produits dans des préparations simples mais savoureuses, Madeleine met à la disposition des vacanciers de passage six chambres d'hôtes, résolument trois étoiles. C'est elle qui a choisi la décoration de chaque pièce, unique, et met un point d'honneur à associer le plus délicieux confort avec une convivialité qu'ont perdue les grands établissements hôteliers. En cuisine, Madeleine fait des merveilles, reproduisant par on ne sait quel talent les recettes de ses anciens chefs de cuisine, toujours des femmes, jamais d'hommes, excepté pour effectuer le service.

Lorsque Madeleine n'est pas en train de terminer de broser un tapis persan de la chambre Maupassant (chaque pièce porte le

nom d'un de ses auteurs favoris), qu'elle ne cuisine pas quelque cuisse de lièvre, accommodant un crabe aux herbes ou une écrevisse à la sauce américaine de sa préparation, on la retrouve inmanquablement dans les jardins qui ornent ce manoir du XVIIème parfaitement restauré et conservé en l'état par les services de la municipalité. Car Madeleine, en vraie aristocrate, n'a pas (ou plus) la moindre fortune. Ce château, comme le nomment les habitants du village, est propriété de la commune et Madeleine bénéficie de l'usufruit en échange d'offrir le gîte et le couvert aux voyageurs qui, touchés par la beauté et l'authenticité de ces paysages, décident de s'arrêter une ou quelques nuits. Ils sont certains d'être reçus de la meilleure façon.

C'est ici, dans la chambre George Sand plus précisément, que réside la Demoiselle depuis sa première nuit chez Raoul Plantar. Sans en avoir l'air, Jean Paul Bédouin se renseigne sur les habitudes de cette nouvelle (et unique) cliente. Madeleine, la discrétion même, ne laisse filtrer que peu de détails. De son point de vue, cette personne mérite un intérêt tout particulier. Elle ne serait pas étonnée qu'elle ait du sang bleu dans ses veines. Son maintien est irréprochable, ses manières fines et délicates, sa discrétion celui d'une grande demoiselle et sa silhouette des plus admirables.

Cette dithyrambe a pour conséquence de mettre le doute dans l'esprit du maire. Après tout, Madame Lafitte ne serait-elle pas un brin jalouse? Les vieilles filles ont parfois de ces réactions étonnantes. Bien sûr, au niveau des compétences, elle est la secrétaire de Mairie parfaite. Rien à lui reprocher. Une rigueur dans les tâches administratives, un zèle parfois et juste ce qu'il faut de sens d'initiative pour occuper à la perfection des fonctions qu'il serait, lui-même, totalement incapable d'assumer. Lui, sait jongler avec les idées, prendre des décisions, orienter une politique précise, mais tout le fatras administratif le dépasse allégrement. Les termes officiels, les processus réglementaires, bref toute la paperasse et la mise en forme, ce n'est pas son fort. Tout cela, il le reconnaît volontiers et n'hésite pas à l'occasion d'en informer l'intéressée

ainsi que chaque habitant du village, leur faisant remarquer que sans Madame Lafitte, leurs rapports avec l'état Français serait sacrament plus embrouillé. Seulement, chaque individu a son talon d'Achille. Il ne le sait que trop bien. Son aversion pour la boulange lui fait admettre d'autres défauts, d'autres imperfections chez les autres. Madame Lafitte aurait une dent contre les jolies demoiselles qui ont le seul tort d'être une peu trop exubérantes et pleines de vie.

Pour couper court, il se doit de rencontrer cette singulière personne.

C'est fait le jour même. Jean Paul Bédouin reçoit la délicieuse demoiselle dans son propre bureau. Cependant, en tant que maire, il fait preuve d'une discrétion parfaite et Madame Lafitte n'a pas à s'offusquer de constater une nouvelle fois qu'un homme, marié de surcroît, sorte le feu aux joues et l'air débraillé de son bureau après un entretien bien particulier.

Constatant l'échec cuisant de l'entreprise auprès de monsieur le maire, Madame Lafitte décide Romuald Lapoutre à trouver une idée pour repousser au-delà des frontières cette effrontée qui est en train de semer la zizanie dans tout le village.

Comme tout homme normalement constitué, Romuald ne comprend pas bien quel danger peut représenter cette frêle jeune demoiselle bien courtoise et pas désagréable à regarder de surcroît. Après une remarque acerbe sur le côté invariable des hommes, la secrétaire de mairie argumente en faisant un parallèle entre la venue de cette peste et ce légendaire embouteillage au village qui avait faillit coûter leur tranquillité à tous les habitants. Rien de tel que de flatter la vanité d'une personne pour qu'elle se mette aussitôt à votre service. Romuald Lapoutre se gonfle d'une autorité de coq à l'évocation de sa plus grande réussite, oubliant au passage le désordre et le chaos dont il était en partie responsable.

Soit. Il allait réfléchir à un stratagème qui ne pourrait que réussir. Lorsque la science se mêle des relations humaines, cela suscite toujours de grandes avancées. Et Romuald pense naturellement au lave-linge, au magnétoscope, au téléphone sans fil ou encore aux ronds-points à l'abord des agglomérations.

Sans songer que les lave-linge tombent aussi en panne, les magnétoscopes furent vite obsolètes, les portables enchainent plus qu'ils ne libèrent et le bien fondé des ronds-points reste encore à prouver.

Seulement, dans l'esprit de Romuald Lapoutre, la science et sa fidèle domestique la technologie peuvent tout.

Comme il arrive parfois dans la fameuse scène de l'arroseur arrosé, le stratagème mis en place allait, une fois de plus, se retourner contre son inventeur.

L'erreur de Romuald Lapoutre fut de tout prévoir, schémas et calculs à l'appui. Cette propension à tout ordonner dans d'impénétrables diagrammes, au long de pages et pages de calculs, de géométrie dans l'espace, d'esquisses de machines sensées apporter joie et progrès finit toujours par faire capoter l'ensemble. Parfois, une préparation trop poussée nuit au bon déroulement de faits qui auraient été plus judicieux s'ils avaient été exécutés spontanément.

Combien de batailles furent perdues par trop de préparation? Combien d'avancées furent ralenties et contrariées par une inertie due à des préparatifs trop complets? Que de victoires transformées en défaites durent subir tous ces sportifs exagérément préparés? Combien d'inventions avortées par trop d'études?

Au contraire, les plus grandes découvertes le furent par le biais du hasard, de coïncidences magiques et de tâtonnements aveugles. Après tout, on trouve toujours ce que l'on ne cherche pas, ce qui prouve que ni les agences matrimoniales ni Pole Emploi ne résoudre jamais la solitude et le chômage.

Il faut laisser une part de chance en chaque plan.

Cette erreur dans les calculs trop précis de Romuald lui coûta sa réussite.

Il avait donc tout prévu. Il devait attirer la demoiselle dans ses filets comme la veuve noire déploie sa toile pour piéger le moucheron. Cette première partie du plan se déroula à la perfection.

Encore surpris de sa totale réussite, Romuald Lapoutre

examinait la jeune demoiselle, debout devant lui dans cette pièce qui lui servait de bureau, située côté nord, dans son petit pavillon hérité d'une grand tante excentrique et entomologiste convaincue. Elle lui souriait ingénument dans sa petite robe à fleurs qui tombait parfaitement des épaules jusqu'aux genoux. C'était là, dans cette pièce où la matière grise de Romuald travaillait à chaque nouvelle invention, qu'allait se retourner la combine ingénieusement organisée.

Il n'était pas question que le scientifique se laisse tenter par la chair de la démonsse mais, tout au contraire, l'affoler par de sombres révélations sur l'état de santé de deux de ses récents partenaires (sans préciser lesquels, Romuald avait tout de même le sens de la dignité et de la pudeur). Elle avait peut-être déjà contracté un virus mortel et il était plus que temps d'aller se faire dépister dans un grand centre hospitalier. Il se proposait même de l'accompagner dans sa belle voiture qu'il n'utilisait presque jamais.

La demoiselle le considéra avec une tendresse toute nouvelle dans son regard. Elle était vraiment touchée par tant de sollicitude et, tout particulièrement, par cette délicatesse qu'il mettait à lui présenter les choses, enrobées dans des expressions évasives et équivoques. Puis elle partit d'un rire franc et cristallin comme seules les petites filles sont capables de produire.

Lorsqu'elle sortit du pavillon où résidait Romuald Lapoutre, enjouée et pimpante, Madame Lafitte et Madame François qui attendaient avidement le résultat de cette entrevue primordiale planquées dans un recoin de la place comprirent que les efforts de persuasion du scientifique avaient été vains. Pire, quand Romuald lui-même montra le bout de son nez, elles comprirent qu'il les avait trahi de bout en bout. Lui aussi, pareil aux précédents candidats, arborait un sourire entendu, une dégaine relâchée et semblait avoir couru un cinq mille mètres à cloche pied.

Dès lors et comme dans tout conflit ouvert, lorsque la diplomatie et le raisonnement demeurent stériles, il ne reste plus que l'utilisation des armes. La guerre était déclarée. Madame

Lafitte et Madame François allaient entrer de plein pied dans le terrorisme.

Dans ce petit village si tranquille se tramait au plus profond de deux cerveaux féminins une solution radicale.

Cependant, à bien y regarder, l'intrusion de la demoiselle n'avait pas que des inconvénients.

Au troisième jour, qui était un Dimanche, le père Bertrand proclama un sermon empreint de générosité, faisant appel au dévouement et à la compassion de ses fidèles. La petite quinzaine de fidèles furent étonnés de ce discours parfaitement chrétien et humaniste en lieu et place des lourdes menaces habituelles qui menaient les impies tout droit en enfer.

Jo avait lui aussi changé. Démonter et remonter le moindre moteur ne semblait plus être sa seule préoccupation. Cet ours mal léché s'intéressait dorénavant à d'autres mystères que les énigmes proposées par toutes ces mécaniques pétaradantes et appareils électriques divers et variés : le comportement des hommes et, surtout, des femmes.

Monsieur Pascal, immanquablement flanqué de son acolyte Roger, continuait de proposer ses contrats d'assurance en tout genre. Il y avait des polices pour chaque vicissitude de la vie. Ainsi, il pouvait bien entendu vous couvrir en cas d'incendie, de dégâts des eaux, de responsabilité civile et pénale. Mais possédiez-vous un chien un brin turbulent qu'un contrat spécial vous permettait de garantir les exactions impétueuses que l'on pouvait lui accorder : razzia dans le poulailler du voisin, martyriser le chat de Madame Michel, déterrer méthodiquement le champ de topinambours fraîchement planté, bousculade de passants un peu rêveurs par trop d'impatience à vouloir jouer, etc, etc. Certaines clauses avaient également tout prévu. Du nid de guêpes qui s'invitait dans votre grenier à l'invasion d'une colonie de fourmis rouges particulièrement urticantes, des déjections pigeonniques qui ne manquaient pas de gâter vos croisées impeccablement propres jusque là jusqu'aux tranchées de taupes ruinant votre potager en y faisant pousser de véritables terrils nordiques. Bien entendu, Monsieur Pascal pouvait vous protéger en cas d'infirmité suite à n'importe quel accident,

incapacité ou absence au travail due à une quelconque maladie contagieuse mais encore une erreur dans votre itinéraire, le temps perdu à chercher vos clés ou tout autre objet qui prend malin plaisir à se cacher quand vous en avez besoin. Monsieur Pascal était même en train de réfléchir à un nouveau contrat qui pourrait vous dédommager si vous regrettiez votre bulletin de vote aux dernières élections.

Ce qu'il y avait de changé dans son attitude, c'était l'abandon de cette culpabilité qu'il tissait sur vos épaules jusqu'à présent. Pas un acte, pas une responsabilité, pas un mouvement qui ne prête le flanc à l'implication de votre personne. Désormais, il ne vous prenait plus le bras, l'air soudain grave, l'œil juste humide et la voix chevrotante de l'oiseau de mauvaise augure.

- Comment? Vous possédez un arbre à coco? Avez-vous pensé que ces fruits pèsent entre deux et trois kilogrammes? Qu'une fois mûrs, ils se détachent des branches les plus hautes. Quelle hauteur a votre arbre? Soit, mais il va grandir encore de quinze ou vingt mètres. Un projectile de deux mille huit cent grammes lancé d'une hauteur d'une bonne douzaine d'homme a la force, la puissance d'un lutteur de compétition internationale. Que cette noix, par ailleurs parfaitement inoffensive, peut ouvrir n'importe quel crane humain et causer des dommages irréparables, voire définitifs. Et la famille de la victime, étendue de tout son long sur le trottoir qui borde votre demeure, inanimée cela va de soi, sûrement dans un coma profond sinon davantage, ira se retourner contre vous. Car votre responsabilité est directement engagée en pareil cas. Qu'iriez vous faire alors? Vers qui vous retourneriez-vous si d'aventure ce malheur arrivait? Catastrophe parfaitement plausible, possible, qui peut survenir n'importe quand, n'importe où, à n'importe qui. Cela peut arriver demain. Cela *va* arriver un jour ou l'autre.

Et le quidam, terrassé par tant d'horreur, avait beau geindre que son cocotier n'était pas plus haut que trois pommes, qu'il disposerait de filets de protection, qu'au besoin il irait jusqu'à se priver d'un tel ornement, Monsieur Pascal enchainait, imperturbable et dénonciateur.

- Cela fonctionne de même avec un innocent pommier. Une

belle golden de six cent grammes mal reçue sur le crane peut faire de beaux dégâts. Un tapis de prunes ou de mirabelles, c'est à votre convenance, peut déclencher une glissade imprévue et, hop!, le col du fémur ne résiste pas, spécialement si le promeneur provient de la maison de retraite située à deux pas. Sans parler des enfants toujours prêts à se pendre aux branches basses du premier arbre rencontré. Ils se rompent le cou. Qui est responsable?

En moins de deux, vous signiez le contrat qui vous protégeait de tout. Des arbres meurtriers. Des chiens féroces. Des tuiles mal fixées. Des angles morts. Des fautes d'inattention. Des aléas. Des hasards. Des coïncidences.

Depuis la visite de la demoiselle à son cabinet d'assurances, Monsieur Pascal n'était plus le même. Certes, car on ne se refait pas, de surcroît à l'approche de la cinquantaine, il persistait à vous proposer polices et contrats dans l'unique but de vous protéger, vous et votre famille mais il n'utilisait plus les atouts de la culpabilité pour vous faire infléchir au moment crucial, celui où vous étiez à un doigt de vous laisser convaincre. Il empruntait désormais la technique du pêcheur à la mouche qui sait instinctivement donner du mou, laisser croire à la truite qu'elle possède encore tout son libre arbitre, lui accorder la confiance sans laquelle le poisson reste sur ses gardes et se méfie, l'hameçon dans la bouche. Certains chats jouent de même avec la souris, lui laissant croire à une échappatoire encore possible, feignant la fatigue ou le désintérêt pour mieux exercer leur instinct de prédateur. Car il est bien connu qu'une proie trop facile ne comble jamais tout à fait le chasseur, qu'une mer d'huile ravit rarement le capitaine et une montagne « à vache » ne satisfait nullement l'alpiniste.

Monsieur Pascal n'avait plus cet air d'oiseau de mauvaise augure, ce profil de donneur de leçon qui le faisait craindre de tous les habitants, y compris ceux qui étaient déjà bardés de contrats d'assurance jusqu'à inclure les risques dû à la pollution atmosphérique ou à une invasion de criquets, circonstances tout de même peu probables ici, dans ce village retiré et sain. Mais on ne sait jamais.

Firmin, dont on ne savait même pas comment il avait reçu la probable visite de la demoiselle, était descendu de son perchoir, là-bas tout au bout du vallon et s'était assis sur une chaise en terrasse de Chez Marcel. Il y avait bien dix pleines années qu'il n'entretenait plus de rapports avec les résidents du bourg. Ce qui avait été une vengeance envers Gilbert le postier aurait pu le rendre taciturne, renfrogné et acariâtre. S'exiler de la sorte, quand toute sa vie il avait compté sur la générosité, le dévouement, les largesses et la bonté des autres, s'apparentait au célèbre sketch de l'arroseur arrosé. D'ailleurs, n'étaient pas rare ceux qui pensaient le voir revenir dare-dare au village, la queue entre les jambes. Cela ne se fit point. Il faut croire que les circonstances ont une influence sur la personnalité. Dans le cas de Firmin, rien n'était plus vrai. On le croisait une fois par semaine venir faire ses emplettes chez Madame François. Puis un Samedi sur deux, ensuite au début de chaque mois et finalement plus du tout. Il s'était converti au jardinage et y prenait goût. Son penchant pour la chasse s'était imposé et il vivait ainsi en totale autarcie. La compagnie de ses semblables, encore que le terme ne soit pas exact puisque, heureusement, le monde entier n'est pas comme pouvait l'être Firmin : attendant de pouvoir se servir de la générosité de chacun, bref la compagnie des hommes ne lui manquait pas, ne lui manquait plus. Le plus fin des sociologues, le plus aguerri des psychologues ne pourrait trouver la raison de ce revirement soudain et spectaculaire, néanmoins Firmin était devenu un ours ni bien ni mal léché. Un ours pas léché du tout. Il était impénétrable. Ne prononçant pas dix mots dans l'année. Ne saluant ses congénères que de loin et d'un très subtil hochement de tête qu'on pouvait prendre pour tout et n'importe quoi. Ne commerçant plus qu'avec mère nature qui, il faut le reconnaître, peut se montrer généreuse si on sait lui parler gentiment. Voilà, tout est dit : Firmin ne parlait plus qu'à la nature, aux arbres et aux cailloux, à la perdrix et au renard, aux ruisseaux et aux nuages. On le croyait perdu au bout de son vallon, meurtri de solitude et rongé par le désespoir. Il était en réalité comme un poisson dans l'eau.

Et voilà que ce matin, sur le coup des onze heures, l'heure de l'apéro en somme, il débarque sans crier gare et, toujours sans prononcer une syllabe, s'installe en terrasse de Chez Marcel.

Mais si la rencontre avec la demoiselle avait à ce point changé Firmin qu'il daigne venir prendre un petit jaune en terrasse de Chez Marcel, c'est bien Alfonse Bagout, ici présent, le torchon jeté sur l'épaule gauche et s'enquérant des désirs de rafraîchissement du solitaire Firmin qui présentait le changement le plus remarquable. En l'espace de soixante douze heures, le patron de l'unique café faisait dorénavant preuve de considération pour ses clients, ce qui en étonna plus d'un au départ. Lui qui ne quittait plus la protection de son comptoir, allait et venait inlassablement dans son estaminet, donnant un coup de torchon par ci, un coup de balai par là. Il s'aventurait même en terrasse où il avait disposé des feuilles cartonnées indiquant le prix des consommations et, chose incroyable deux jours auparavant, avait rajouté au crayon le tarif de quelques sandwiches maison et deux ou trois salades composées. Cela ne s'arrêtait pas à ces gestes commerciaux primordiaux. A plusieurs reprises on put noter sur la face récalcitrante d'Alfonse l'ébauche d'un sourire. Mais la plus spectaculaire transformation chez Alfonse était intérieure. Malgré quelques dérapages de plus en plus rares, il parvenait à considérer désormais les femmes comme des êtres humains à part entière; les étrangers n'étaient plus systématiquement stigmatisés, les antillais n'étaient plus une cohorte de fainnants patentés, les nord africains ne se résumaient plus à une bande de voleurs, les brésiliens n'étaient plus traités de travelots, les hollandais n'envahissaient plus notre beau pays sans consommer un seul produit local, les russes et les chinois ne venaient plus simplement pour tout acheter et les anglais... Bon cela s'arrêtait pour l'instant aux sujets de sa majesté, envers lesquels Alphonse n'avait pas une dent mais une mâchoire complète. Il y avait quand même du mieux dans son comportement, ses réflexions et, peut être bien dans ses idées.

La demoiselle avait donc des atouts qui pouvaient modifier profondément la nature même de ses conquêtes. Et cela

inquiétait doublement Madame François et Madame Lafitte. Cette dernière n'allait pas attendre l'ultime seconde de cette guerre déclarée pour réagir. Elle avait une excellente mémoire, Madame Lafitte, et elle se rappelait très bien l'histoire de son grand père, qu'on racontait invariablement dans chaque réunion de famille.

Alfred Lafitte avait fêté son dix-neuvième anniversaire en partie à charger une remorque de paille, puis à battre le grain qu'on avait moissonné le matin même. On était le deux Aout et on annonçait une belle semaine suffisamment chaude pour mener à bien les moissons dans tout le village. Les prévisions météorologiques, on les devait au père Arthur dont la goutte et les rhumatismes étaient plus fiables qu'une grenouille dans son bocal et que tous les modèles informatiques dont on utiliserait les moindres détails cent ans plus tard. Bref, s'il n'avait pas mal aux genoux et que sa goutte ne l'empêchait pas de dormir, c'était le grand beau accompagné d'une légère brise, le temps idéal pour les travaux des champs. Si son genou droit l'élançait un tant soit peu, on pouvait craindre une petite gelée à l'aurore. Si c'était le gauche, une ondée crépusculaire n'était pas à écarter. Si la goutte venait en surcroit, il fallait compter pour de rares averses. Si ses lombaires étaient du plomb au réveil, le ciel gronderait avant la fin de la journée. Si son arthrose récurrente s'installait dans ses doigts, c'était le signe immanquable d'un crachin qui assombrirait toute la vallée pendant deux ou trois jours. Si ses cervicales se bloquaient au coucher, on pouvait craindre le vent dès le lendemain; sa force et son orientation dépendaient de l'intensité de la paralysie ainsi que sa localisation précise. Des courbatures au réveil signalaient un beau temps mais bien froid; si elles survenaient le soir, cela ne portait pas à conséquence mais était juste le résultat de trop grands efforts fournis dans la journée.

Ainsi, on s'était lancé dans les grandes moissons en ce début du mois d'Aout 1914. Bien entendu, dans les antichambres du pouvoir de tous les palais d'Europe, au sein des conseils des ministres, au cœur des assemblées parlementaires et jusqu'aux

sacro-saints salons des palais royaux, on n'avait que peu de considération pour les travaux champêtres. Il n'y a pas de date idéale pour déclarer une guerre, mais enfin, le calendrier est assez vaste pour ne pas choisir cette fabuleuse semaine de beaux temps qui s'annonçait. Pile au cœur de l'été, alors qu'il y a tant et tant à faire au dehors.

Alfred s'est donc tout naturellement retrouvé coincé dans un wagon bondé de trouffions qui allaient repousser ses teutons un peu trop envahissant hors de leurs frontières usurpées. On était début Aout et les hauts responsables de l'armée française étaient catégoriques : en Septembre, au pire début Octobre, tout le monde serait rentré chez soi. On fleurirait les tombes le premier Novembre et on passerait Noël en famille. Promis, juré, foi de général en chef des armées.

Le commandement militaire a ceci de commun avec les annonceurs publicitaires : il ne faut jamais les croire sur parole et prendre beaucoup de précautions au vu de documents dûment signés par le premier ministre lui-même.

On chantait dans ces wagons bondés. La fleur au bout du fusil, on allait à la guerre comme on va faire un tour à la fête foraine. Pour se divertir et ramener quelques trophées qui amuseront les enfants. Cette fois-ci, comme toutes les autres au demeurant, personne n'allait s'amuser, je vous prie de le croire. Parvenus sur le front, ces jeunots dont la barbe n'avait besoin du rasoir qu'un jour sur trois ou quatre, ont vieilli de deux ans en quinze jours.

Alfred n'eut ni moins ni plus de chance que ses camarades, compagnons de misère, partageant le sordide quotidien d'une situation qui s'engluait dans ces tranchées, devenues si fameuses. Il passa son premier Noël loin de la ferme, dans la boue et le froid. Depuis longtemps, le sol n'était qu'un borbier où plus rien ne poussait, excepté toute cette ferraille qui leur tombait dessus comme une pluie de météorites. Il y eut un printemps mais pas de verdure. Pas même un chant d'oiseau. Les animaux, ayant compris la folie des hommes, s'étaient enfuis vers des contrées plus clémentes. Puis sa première permission. Tant attendue et toujours repoussée, différée,

décalée, retardée, annulée. A la ferme rien n'avait changé et Alfred ne comprenait pas que, sur cette même terre, il put y avoir un Avril en fleurs, bercé par le chant du roitelet et, à une demi-journée de train à peine, l'enfer tout bonnement. Une nature absente, un ciel gris et terne, une terre labourée que par les obus qui explosaient, un moral dans les chaussettes, humides et malodorantes cela va de soi.

Il repartit le regard vague. Il était déjà un mort vivant. On l'avait à peine reconnu au village. Ses yeux semblaient s'être enfoncés très profondément dans leurs orbites, fatigués d'avoir vu trop de souffrance et, bien souvent, la mort en face. Ses joues s'étaient aussi creusées mais davantage par l'angoisse que par les repas qui n'étaient pas frugaux mais juste insipides; de toute manière qui aurait eu le cœur à faire ripaille dans cet enfer quotidien? Sa silhouette s'était affaissée comme s'il avait travaillé aux champs pendant une bonne dizaine d'années. Mais surtout, c'était son regard qui faisait peur. Il semblait ne pas vous voir. Un zombie, revenu du pays des morts, qui ne fait déjà plus partie de la communauté des humains. Pourrait-il rire à nouveau? Saurait-il danser comme il le faisait si bien au petit bal du samedi soir? Trouverait-il les mots pour conter fleurette à Blanche? Il l'aimait bien, sa Blanche. Il était même question de la marier quand tout ce bazar prendrait fin.

Il y eut un été, un automne, un hiver et à nouveau un printemps morne et sans joie. On avait déplacé sa compagnie. Ils s'étaient glissés de cent cinquante kilomètres plus à l'est mais sans gagner un centimètre sur cette terrible ligne de front. Cela n'est pas tout à fait exact. Une semaine, ils progressaient jusqu'aux lignes ennemies tout en constatant qu'eux aussi vivaient de la même façon, pas mieux lotis que les troupes françaises. La richesse s'envie, la misère se partage. Ces avancées ne réjouissaient plus personne, pas même le colonel. Et puis, comme le mouvement inéluctable d'un balancier, les allemands effectuaient une poussée et on se retrouvait au même endroit.

Les années passèrent. On s'installait dans l'horreur. On n'y prenait même plus attention à la manière qu'on s'habitue à une odeur pestilentielle. Ses permissions, Alfred ne les savourait

même plus. On était au printemps 1918. Son quatrième printemps sans fleurs et sans cris d'oiseaux. Tout cela ne finirait-il jamais?

Il reçut une nouvelle lettre de Blanche. Ces feuilles si fines et d'une écriture arrondie et serrée, sans faute d'orthographe (elle deviendrait maîtresse d'école) et aux mots simples étaient le seul lien qui le reliait à la vie. Elle lui confiait une grave nouvelle. Pour reprendre ses propres termes, « nous n'avons pas été assez sage, mon Alfred », elle lui annonçait la venue au monde prochaine d'un petit innocent dans ce monde de barbares.

Alors, il écrivit à Blanche, au père et à la mère et même à Monsieur le curé. Il fallait qu'on les marie sans tarder. On publia les bans. On organisa tout très rapidement. On se mit sur son trente et un. Alfred revint début mai pour une énième permission. Le père et la mère surtout auraient préféré Avril ou Juin (puisque le ventre de Blanche ne s'arrondissait pas encore et que l'honneur serait sauf). Alfred se moquait bien de se marier n'importe quel mois de l'année et Blanche aimait Alfred. Il y eut une cérémonie où l'on s'efforça de rire, de plaisanter. N'annonçait-on pas d'optimistes percées sur le front nord? L'ennemi reculait un peu partout. On ne passerait pas un nouvel hiver là-bas. Mais Alfred s'était résigné. Ce jour-là, il n'épousa pas Blanche mais donna un nom à un futur bâtard.

On s'amusa tout de même, d'autant que le temps était de la partie, une belle journée un peu fraîche mais radieuse. On dansa jusqu'à l'aube, on trinqua tant et plus. Pour oublier plus que pour fêter, dans l'esprit d'Alfred. Puis, il repartit toujours par le même train. Au moment de leur baiser d'adieu, Blanche prit ses mains et les posa sur son ventre. Avait-il rêvé? Il lui sembla sentir coup un coup de pied donné de l'intérieur. Il retira bien vite ces mains qui, plus que d'avoir donné la vie, l'avaient retiré bien des fois. Serait-il capable de tendresse, d'amour, après avoir vécu tout ça? Blanche lui susurra des mots tendres, pleins d'espoir. Cela allait prendre fin comme l'avait assuré Monsieur le Maire. Il reviendrait et deviendrait le père exemplaire d'une ribambelle de garnements.

Le sang sèche vite en entrant dans l'histoire.

Alfred sourit. Oui, elle avait raison. Ils avaient tous raison.

La mère se retourna sur le quai de gare, eut un regard pour Blanche qui tenait déjà instinctivement son ventre et prononça ces mots pour elle seule : se marier le mois de Mai n'est jamais bon, ça apporte le malheur dans la famille.

Alfred retrouva ses compagnons, encore plus taciturne que dix jours plus tôt. Cependant, Monsieur le Maire avait raison. Les avancées de ce printemps dix-huit n'étaient plus suivies de retranchements désespérés. On progressait. L'automne fut superbe et Alfred remarqua alors que les animaux faisaient leur réapparition comme s'ils avaient senti la fin des hostilités. On avait même élu une fouine comme mascotte du campement. Elle allait et venait entre les deux lignes de démarcation. Elle faisait la chasse aux rats qui, eux, semblaient s'être multipliés pendant toutes ces années, ce qui donna à penser à Alfred qu'il était le seul animal capable de supporter un tel enfer en compagnie des insectes qui les démangeaient lors des canicules d'Aout.

Alors vint le mois de Novembre. Des rumeurs avaient annoncé la fin du conflit pour la Toussaint. Mais on était le onze et on attendait toujours les ordres.

Un ordre c'est un peu un torrent de montagne. Le chef suprême lui donne naissance comme un filet d'eau jaillit du rocher. Quelques généraux empesés le rend plus puissant. Ensuite, toute une hiérarchie complexe va, tour à tour, le propulser avec force ou l'assagir en arrondissant son tumulte. Ainsi la même directive prend davantage de sévérité, de rigueur sous la houlette d'un colonel plutôt zélé tandis qu'elle retrouve un semblant d'humanité dans le commandement d'un sergent compréhensif et aimant ses hommes.

La compagnie où était affecté Alfred depuis la fin de l'été était sous le commandement d'un caporal pointilleux et maniaque. Il ne semblait être sur terre que pour servir la patrie et suivait les ordres du colonel à la lettre. Il était le parfait rouage sans conscience que l'armée apprécie et sait récompenser de rutilantes médailles le moment venu. Il ne pensait pas, il exécutait. Il ne réfléchissait pas, il ordonnait.

Autour d'une table on s'était mis d'accord la veille : l'armistice

avait été signé et, comme il fallait bien entériner cette décision majeure par des chiffres précis, il avait été convenu que le onze Novembre 1918, à onze heures précises, le cessez-le-feu serait effectif.

Lorsque les différents étages de la hiérarchie furent mis au courant de cette décision majeure, capitale, on réagit de bien diverses façons. La plupart des colonels et commandants firent une boule de papier des ordres officiels et demandèrent simplement à leurs subalternes de stopper tout combat dorénavant. Certains conservèrent un semblant de rigueur en relayant l'injonction d'une manière très administrative. Cela ne changeait rien sur le terrain. Enfin, il y eut une poignée d'irréductibles pour qui la mère patrie semblait leur avoir donné le sein tout petit et qui mirent toute leur détermination dans l'accomplissement de ce dernier ordre. Ils savaient que c'était certainement leur dernière mission avant une retraite qu'ils redoutaient tant. On fit suivre donc cet ordre de cessez-le-feu jusqu'au caporal-chef qui commandait le petit groupe dont faisait partie Alfred.

Tel un arbitre dans une rencontre sportive, le caporal-chef Bertier avait un œil sur sa montre tandis que la troupe répondait à une offensive adverse de dernière minute. La bêtise n'a pas de frontière et, en face, l'unteroffizier réagissait avec le même zèle que son équivalent français. Ça canardait sans raison dans ce coin perdu tandis que partout sur la ligne de front on sentait déjà souffler le vent de la démobilisation. On chantait, on fumait, on imaginait son retour au pays, on s'échangeait des adresses, on faisait déjà des projets. Mais pour le bataillon d'Alfred, on poursuivait un combat qui n'avait plus lieu d'être si jamais il en avait eu la pertinence au cours de ces quatre dernières années.

Il était dix heures cinquante six (la montre du caporal-chef était rigoureusement mise à l'heure, autre effet de sa maniaquerie sans borne) lorsque un tir allemand atteignit Alfred en pleine poitrine. Il s'effondra sur le flanc comme un arbre qu'on vient de tronçonner. Ses camarades le prirent par les épaules et le traînèrent sous couvert. La blessure était mauvaise et profonde. Il eut juste le temps d'esquisser un dernier sourire pour ses

compagnons de misère qui allaient, eux, regagner leurs foyers d'ici une dizaine de jours.

A onze heures deux minutes et quelques secondes selon la montre du caporal, Alfred cessa de respirer.

Il fut la dernière victime du conflit le plus meurtrier de toute l'histoire de l'humanité.

Madame Lafitte était la petite fille de ce grand-père malheureusement devenu illustre dans la famille au fil des années et du récit que l'on faisait perdurer comme une légende qu'on raconte aux enfants pour les effrayer et les mettre en garde. Elle en avait gardé un sens aigu du devoir et un peu de la méticulosité de ce caporal borné qui avait causé la perte de son aïeul.

Elle avait un plan.

Tout ce qu'il y avait de plus légal bien entendu. Madame Lafitte, secrétaire de mairie, avait des règles morales situées bien au-dessus du commun des mortels. L'idée même de resquiller, de trafiquer, de corrompre, de frauder, de falsifier ou de contrefaire n'effleurait pas une seconde un esprit droit et d'une rigueur de militaire. Cette intégrité, cette probité, cette rectitude étaient à l'origine de son état de vieille fille. Non qu'elle manqua de prétendants et même encore, sa silhouette souple, son maintien de danseuse et un je ne sais quoi d'aristocratique dans ses mouvements la faisait remarquer des hommes sensibles à cette beauté non pas cachée, mais discrète et qui n'attend que d'être révélée par un regard allant au-delà des apparences faites d'artifices apocryphes. Bref, Madame Lafitte était une belle femme pour qui sait observer, regarder avec les yeux du cœur selon la formule consacrée. Mais il est bien admis que le mariage, pour autant qu'il scelle un amour dans le meilleur des cas, n'en reste pas moins un contrat que l'on paraphe devant Dieu et en face de Monsieur le Maire. Madame Lafitte se moquait pas mal du jugement divin, en revanche elle considérait l'autorité municipale comme toute puissante. Madame Lafitte était laïque et républicaine. Fondamentalement.

Or, tout contrat impose son lot d'arrangements, de compromis,

d'accommodements. Et cela, cette femme exemplaire de rectitude ne pouvait le supporter. Elle concevait parfaitement une liste exhaustive de clauses, de modalités, un règlement en tous points précis dans la vie courante, mais jamais elle ne s'abaisserait à marchander une histoire d'amour. Ainsi on l'avait aimée, elle avait aimé en retour, mais cela n'avait jamais franchi les portes de la mairie.

Madame Lafitte vivait seule avec un canari dans un petit appartement situé au second étage d'une maison bourgeoise du village. Son travail était sa mission sur terre. Elle l'exécutait avec inflexibilité dans un seul but : le bien de la commune. Là se situait la très légère nuance d'avec Monsieur le Maire. Jean Paul Bédouin oeuvrait dans un but humaniste, il aimait rendre service aux gens, qu'il soit maire ou simple cantonnier n'aurait rien changé à l'affaire. Madame Lafitte, elle, accomplissait son devoir envers une institution. Que celle-ci représente des hommes et des femmes, cela lui importait peu. Elle pensait en termes de citoyens, un point c'est tout. Aurait-elle été député de la république qu'elle aurait servi la France avant les Français, ferait-elle partie d'un conseil d'administration qu'elle contribuerait au bien de l'entreprise sans se soucier ni de ses employés ni de ses actionnaires. Madame Lafitte était une femme d'appareils. On n'ose imaginer le zèle qu'elle aurait produit sous Hitler ou sous Staline.

Eloigner cette demoiselle qui semait la zizanie dans le cœur et l'esprit des hommes du village relevait parfaitement de cette mission. En bon petit soldat, elle ne faillirait pas à son devoir.

L'idée était assez simple, la tactique limpide. Les plans les plus alambiqués sont, par expérience, voués à l'échec. Clarté et simplicité sont les fondements de toute réussite. Cela vaut pour n'importe quelle entreprise.

Le petit village n'était pas assez important pour nécessiter la présence constante d'une brigade de gendarmerie. Du reste, il ne s'y passait jamais rien. A part cette vieille histoire d'embouteillage mais on peut raisonnablement penser que les forces de la maréchaussée fussent elles aussi débordées par l'ampleur du désastre, incapables de faire respecter un semblant

d'harmonie dans ce capharnaüm légendaire.

Madame Lafitte prit sa voix la plus claire et d'un ton assuré contacta la gendarmerie la plus proche. Il fallait donc compter tout de même deux heures de route pour voir arriver cette cavalerie promise, autant s'y prendre suffisamment tôt. Elle exposa les faits, les travestissant à peine. La fin justifie les moyens. Elle s'exprima avec précision sans mots ni phrases superflues, dans un jargon administratif que seuls les représentants de l'ordre comprennent et aiment à pratiquer.

Une jeune dame, débarquée d'on ne sait où, faisait outrage aux bonnes mœurs en arpentant les ruelles dans une tenue que la morale et le droit civil réprouvent selon l'article 258-D alinéa 8bis. S'il n'y avait pas urgence comme on peut l'imaginer d'un feu de cheminée ou d'un cambriolage en règle, il serait charitable d'intervenir au plus tôt pour le bien être de ce village si paisible par ailleurs et afin de ne point choquer des âmes trop jeunes ou trop prudes par cet étalage démoniaque et impudique. Madame Lafitte se gardait bien de préciser qu'il n'y avait presque aucun enfant dans le village et que, en ce qui concerne les âmes prudes, on en avait bien vu d'autres. Mais surtout, elle proférait un mensonge colossal puisque, si la demoiselle étalait des mœurs plus que douteuses, elle le faisait à discrétion et n'apparaissait en public qu'habillée des épaules aux genoux, ce qui est parfaitement toléré par la loi et particulièrement encouragé par les regards masculins.

En vertu du principe que la fin justifie les moyens, Madame Lafitte n'était pas à une approximation près. Il fallait maintenant se débrouiller pour que la jeune fille se retrouve en tenue plus que légère lorsque les représentants de l'ordre débarqueraient sur la grande place, soit dans exactement une heure cinquante quatre.

Il lui fallait un appât.

Tous ceux qui avaient déjà succombé aux charmes de la demoiselle étaient, bien entendu, éliminés d'office. Au rythme où allaient les choses, cela restreignait sérieusement le choix.

Alors elle pensa à Philibert.

Philibert était gentil. Brave. Un peu demeuré. Bref, toutes ses

cases n'avaient pas été remplies et Madame Lafitte imaginait son cerveau comme une belle grille de mots croisés au quart occupée et encore, les lettres inscrites dans n'importe ordre.

Il était en quelque sorte la mascotte du village. Comme toucher le dos d'un bossu porte chance, échanger quelques mots avec Philibert vous assurait une excellente journée, du succès dans vos projets et l'assurance que tout se passerait bien. On ne le prenait pas en pitié mais chacun manifestait une certaine condescendance envers ses lubies et on lui pardonnait quelques excentricités. Il était truffé de tics et de tocs. Cela faisait sourire mais personne ne serait allé jusqu'à se moquer de lui. Ses monomanies amusaient, attendrissaient, apitoyaient quand elles n'agaçaient pas.

Il avait sa chaise attitrée Chez Marcel. Si celle-ci était occupée, il restait debout jusqu'à ce que son hôte se lève. Il ne portait jamais un verre à ses lèvres. Il vidait le breuvage à l'aide d'une petite cuillère ou en aspirant le contenu, invariablement un verre de lait parfumé à la vanille, à l'aide d'une paille. Ses vêtements étaient toujours les mêmes : une chemise à carreaux oranges et verts, un pantalon de flanelle beige qu'une ceinture en peau de zébu retenait juste au-dessous de sa poitrine et, seulement les jours de grand froid car il n'était point frileux, il sortait une veste de marin qui commençait à prendre l'eau. Pour ne pas s'embrouiller l'esprit au petit matin, sa penderie lui proposait cinq exemplaires de chaque tenue, rigoureusement identiques, jusqu'aux sous-vêtements. Le rituel des repas était digne de l'étiquette la plus stricte des meilleurs palais d'Europe. Lorsqu'il préparait son petit déjeuner, il était imperturbable. D'abord, il versait à l'aide d'un doseur deux cent dix centilitres de lait demi-écrémé de la même marque et présenté dans des bouteilles semblables où une vache était dessinée, une fleur à six pétales dans la gueule. Pendant que le lait chauffait à feu doux, il avait juste le temps de tout préparer. Deux cuillères d'un mélange de cacao pur et une pincée de cannelle dans le même bol où des bouquetins jouaient à saute-mouton sur les larges flancs. Six tranches de pain de mie se relayaient deux par deux dans le grille-pain. Elles étaient ensuite tartinées d'une fine

couche de gelée de groseille ou de gelée de mûres les Dimanches. Philibert détestait les morceaux qu'on peut trouver dans les confitures. Il épluchait et découpait minutieusement une poire (d'Août à Octobre), une pomme (d'Octobre à Décembre), une banane (tout l'hiver jusqu'aux premiers jours de mai), une orange (jusque début Juillet) et une pêche (pendant tout le mois qui était son préféré de l'année). Il se retournait alors et le lait frémissait dans la casserole. Alors, plus concentré que jamais, il versait le liquide sans en perdre une goutte dans le bol et mélangeait soigneusement pendant deux bonnes minutes puis versait le tout dans la casserole et laissait mijoter cinq minutes trente en y ajoutant une cuillère à soupe de miel d'acacia. C'était prêt. Il dégustait lentement son plus gros repas de la journée. Pour le déjeuner et le dîner, il s'accordait quelques variantes sans oser toucher à des plats à peine exotiques comme le cassoulet, la choucroute ou l'aïoli.

On pourrait penser que Philibert soit un passionné de télévision. Nullement. Il ne possédait d'ailleurs pas de récepteur. Il ne lisait pas davantage (savait-il seulement déchiffrer un texte?). En revanche, il adorait résoudre des équations et des problèmes de mathématiques.

Philibert faisait penser à ces antiques ordinateurs capables de prouesses sur une poignée de programmes mais buggant dès qu'on ouvrait plusieurs applications ensemble.

On ne le savait pas, mais Philibert était atteint d'une forme particulière d'autisme. Il fuyait devant la venue du moindre étranger, était totalement désorienté si ses actions prévues ne se déroulaient pas dans le bon ordre, celui qu'il avait prévu et imaginé cent fois dans sa tête. En dehors de cette incapacité à faire face à la nouveauté, il se révélait particulièrement doué dans tout ce qui concerne l'organisation.

Le plus ardu dans la stratégie de Madame Lafitte était de faire accepter à Philibert de rencontrer la demoiselle. Elle était convaincue qu'une telle exubérance l'effraierait d'emblée. La secrétaire de mairie rassura le jeune benêt et tendit son piège.

Comme il arrive parfois de l'arroseur arrosé, les événements peuvent nous retomber sur le coin de la figure à la façon d'un

boomerang dont la nature même est de revenir là d'où il vient et le meilleur des plans se transforme alors en un joli traquenard. Il y a quelque chose de pathétique, parfois comique, toujours surprenant dans ces revirements inattendus.

Les à priori ont quelquefois la vie dure mais ils résistent rarement à une confrontation brutale.

Madame Lafitte rencontra la demoiselle au détour d'une ruelle, l'une des trois artères du village. Elle se sentait dans la peau de l'araignée qui attend sa proie, l'attire dans ses filets à l'aide d'un leurre pour mieux la terrasser par un effet de surprise qui marche à tous les coups. Seulement, il arrive de temps en temps que l'araignée n'ait pas le temps de tendre son piège ou sa toile, et la proie apparaît au milieu des préparatifs. Il faut alors se dépêcher de changer de tactique. Trop tard.

La jeune demoiselle se révéla une camarade enjouée et sans malice. Madame Lafitte tombait de haut et, en moins d'une demie heure, succombait à son tour sous le charme d'une nature espiègle et innocente.

Madame François en eut les bras qui tombent lorsqu'elle aperçut depuis le seuil de sa boutique, Madame Lafitte, personne intègre et rigoureuse, suivre la jolie demoiselle et s'installer probablement dans l'une des salles au premier étage de la mairie, celle-là même où se déroulent chaque quinzaine la réunion du conseil municipal.

Celle qui avait tout prévu, tout imaginé, avait omis le principal : savoir compter sur l'inattendu, l'accidentel, l'inopiné.

Lui revint en mémoire une assemblée inoubliable.

En sa qualité de secrétaire de Mairie, elle assistait à toutes les réunions du Conseil Municipal, prenant des notes en vue d'établir le rapport qui serait affiché sur la porte d'entrée de la Mairie pendant les quinze jours suivants. Si les assemblées bimensuelles étaient l'occasion de réunir les notables du village, elles étaient d'un ennui sans fond. Du pur administratif qui réjouissait grandement la seule Madame Lafitte et barrait le reste du conseil. Des ratifications, des arrêtés, des autorisations, des statuts, des consignes, des cérémonials, des protocoles, des

enregistrements, une armada de papiers à contresigner pour soit disant le bon déroulement de la commune mais chacun se demandait si toutes ces écritures étaient vraiment indispensables, exceptée Madame Lafitte qui baignait dans ces règlements comme une carpe dans un étang poissonneux.

Ce mardi quinze Février n'allait pas être comme les autres, je peux vous l'assurer.

On en parlait déjà depuis le début de l'année. Plusieurs opérateurs de téléphonie étaient venus se rendre compte de l'isolement de ce coin reculé, du moins en ce qui concerne les ondes téléphoniques. La confirmation de cet éloignement tenait dans le fait que ces hauts responsables n'avaient délégué que leurs techniciens armés d'appareils de mesure qui avaient enchanté Romuald Lapoutre comme un train miniature passionné et hypnotisé un garçonnet. Dès lors, la municipalité se trouvait devant une importante décision à prendre : cinq dossiers émanant des cinq principales sociétés de téléphonie demandaient, en parfaite règle, l'autorisation d'implanter une antenne relais afin de couvrir tout ce territoire, étonnamment oublié du quadrillage parfait de la téléphonie mobile. Il fallait prendre une décision. Le premier vrai débat allait avoir lieu dans cette petite salle située au premier étage du bâtiment qui abritait le secrétariat de Madame Lafitte au rez-de-chaussée, jouxtant le bureau de Monsieur le Maire ainsi qu'une annexe de la bibliothèque ambulante dans une réserve située à l'arrière ainsi qu'une salle sombre servant de pièce à archives. L'étage offrait une grande salle où l'on célébrait les mariages, lorsque mariage il y avait, ce qui n'était plus arrivé depuis des décennies, autrement dit ce fameux jour où Philastère avait dit « oui » devant Jean Paul Bédouin, d'ores et déjà le maire en fonction et embrassé sa promise, une certaine Gwendoline Blanchard. Un salon, sobrement meublé, où l'on mettait un point d'honneur à recevoir les officiels et les grands de ce monde, même si, géographiquement, cela se cantonnait au seul département, complétait le tableau.

Les offres et les désirs des opérateurs de téléphonie se valaient les uns les autres. Autant tirer au sort. C'était sans compter sur

l'opiniâtreté d'une poignée d'élus, représentant les plus irréductibles citoyens du village. Les différentes rivalités s'étaient soudainement dissolues dans un même élan : pas d'antenne relais sur nos têtes. Une pétition avait même vu le jour où l'on remarquait la signature d'au moins la majorité des résidents. Lorsqu'on invoquait une majorité quelconque, Monsieur le Maire tendait l'oreille et arborait déjà un sourire enjôleur. Il craignait pour sa réélection. Il reconsidéra son avis concernant la couverture de sa commune en matière de téléphonie mobile.

Cependant, il est difficile de contenter tout son monde. Aux farouches partisans anti-ondes venait s'élever quelques voix qui n'avaient besoin d'aucun appareil transmetteur pour se faire entendre.

Romuald Lapoutre ne voyait dans l'installation d'antennes que le côté technique de la chose et ses yeux pétillaient déjà d'enthousiasme à l'idée de voir une armée de techniciens implanter la modernité absolue à un jet de pierre de sa propre demeure, peut-être même accepterait-on le toit de sa bâtisse comme support à cette tour de contrôle des ondes.

Jo était favorable à ce progrès pour des raisons purement professionnelles. Les dépannages seraient rendus plus faciles et plus rapides si on pouvait enfin utiliser son téléphone portable dans la région. Personne n'eut l'indélicatesse de lui rappeler qu'il ne dépannait jamais personne.

Gilbert le facteur voyait dans cette innovation une amélioration possible de sa tournée. Il était le seul au village à se trouver constamment toutes les matinées à plus de cent mètres de l'unique cabine téléphonique qui trônait comme une statue sortie du centre Beaubourg sur un flanc de la place, entre le terrain de boules et le monument aux morts. On ne comprenait pas bien les motivations de Gilbert puisqu'il était déjà le cordon qui liait les différents administrés entre eux en leur distribuant le courrier.

Il fallait ajouter une demi douzaine de partisans de la téléphonie en plein champ qui soutenaient le projet pour d'obscures et parfois incompréhensibles raisons. Seulement, ici comme dans

n'importe quelle commune de notre beau pays passé maître dans l'art du ronchonnement, ceux qui proclamaient « non » étaient plus virulents que ceux qui disaient « oui ».

Un débat avait donc eu lieu. Dans cette salle à l'étage de la mairie où la hauteur de plafond et l'absence d'ameublement notoire donnait une profondeur à chaque parole énoncée. Pas à la façon dont les épais murs des églises peuvent faire résonner des sentences irrévocables ni cet écho des cavernes qui prolonge les phrases chuchotées le plus doucement possible. Dans cette salle, les mots semblaient ne rencontrer aucun obstacle et poursuivaient leur chemin comme des ronds dans l'eau ne percutant aucun rebord et s'élargissant jusqu'à se perdre tout à fait. Le vote fut serré. C'était l'impasse.

Le nombre de conseillers dans toute assemblée où l'on doit, à un moment ou à un autre, prendre une décision sous forme de référendum est scrupuleusement un nombre impair. Au village, on dénombrait dix conseillers municipaux plus le maire. Néanmoins, en ce Mardi quinze Février, José Oliveira, héritier d'une longue lignée de maçons et maçon lui-même, était cloué au fond de son lit avec une belle fièvre avoisinant la pire des canicules de début Aout ou encore frôlant la température de la salle du conseil par l'échauffement d'un débat qui avait duré toute la matinée et conclu par un vote stérile. La décision fut prise. Puisqu'on ne pouvait raisonnablement pas demander à monsieur Oliveira de venir siéger dans cette salle, le conseil dans son ensemble allait se déplacer à l'autre extrémité du village et investir la chambre à coucher de monsieur et madame Oliveira. Là, sous l'œil à demi ouvert du fringant maçon, on exposa les pour et les contres, on fit jouer les différents arguments, on lut la pétition et les différentes et alléchantes offres des opérateurs. Bref, on réitéra un débat qui n'attendait que l'opinion de José Oliveira. Celui-ci sentit immédiatement tout le poids pesant sur ses épaules de maçon et dire qu'elles étaient habituées à supporter des sacs de cinquante kilos de ciment n'était pas mentir. Un torse de rugbyman, des pectoraux de champion olympique de natation, des biceps aussi épais et musclés que des cuisses de coureur du Tour de France, un cou

de taureau ne pliant jamais sous l'échine. Et pourtant, là, enfoncé jusqu'aux oreilles dans son lit conjugal, José Oliveira ressemblait à un gamin qui vient de contracter la scarlatine. Les traits fatigués, le teint blafard, il ressemblait à une éponge. Dieu sait qu'il aurait aimé se retrouver sur un chantier en train de siffler un air italien (bien que génétiquement de lignée portugaise, monsieur Oliveira avait une passion pour les chansonnettes de la péninsule), à élever des murs de béton, de pierres, de parpaing, de briques mais surement pas de bois. Seulement voilà, les neuf conseillers plus monsieur le Maire attendaient patiemment dans cette petite chambre où tous devaient se tenir les coudes repliés comme dans une boîte de sardines que le maçon du village trancha.

Tout originaire de la province de Lisbonne qu'il fut, il fit une réponse de Normand. Le rude travailleur au visage buriné éteint comme hiver désirait voter blanc. Le Maire s'avança d'un pas, posa sa main sur l'épaule solide de José et, d'un ton grave comme l'était la situation sclérosée, lui fit signe que décidément, non, ce n'était pas possible. Il fallait qu'il prenne position.

Le malheureux maçon se fit donc une nouvelle fois répéter les arguments contradictoires, les partisans du « oui » et les adeptes du « non ». Il était près de quatorze heures et la faim commençait à tordre les estomacs les plus solides.

Finalement, après bien des hésitations, José Oliveira se décida. Il approuva du bout des lèvres le projet d'installation d'antennes de relais pour la téléphonie mobile. Le site était déjà défini. On placerait le pylône sur la plateforme qui domine les vignes du père Mathieu. On procéda donc au vote définitif. Seulement l'esprit humain est comparable aux grandes marées : ce n'est jamais la même eau qui baigne vos pieds. Ainsi, pendant que l'on exposait une nouvelle fois les arguments du pour et du contre, que le maçon tergiversait au fond de son lit, davantage terrassé par cette décision cruciale que par la fièvre, car elle ne dépendait finalement que de lui sans penser une seconde que ce vote déterminant pouvait être l'œuvre de n'importe quel conseiller, les esprits évoluaient, les idées faisaient leur chemin

en ne repassant pas nécessairement au même endroit. Alors que tous étaient persuadés que le oui allait l'emporter d'une voix, ce fut le non qui gagna de trois votes. Deux conseillers venaient de changer leur fusil d'épaule.

Les huit autres qui, eux, restaient sur leurs positions, étaient d'accord pour maugréer que ça valait bien la peine de faire déplacer en grandes pompes tout le conseil municipal dans cette chambre exigüe alors que le résultat était sans équivoque et qu'en plus l'heure du déjeuner étant passée depuis longtemps, on n'avait plus faim.

Voilà pourquoi le village était vierge de toute mauvaise onde et que ses habitants continuaient à se parler de vive voix plutôt que dans un appareil pas plus grand qu'une boîte d'allumettes. Il en allait de même en ce qui concerne les programmes télévisuels. Entre les parties de cartes, les tournois de boules, les promenades et les flâneries, les discussions à bâtons rompus et les propos futiles, les siestes qui s'éternisent et les soirées dansantes, les moments de silence et ceux d'une contemplation sans but, les habitants n'avaient pas une minute à consacrer à se planter devant un écran qui leur était totalement étranger. Cette distraction des esseulés et des solitaires était utilisée ici comme un rassembleur : finale de coupe du monde de football, match décisif du tournoi des six nations, l'étape de l'Alpe d'Huez dans le Tour de France, le cent mètres aux Jeux Olympiques ou même une réunion à Vincennes pour le tiercé du jour. On se réunissait également lors d'une énième diffusion de la Grande Vadrouille ou de Don Camilo sans parler de la série des Gendarmes.

Au village, on ne regardait jamais un programme en solitaire tout comme on ne buvait qu'en bonne compagnie.

Madame Lafitte était la première surprise. Elle ne s'était rendue compte de rien et avait fini dans les mailles du filet de la demoiselle en lieu et place de piéger cette dernière dans sa propre toile. Madame François était dépitée. Ainsi sa meilleure amie, celle qu'elle pensait être sa meilleure amie, devait la trahir comme la dernière des dernières avant de comprendre que l'on ne peut être trahi que par son meilleur ami.

Trois bons quarts d'heure après avoir suivi la secrétaire de Mairie à l'étage, dans la grande salle de réunion, la demoiselle ressortit, un sourire de contentement aux lèvres et la mine épanouie comme elle pouvait l'arborer après chacun de ses méfaits. Pour le coup, les clients de Chez Marcel, attablés en terrasse, n'en revenaient pas.

Il y avait ceux qui avait déjà partagé ce moment si particulier avec elle et qui affichaient un demi sourire de contentement mêlé d'admiration que seuls peuvent ressentir des connaisseurs. Ils affectaient cet air qu'ont parfois les ouvriers compagnons devant une belle réalisation. Une attitude dénuée de tout sentiment de jalousie mais empreint de considération et d'estime pour le travail bien fait. Une sorte de reconnaissance. Ceux-là font partie de la même famille et portent haut le souci du détail et du savoir-faire.

Il y avait aussi ceux qui, ébahis, imaginaient déjà des scènes cocasses et vaguement érotiques, échafaudant des scénari improbables accompagnés d'images toutes aussi approximatives. Parmi ceux-ci, le père Mathieu dont l'œil encore vert pétillait d'une jeunesse retrouvée. Il se leva et entreprit de suivre la belle demoiselle qui traversait la place comme dans un songe. Mais l'ancêtre ne rêvait pas. Il pouvait sentir ses sens se réveiller d'un long sommeil. Car, comme tout un chacun, le père Mathieu avait été jeune en son temps. Un temps que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître comme pourrait le stipuler dorénavant la chanson, avec le temps qui passe si promptement.

Il y avait, en ce temps-là, quelques jolies filles au village. C'était le temps de l'insouciance, des projets d'avenir, d'espoir dans des lendemains qui chantent. Et tout le monde chantait. On s'égosillait pour un oui pour un non. Les paysans sifflaient en fauchant, les plus beaux organes donnaient de la voix dans les vallons et sur les coteaux, accompagnant le concert des oiseaux. On pouvait aisément penser que les volatiles étaient les choristes de ténors plus ou moins avoués. On entonnait des ritournelles d'avant guerre pour les plus anciens. La jeunesse fredonnait des

airs à la mode, au rythme plus allègre, plus vif mais dont les paroles racontaient toujours les mêmes histoires d'amour. Depuis que l'homme consent à pousser la chansonnette, autrement dit depuis que son larynx lui permet d'émettre des sons, on n'a pas trouvé meilleur sujet pour accompagner une portée de notes harmonieuses.

Le père Mathieu contait fleurette en susurrant des refrains empruntés à Louis Mariano, Dario Moreno, Dalida ou encore Charles Dumont. Agé d'à peine vingt-cinq ans, il était sourd à cette nouvelle vague qu'on surnommait yé-yé, dont l'exubérance de la jeunesse débordait du cadre raisonnablement admis où les jeunes gens pouvaient s'amuser. Cette vitalité, ce dynamisme, toute cette énergie allait, un jour ou l'autre, renverser des fondements bien plus rigides et ancrés que les meubles de la salle à manger que l'on poussait lors des surprises parties.

Il faut croire que ces airs démodés par toute cette déferlante plaisait tout de même aux filles car le père Mathieu avait un joli succès. Il faut dire qu'il avait pour lui deux atouts majeurs qui le distinguaient de ses camarades, bêtement engoncés dans leur beau costume du Dimanche et qu'une timidité malade à l'encontre de l'autre sexe les rendaient incapables de bouger ni leurs bras ni leurs jambes. Ils se tenaient debout les pieds en dedans, ne sachant que faire de leurs mains, alors ils fumaient pour ne pas avoir à les enfoncer dans des poches trop petites. Pendant ce temps-là, le père Mathieu faisait valser les plus belles tailles de la région, il enlaçait sans vergogne les épaules les plus fines et déliait des jambes affriolantes que les jupes dévoilaient en tourbillonnant gentiment sur le plancher des bals improvisés. Les autres, avides et la bave aux lèvres, ne pouvaient que regarder ce virtuose emballer sous leurs yeux jaloux et vengeurs.

Car non seulement, le père Mathieu savait danser et même jusqu'à ces nouvelles danses qu'il maudissait car elles ne permettaient plus aucun contact avec sa partenaire (on danse tout seul, bientôt on travaillera tout seul, on mangera tout seul, on se parlera tout seul et, oui, ça aussi, on le fera tout seul

plaisait-il à se moquer) mais surtout il savait extraire d'un accordéon quelques mélodies qui entraînaient toute la bande et faisait poser sur lui des regards mouillés de déférence. Bref, il les tombait comme des mouches, qu'il les fasse danser dans ses bras ou qu'il les fasse rêver en jouant.

En suivant le sillage de la demoiselle dont il percevait déjà le parfum discret, le père Mathieu oubliait qu'il n'avait pas touché un accordéon depuis plus de dix ans et qu'il avait quatre fois vingt ans. Qu'a cela ne tienne, les atours de la belle avaient réveillé l'envie de séduire qui n'abandonne jamais un homme de la trempe du père Mathieu. Même rangé des voitures, même réduit à un pantin, jusque sur son lit de mort, un séducteur reste un séducteur. L'ancêtre sifflotait un vieil air en rattrapant la demoiselle. Elle ralentit le pas, tendant l'oreille. Elle connaissait cette mélodie. Sa mère la fredonnait quand elle prenait son bain. Elle devait avoir cinq ou six ans, l'âge où l'on enregistre si facilement les sensations certainement parce qu'on les éprouve pour la première fois. Le rituel du bain maternel était un rare plaisir dans la vie si chaotique de celle qui ne savait pas encore qu'elle ferait tourner la tête des hommes. Des senteurs de lilas s'échappaient de la salle de bain noyée dans les vapeurs qui embaumaient le ridicule appartement comme un merveilleux jardin au printemps. Sa mère apparaissait alors, enveloppée dans un peignoir mauve, une serviette enroulée autour de ses longs cheveux en guise de turban et ces quelques notes qui voletaient encore longtemps après.

Elle se surprit à entonner en écho cette chansonnette de l'entre-deux guerres que ni elle, ni même sa mère n'avait pu connaître. Les chefs d'œuvre se moquent du temps qui passe, qu'ils soient signés de grands peintres ou de maîtres de musique, qu'ils ressemblent à des cathédrales, des pyramides ou simplement des airs à la mode ou de simples recettes de cuisine.

Et ce qui devait arriver arriva.

Le vieillard et la demoiselle s'enfermèrent toute l'après-midi. Les conjectures allaient bon train. Certains affirmaient que l'expérience du père Mathieu payait et que, plus la partie était longue, meilleure elle était. D'autres, en revanche, certifiaient

que le poids des années avait diminué les prouesses de l'ancien séducteur et que, dorénavant, seuls son regard de velours, ses manières de gentleman, ses airs disparus entonnés à demi voix et ses paroles douces comme un baume pouvait faire succomber. Pour le reste, il n'était plus dans le coup, papy. Ce n'était plus qu'un beau parleur dont les actes n'arrivaient plus à suivre. Justement rétorquaient ses partisans, s'il était à ce point diminué, cela n'aurait dû prendre qu'un instant. Elle a pitié de lui, voilà tout, concluaient les détracteurs.

Lorsqu'on vit reparaitre le duo, pour ne pas parler de couple, la physionomie de la demoiselle avait légèrement changé. Si elle affichait toujours cet air épanoui qu'elle arborait après chaque « entrevue », son sourire était moins éclatant, moins princier. Le père Mathieu donnait l'air d'un perdant qui s'était bien battu toutefois, présentant le visage en demi teinte qu'ont les athlètes qui n'ont pu finir premier mais dont la conscience reste immaculée : ils ont donné le meilleur d'eux-mêmes, ils ont effectué leur course parfaite et n'ont été battu que par plus fort qu'eux et non à cause d'une quelconque erreur ou contreperformance de leur part.

Le père Mathieu se laissa tomber sur la dernière chaise de libre en terrasse de Chez Marcel. Le récent caractère avenant du tenancier avait rempli son café mieux que toutes les réclames possibles.

- Si j'avais pu croire chose pareille, soupira l'ancêtre.

Toutes les têtes hochèrent autour de lui dans un assentiment qui avait un arrière goût de « bienvenue au club ». Les autres restaient perplexes et envieux.

Il se passait quelque chose de peu ordinaire au village. Comme si on avait amélioré encore un appareil aux rouages parfaits. Ses habitants devenaient meilleurs. Leurs petites manies, ces imperceptibles défauts qui gâchent une belle personnalité, étaient gommés au fil des jours. On se souciait davantage de son prochain, l'empathie remplaçait l'égoïsme, la fraternité l'indifférence. Firmin parlait déjà d'acheter le vieux mas abandonné à l'écart du village, mais desservi par un chemin tout à fait carrossable. Son animosité envers Gilbert s'était diluée,

évanouie mais le goût qu'il avait conquis à vivre à l'écart de si longues années lui interdisait dorénavant de vivre au milieu de la foule, si tenue soit elle. Alfonso était d'une amabilité de vendeur de tapis et moins regardant sur l'étiquette. La maison consentait dorénavant à faire crédit et les dames étaient traitées en princesses. Gonzague le baron ne reprenait plus systématiquement les erreurs de syntaxe et les fautes de français. Après tout, une langue vivante doit évoluer, l'important est de bien se faire comprendre. Madeleine Latronquière acceptait de frayer avec les manants, s'étant débarrassée d'une carapace aristocratique qui avait le don de rafraichir les rapports les plus simples. Romuald Lapoutre abandonnait volontiers ses schémas et ses chiffres et parvenait à résister à l'envie encore bien présente de tout vouloir comprendre, de tout pouvoir expliquer, cherchant dans les rouages de chaque appareil la clé du mystère. Jo s'était, lui aussi, calmé devant le moindre appareil qui nécessite un démontage en règle; il se passionnait davantage pour la psychologie humaine que les mystères mécaniques.

Madame Lafitte mettait plus de souplesse dans le cadre administratif de son travail et, au-delà, sur les principes qui régissaient sa vie et ses rapports aux autres. Elle devenait fréquentable.

Seule Fernande continuait à répandre ses commérages que, il faut bien le dire, plus personne ne donnait la moindre importance. Elle était sans doute la dernière personne à ne pas avoir passé un moment réputé tendre avec la désormais célèbre demoiselle.

Elle et Philibert.

La tentative de la secrétaire de Mairie pour éloigner définitivement la demoiselle avait échoué donnant lieu à un quiproquos assez cocasse. Les gendarmes étaient bel et bien venus pour constater un délit d'outrage aux bonnes mœurs. A ce moment là, Madame Lafitte était en compagnie de la demoiselle et une poignée de citoyens eurent la présence d'esprit d'aiguiller la maréchaussée sur un autre point litigieux.

Les services de la voirie avaient, un mois auparavant, installé une nouvelle signalisation horizontale, en un mot, ils avaient

chamboulé tout le marquage au sol. D'une part avec de la peinture pas nécessairement écologique puisqu'on en sentait encore, cinq semaines plus tard, les émanations toxiques qui devaient corroder les poumons remplis de l'air pur et sain du village. Ensuite, ce nouveau balisage avait été tracé en dépit de tout bon sens, du moins dans le sens où l'entendaient les ressortissants du village qui seraient les premiers, sinon les seuls, à devoir se plier au nouveau règlement apposé sur la chaussée. Romuald Lapoutre se fit un plaisir d'énumérer par le menu et sans oublier le moindre détail les incohérences de fléchage inédit. Les représentants de l'ordre commençaient à y perdre leur latin si d'aventure ils avaient là-dessus quelque connaissance. En tout cas, ils perdaient certainement pied dans ce charivari de paroles disparates provenant de plusieurs individus qui avaient une manière de penser toute différente les uns des autres et spécialement une façon de présenter les choses qui visiblement n'allait pas dans le même sens. Il en ressortissait que Romuald Lapoutre parlait des mensurations des lignes blanches, que Jo se concentrait sur l'écartement des nouvelles voies de circulation où son 4x4 de dépannage ne pouvait résolument pas passer, que le père Bertrand en appelait à la justice divine et que Gilbert, fraîchement rentré de sa tournée et mis au courant de la diversion par un mouvement de tête de Monsieur Pascal que son commis Roger appuyait du même geste (on aurait dit deux frères siamois), prit un malin plaisir à surenchérir sur la nécessité d'ôter le panneau « stop » au beau milieu d'une ligne droite sans aucun passage clouté à proximité. Là-dessus, l'attroupement qui accompagne systématiquement toute arrivée impromptue s'étant épaissi, Jeannot et Bébert enchainèrent sur la dangerosité de quelques toits du village quant à leurs ardoises qui désiraient depuis peu se faire la belle en imitant le vol des oiseaux, un temps seulement, celui de se fracasser au sol dont sans avoir par le plus malheureux des hasards rencontré un cuir chevelu ou une tête d'œuf. Leur propos était aussi décousu que peut prendre une conversation de frères ennemis, l'un évoquant ceci, l'autre cela, le premier avançant la thèse de l'expert en toitures le second le bon sens

populaire. Jeannot privilégiant des mesures draconiennes d'interdiction de circuler sous les toits tandis que Bébert mettait en demeure les propriétaires de remplacer leurs tuiles branlantes sur l'heure.

Odile Duchemin se plaignait de nouvelles taxes qui frappaient plus durement les petits producteurs que les gros, en cela Madame François lui fit écho en renchérissant sur les prélèvements sociaux qui menaçaient de lui faire définitivement fermer sa boutique. Bien entendu et comme à chaque fois qu'un tel ultimatum était évoqué, tous les habitants se levèrent d'un seul mouvement pour faire bloc contre la disparition du seul commerce en France où l'on pouvait trouver de tout. Insensible aux arguments des uns comme des autres, Gonzague le baron militait pour le retour d'une poignée de mots de la langue française que le dictionnaire venait d'oublier outrageusement dans ses légendaires pages. Le menton haut, la tête relevée, il se gargarisait de mots alambiqués comme un œnologue goûte un grand cru.

Les deux gendarmes en restaient comme deux ronds de flan. D'abord hébétés par ce flot de récriminations diverses, puis abasourdis par l'ampleur que prenait le mouvement, une cacophonie digne des poulaillers les plus disparates, ils affichaient maintenant l'œil torve du brigadier qui s'apprête à sortir son carnet de contraventions, voire extirper une paire ou deux de menottes plus que dissuasives.

On venait de bien s'amuser à mener en bateau les représentants de l'ordre qui, vous l'avez déjà sûrement remarqué, savent mieux que quiconque semer l'anarchie partout où ils se trouvent. Les plaisanteries les plus courtes étant assurément les meilleures, l'assemblée se calma d'instinct devant la mine renfrognée, voire patibulaire des représentants de l'ordre et lorsque le plus grand des deux policiers évoqua cet outrage aux bonnes mœurs pour lequel on les avait dérangés prestement, on se regarda dans le blanc des yeux les uns les autres sans bien vouloir comprendre. Et où était cette Madame Lafitte qui avait eu la bienveillance de les prévenir? On haussait des épaules mollassones, on murmurait des explications sans fondement,

on se contredisait une nouvelle fois. Les agents de sécurité de l'état comprirent qu'une nouvelle confusion allait prendre racine et n'insistèrent pas. Monsieur le Maire sauva la situation in extremis en éclaircissant ce nœud de vipères sur un ton jovial et une bonne humeur forcée. Sa secrétaire était tombée sur une note qu'il avait oublié de détruire et qui concernait un tout autre problème, résolu depuis peu et qui ne demandait l'aide de personne. Il s'excusait platement du dérangement et proposa une tournée générale Chez Marcel à laquelle Alfonse, dans sa toute nouvelle munificence, proposa de la doubler avec joie.

Les deux gendarmes, fortement alléchés par la double proposition, se reprirent en tirant sur leur vareuse et rajustant leur col et déclinant l'offre, la mort dans l'âme. On se quitta donc sans incident supplémentaire au moment où Madame Lafitte reparaisait, la mine enjouée et ne se doutant de rien.

Il restait que Philibert était l'un des seuls à ne pas encore avoir croisé le regard, et bien d'autres atouts n'en doutons point, de la demoiselle. Ce fut réparé un matin à l'aube. Le simplet venait tout juste d'achever son rituel du petit déjeuner et s'apprêtait à effectuer une petite balade dont il avait le secret. Avec Philibert, la moindre petite promenade de quelques centaines de mètres prenait des allures de randonnée au long cours, d'un trek s'étalant sur plusieurs jours. Equipé d'un minuscule sac à dos mais contenant tout ce qu'un bon marcheur est en droit de transporter pour agrémenter son périple et parer à toute éventualité, il démarrait toujours d'un bon pied. Dans son sac, une pomme (Granny Smith), deux barres coupe-faim (biscuit au caramel enrobé de chocolat), une brioche fourrée à la framboise (tendre et moelleuse comme le vantait la réclame lors des coupures pub de son feuilleton favori), une paire de gants (en cuir retourné et doublé de laine), un couteau et une paire de ciseaux (précautionneusement ajustés dans leur étui pour ne pas risquer un accident bête), un ruban de pansement (pour le cas où un accident bête surviendrait toutefois), une fiole de désinfectant (si l'accident bête mettait en cause quelque saleté infestée de méchants microbes et de bactéries malveillantes), un calepin et

un crayon à papier (mine HB), une bouteille d'eau minérale (33cl recommandée pour la préparation des biberons des nourrissons), un appareil photo (compact Leica ZXY-38, quinze millions de pixels, zoom x25), une paire de chaussettes propres (il arrive que l'on mette ses pieds dans une zone humide sans le faire exprès), un tricot de corps de rechange (il arrive que l'on glisse dans une zone humide en voulant à tout prix éviter cette même zone humide), un coupe vent (il arrive aussi que la zone humide nous tombe sur la tête sans crier gare), une lampe de poche (éclairage led, puissance 10 watts, intensité réglable), une gomme, deux trombones, un capuchon de feutre, un papier d'emballage et quelques boutons de veste.

Equipé tel un globe-trotter, on pouvait raisonnablement penser que Philibert allait écumer toute la région par monts et par vaux. Pas du tout. Car, au bout de cinquante mètres à peine, il s'arrêtait devant un nid de merle, une taupinière, une procession de fourmis rousses, l'enchevêtrement particulier des feuilles d'un chêne tout proche qui lui donnait l'air de ressembler à un monstre tout droit sorti d'un conte des plus effrayants. Bien sûr, il pouvait passer une heure à jouer avec les sauterelles, à orienter un bousier qui ne savait pas très bien où aller et finissait par le déboussoler complètement, à contempler les dessins toujours changeant que formaient les nuages dans le ciel, à récolter pétales, brins d'herbe, brindilles, feuilles pour les oublier ensuite n'importe où. Philibert savait quand il partait... il savait aussi quand il devait rentrer. Une légère fraîcheur dans l'air, le soleil plus bas sur l'horizon, le clocher de l'église qui sonnait cinq coups. L'heure du goûter.

Chez Philibert, les deux repas les plus importants étaient, en premier lieu, le petit déjeuner, parce qu'il fallait prendre des forces pour la journée entière, recharger les batteries, puis venait ensuite le goûter qui était une sorte de répétition du premier repas de la journée, à ceci près qu'il aimait plus que tout dévorer brioches et fruits en plein air. Il s'installait sur la balancelle suspendue à un antique cerisier qui ne donnait plus guère ou grimpait à califourchon sur le muret délimitant son jardin du reste de la garenne qui s'étendait à perte de vue et qu'il

connaissait comme sa poche. Son jardin. Il cultivait toutes les plantes possibles, faisait pousser une quantité incroyable de légumes en disposant une profusion de fleurs qui avaient le mérite non seulement d'agrémenter joliment son potager mais aussi et surtout de concentrer les insectes nuisibles qui préféreraient butiner les couleurs chatoyantes des corolles et des pétales plutôt que se rassasier sur les tomates, les poivrons, les courgettes et les laitues. Philibert était l'ami des bêtes. Des bêtes, pas des animaux. Il avait la passion des insectes et pouvait passer des heures à les observer dans leurs activités quotidiennes. Il avait bien compris le cycle du manger et être mangé, cela ne le gênait point. En revanche, il n'admettait pas qu'on puisse, d'une simple pichenette ou d'un coup de talon, exterminer tant de beauté. Avez-vous déjà contemplé l'extraordinaire complexité d'un scarabée, la haute technologie développée par les pattes et les ailes d'une mouche, la perfection, fruit de 300 millions d'années d'évolution, de la fourmi? On encore la délicatesse d'une toile d'araignée, la volonté du puceron. Bref, Philibert n'aurait pas fait de mal à un moustique mais demeurait insensible au charme des animaux dépassant la taille du hérisson. Il n'avait pas l'instinct de caresser un chien errant qui ne demandait qu'un peu d'affection, de flatter les flancs d'une jument en quête de tendresse, de tripoter les matous du quartier. Le spectacle au combien magnifique d'un chevreuil en lisière de forêt, d'un renard apeuré ou une fouine qui détail ne l'émouvait pas une seconde. Il ne leur aurait jamais fait de mal, il s'en désintéressait tout simplement comme il n'accordait aucune attention aux avions dans le ciel, aux motos qui pétaradaient sur la nationale, aux matchs de football des grands soirs, aux personnalités qui faisaient la une des magazines et aux politiciens la une des journaux. Il se moquait pleinement des affaires, des faits divers, de toutes ces futilités qui passionnent le commun des mortels, de tout ce qui le dépassait en général.

Ainsi était Philibert. Le réduire à la simple fonction d'idiot du village était un peu simpliste. Car, malgré sa propension à vivre dans son monde, un monde bien structuré et borné de repères et

d'habitudes indispensables, Philibert avait conscience de son état, de ses manies, de sa façon de vivre, bien différente de celle des autres. Ce détachement lui permettait de relativiser, même s'il n'en prenait pas toute la mesure à la façon dont les fumeur invétérés savent que telle pratique est mauvaise pour leur santé, les détruit peu à peu mais ne peuvent s'empêcher de griller cigarette sur cigarette.

On aurait pensé à une rencontre plutôt surréaliste entre cet ersatz d'autiste et cette apparition échappée d'un catalogue de mode ou d'un écran de cinéma. Il n'en fut rien. Comme un pied trouve sa chaussure, ils furent aussitôt au diapason l'un de l'autre. A voir avec quelle évidence et naturel ils se comportaient ensemble, on eut pu croire qu'ils se cherchaient depuis toujours. Ils ne s'étaient pas trouvés, ils s'étaient retrouvés. Ils n'eurent besoin d'aucun mot. Elle lui prit la main et, ensemble comme ceux qui partagent tout sans équivoque, ils s'engouffrèrent dans la petite chambre que louait la demoiselle depuis son arrivée au village.

L'heure était si matinale que personne n'avait remarqué ce rendez-vous et, lorsque Philibert sortit triomphalement vers les onze heures trente, soit à peu près l'heure où les verres se remplissent en terrasse de Chez Marcel, tous les occupants furent ébahis, interloqués, déconcertés, stupéfaits et stupéfiés, épatés, saisis, étonnés, renversés, assommés, hébétés et abêtis, ahuris, médusés, pantois, sidérés, bref toute la gamme de l'étonnement qui laisse le cerveau en roue libre pendant un certain temps. Chacun tentait de reconstituer un puzzle dans sa tête et tous se regardaient les uns les autres sans bien comprendre le pourquoi du comment. Philibert s'avancait, un sourire aux lèvres.

Sans prononcer un mot, Alfonso lui avança une chaise où le jeune soit disant idiot s'affala dans un soupir.

Il rayonnait, Philibert. Dans ses yeux brillait l'éclat de satisfaction que les athlètes arborent après les victoires difficiles, les issues incertaines de matchs aléatoires ou de combats hasardeux. Les triomphes trop faciles ne sont que des demi succès. On ne gagne vraiment qu'à la hauteur de son adversaire.

Parfois même, une défaite sur le fil où toute l'ardeur et tout l'enthousiasme dont on peut faire preuve dans la compétition a un arrière goût de prouesse, d'exploit. La plus belle des récompenses étant, cela va de soi, de remporter une victoire sur soi-même.

Philibert commença à siroter son lait grenadine à petites gorgées de paille. Personne n'osait le questionner et tout le monde avait les yeux rivés sur lui. Il se contenta de prononcer deux mots, comme un mot de passe : « le double six, messieurs, le double six ». Mais il ne fallait pas songer un instant que Philibert se confesserait ici en public, surtout après ce qu'il venait de vivre. Cela marque la vie d'un homme, assurément. D'une femme aussi, ne soyons pas bassement misogynes.

Tous celles et ceux qui n'avaient pas vécu ce moment si privilégié en compagnie de la belle demoiselle se demandèrent bien quelle pouvait être cette étrange position du « double six » et conçurent un échafaudage d'hypothèses toutes plus vicieuses les unes que les autres, licencieuses au plus haut point, parfois obscènes et, il faut bien le reconnaître, s'enfonçaient dans le sordide autant que dans l'erreur. Car il est juste de reconnaître que c'est immanquablement l'ignorance qui est le terreau des fantasmes les plus dépravés, les plus pervers, les plus immoraux. Ce qui est caché ou, pire, qu'on ne veut pas voir, alimente plus sûrement que de belles images les esprits torturés d'envie et d'avidité.

Le grand verre de lait légèrement rosé fut vidé et Philibert se leva, affirma à nouveau un triomphal « double six » puis salua globalement tous les spectateurs et traversa la place d'un pas altier. Le monde semblait lui appartenir à cet instant. Et c'était bien un peu le cas d'une certaine façon. Il ne faut, parfois, qu'un concours de circonstances pour se sentir le maître du monde.

En terrasse de Chez Marcel, les conversations avaient repris bon train.

« Double six ». La clé du mystère. La solution imparable. Le dénouement inéluctable, inévitable. Comme on referme une lourde porte cloutée, comme on abaisse le pont-levis. Plus d'échappatoire et, au bout, la victoire. Bien sûr, il fallait avoir un

esprit non pas limité, mais orienté d'une certaine façon comme celui de Philibert pour venir à bout du problème.

La silhouette du jeune soit disant idiot du village n'avait pas disparu à la vue de tous depuis trente secondes que la demoiselle vint s'attabler en terrasse à son tour, s'asseyant sur la même chaise que celle utilisée quelques minutes plus tôt par sa dernière victime, encore faut-il bien comprendre que, cette fois, la victime c'était plutôt elle en l'occurrence.

Elle aussi affichait le regard perdu dans le pur azur de ceux qui ont livré une bataille sans pouvoir la gagner tout à fait, cette lutte qui grandit autant le perdant qu'elle auréole le vainqueur. Bref, de ces rencontres qui anoblissent également les deux parties. Un match princier.

La demoiselle baissa la tête sur sa verveine-menthe-citron et chacun put voir qu'elle avait l'air désenchanté. Une ombre dans son regard pour la première fois. Une mince ridelle sous la paupière gauche et un infime rictus au coin des lèvres. Tous auraient bien voulu la consoler, là, tout de suite. Pourquoi ne pas la prendre dans leurs bras et la laisser s'épancher d'un chagrin qui ne veut pas dire son nom? Mais, une certaine retenue, qu'on peut sans doute qualifier de pudeur ou de délicatesse tant il est vrai que la pitié est la pire des consolations ou bien, tout simplement, une timidité inédite émanant de tous les clients du café, empêchèrent la démonstration d'effusions ici déplacées.

Depuis dix jours, elle avait réussi à dompter la quasi-totalité des habitants du village. A leur faire tourner la tête et le reste aussi. A les rendre meilleurs, d'une certaine façon. Quel était son secret? Une plastique irréprochable? Une sensualité exubérante? Un côté femme fatale qui ensorçèle doublé d'un instinct maternel qui rassure? Une technique secrète? Assurément non.

Si on a bonne mémoire, on se souvient sans doute que tout avait commencé par Gilbert, le préposé aux postes. La demoiselle avait besoin de timbres un tantinet originaux pour oblitérer de jolies cartes postales qu'elle envoyait régulièrement de lieux reculés de notre si beau pays et pourtant non dénués d'atouts à de mystérieux destinataires que nous ne chercherons pas à connaître. Les gens ont des secrets qu'il vaut mieux, parfois, ne

pas percer. Cela peut les gêner en premier lieu et nous embarquer dans de nouveaux méandres du subconscient humain d'où on ne ressort qu'avec peine, tel un labyrinthe de pensées confuses et entrelacées.

Gilbert lui proposa une collection de six timbres évoquant la marine nationale du XVI^{ème} siècle, puis devant une moue peu enthousiaste, lui montra quelques spécimens particulièrement alléchants. Une série des plus beaux tableaux exposés au Louvre, une brochette de bébés animaux, une ribambelle d'estampes japonaises jusqu'à ces vues du désert nord africain qu'on appelle le Sahara qui éveillèrent son attention. Elle repensa alors à un séjour parmi les hommes bleus et sortit machinalement une petite boîte rectangulaire de sa poche. On aurait pu penser à un plumier comme les gamins d'autrefois en recevaient pour leur mérite scolaire, à une époque où on admettait sans restriction que le travail et l'effort se devaient d'être récompensés. La boîte était en bois de cèdre, tiède au toucher, avec une inscription en arabe gravée sur le couvercle qui coulissait pour laisser admirer trois belles rangées de petits rectangles en ivoire incrustés d'ébène.

Gilbert ne put retenir un sifflement d'admiration. Il avait le goût des belles choses, notre facteur. Il savait apprécier un grand cru, contempler une toile de maître, admirer un paysage remarquable et n'était point insensible aux charmes déployés par la demoiselle. Mais, en cet instant où, de cette boîte merveilleusement ouvragée, en sortit une série de pièces uniques, il était hypnotisé par le pouvoir d'un des plus anciens jeux auquel l'homme ait consacré ses temps de loisir.

Le jeu est dans la nature animale. Dès leur plus jeune âge, les mammifères ont l'instinct de jouer afin de développer leurs capacités physiques et intellectuelles. Ce constat s'applique naturellement à l'homme, mais il est curieux de constater qu'en prenant de l'âge, en devenant adulte en somme, les différentes responsabilités dont il est porteur l'éloignent de l'univers du jeu. En un mot, plus l'homme vieillit, plus il devient con. Car le jeu épanouit notre intelligence et permet de nous remettre constamment en question, il favorise la lutte contre des

habitudes tenaces et ankylosantes.

Gilbert prit la boîte que lui tendait délicieusement la demoiselle et renversa le contenu sur une table de bureau qui servait au tri du courrier tous les matins à l'aube. Les pièces firent un joli son mat et un morceau d'enfance de Gilbert remonta à la surface. Il revit, un instant, le lourd sac de billes remportées en cette inoubliable récréation lorsqu'il avait fait une razzia monstre sur les trésors de deux champions de cour d'école : Fabrice Letort et Guillaume Princier. Il se souvint de ces étapes du Tour de France qu'il rejouait, solitaire, en avançant sur un joli coup de dés les figurines de Bahamontès, Poulidor, Coppi, Robic et Anquetil au long des lacets qu'il avait lui-même tracés dans le talus derrière la ferme de son oncle.

Alors, ce fut plus fort que tout. Il s'attabla et invita la demoiselle à faire de même. La première partie fut rapidement enlevée. Consterné, il demanda sa revanche qu'il perdit sans plus de cérémonie. La belle, qui n'en était pas une, lui échappa sans appel. Il devait s'y résoudre, ses talents d'enfance s'étaient complètement évanouis. Pourtant il réalisait quelques belles prouesses, des feintes et des ruses qui auraient mis dans l'embarras le meilleur des partenaires mais la jolie demoiselle le coiffait toujours par une botte secrète. Elle remporta les quatorze parties jouées et sortit du bureau de poste, l'air enjoué tandis que Gilbert, la queue basse et les bras ballants, ruminait honteusement sa défaite. Et cependant, il irradiait d'un bonheur retrouvé. Un morceau d'enfance, un brin nostalgique, lui était revenu en tête et cela le rendait léger. Il n'en voulait presque plus à Firmin et devenait un nouvel homme. Cette plongée dans son passé révolu l'avait remis sur les bons rails. On a quelquefois besoin d'un bain d'enfance, une piquêre de rappel en quelque sorte.

Puis ce fut au tour de Jo.

Lorsqu'elle lui proposa une partie, le réparateur en tous genres pensa à la même chose que tout homme normalement constitué. Seulement, il est des jeux qui dépassent une simple partie de jambes en l'air. Quand les pièces d'ivoire s'échappèrent de la boîte joliment travaillée, Jo oublia en un clin d'œil tous les

appareils dont il cherchait constamment à percer le mystère. Ces simples éléments le fascinaient mieux qu'un aimant. Il se rendait compte, au fil des parties qu'il perdait avec la régularité dont avait déjà fait preuve Gilbert, que le plus passionnant des moteurs, la plus mystérieuse des mécaniques, le plus captivant des ustensiles ou le plus fascinant des appareils sophistiqués ne valaient tripette devant la simplicité enfantine d'un jeu millénaire. Simplicité en apparence toutefois, car de ces pièces rudimentaires pouvait naître les stratégies les plus complexes. Pour un esprit tel que celui de Jo, aimant plus que tout remonter des mécanismes savants, élaborer une tactique lors d'une simple partie relevait d'un vrai challenge. Il réussit à enlever une simple manche et en fut ravi au-delà de ce qu'il pouvait imaginer.

Alfonse Bagout, déjà ébranlé par les atouts de la demoiselle, fut absolument conquis par ce jeu si simple qui lui rappelait ses années passées dans ce pays où le soleil ne traverse jamais vraiment un voile de nuages formé des fumées opaques des usines, même longtemps après que toute activité industrielle ait cessé. Là, au milieu des terrils symbolisant le dur labeur des hommes pendant les décennies révolues puis la décrépitude de ces cités paresseusement identiques, il n'avait supporté toute cette grisaille que grâce à ces parties toujours rejouées sur des bidons renversés dans des entresols humides. La morosité et l'inactivité rendait les hommes rugueux, aidés par la consommation régulière de bières bon marché. Lui avait encore une corde à laquelle se raccrocher : un travail. Enfin si l'on pouvait qualifier de travail la plonge dans les cuisines sordides d'un restaurant routier qui voyait passer des centaines de trente huit tonnes chaque jour mais si peu s'arrêter. Puis un jour, Alfonse en avait eu marre de toute cette laideur dans le paysage qui rendait le cœur des hommes triste et fétide. Il s'était échappé, avait voulu vérifier si la misère était réellement moins pénible au soleil. Il avait atterri dans ce petit coin de campagne situé juste entre les montagnes et le grand midi. Il avait eu l'intention, un moment, de pousser jusque sur la côte mais avait changé d'avis une fois passé Lyon : trop de clarté, trop de soleil, trop de chaleur l'auraient terrassé. Alfonse Bagout avait repris

ce petit commerce et, malgré le soleil, l'accueil chaleureux, l'air pur et le chant des oiseaux retrouvé, il continuait de trainer cette morosité qui s'était incrustée si profond dans sa peau et avait corrompu son esprit. Le changement avait été trop important. Et là, dans cette modeste pièce qui jouxtait le café, face à une charmante jeune femme, il redécouvrait le plaisir simple d'une partie à bâtons rompus. Il se rendait compte tout à coup que la vie n'est que ce que l'on veut bien en faire. La mélancolie nordiste, les nuages bas porteurs d'une pluie sale, les rues désertes, les trottoirs désaffectés, toutes ces industries qui étaient allées voir ailleurs laissant sur le carreau une main d'œuvre désormais oisive par la force des choses, végétant entre les pensions, les allocations, les aides et, parfois, de petits boulots mal payés où l'on vous considérait comme de la vermine, toute cette médiocrité pouvait être gommée par une passionnante partie de dominos. Ici, dans un pays resplendissant dont il ne remarquait pas encore la réelle beauté, au milieu de gens chaleureux dans lesquels il ne voyait pas la bonté, on lui permettait de revivre ces rares heures heureuses au pays morose et maussade.

Il avait perdu les trois premières parties puis s'était repris. Là-bas, il était un vrai champion. Il engrangea les trois suivantes sous l'étonnement de la demoiselle qui n'imaginait pas lutter contre de telles difficultés. Il est bien connu que l'adversaire influe sur notre jeu. Face à un concurrent inexistant, on relâche son jeu. En revanche, un partenaire doué nous tire vers le haut. La partie s'équilibra puis Alfonse perdit pied. La demoiselle remporta en un tour de main les six dernières manches. Mais une lueur, une étincelle s'était réveillée dans le cœur du tenancier du café.

Les talents de la demoiselle se répandirent comme une tâche d'huile. Monsieur le curé voulut tenter sa chance. Au séminaire, il n'était pas le dernier pour une partie en treize ou vingt et une manches. Mais il faut croire que la foi n'aide pas particulièrement le concurrent. Le père Bertrand jouait lentement, calculant longuement ses coups. Une telle apathie apparente aurait déstabilisé le plus aguerri des joueurs, et c'était

peut-être bien la stratégie du curé, mais n'avait aucune prise sur le calme et la sérénité de la demoiselle. Elle arborait un demi sourire, connaissant dès le deuxième round l'issue du combat.

C'est le père Mathieu qui lui avait donné le plus de fil à retordre. D'emblée, les vertes années de l'ancêtre lui étaient revenues comme un retour de manivelle. Cinq manches à zéro. Le père Mathieu était sûr de son affaire. Il allait n'en faire qu'une bouchée de cette donzelle. Ce n'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Seulement, trop de confiance nuit à la concentration et on déplore fréquemment des accidents qui surviennent alors que la tension se relâche. La demoiselle remonta le score petit à petit sans s'affoler le moins du monde. Le père Mathieu commençait à perdre son rictus assuré, des gouttes de sueur perlèrent sur son front crevassé de belles rides tandis que l'issue de la partie semblait lui échapper.

Quasiment tous les habitants du village se confrontèrent dans des parties plus ou moins serrées. La demoiselle en sortait toujours vainqueur, révélant des souvenirs enfouis dans la mémoire de ses adversaires. C'était mieux qu'une séance de psychanalyse. Cela recadrerait l'individu dans son monde et, éventuellement, lui faisait prendre conscience des priorités de la vie. En un mot, les résidants s'amélioreraient sinon dans leur jeu du moins dans leur vie.

Il y eut enfin Philibert. Contrairement à l'avis général des occupants du village, la demoiselle avait bien compris dès le départ qu'il serait un adversaire redoutable.

Elle avait déjà affronté un jeune homme de cinquante deux ans souffrant d'autisme Asperger. Son isolement semblait ralentir le lent et inexorable processus du vieillissement. On lui aurait donné à peine la trentaine. Son visage était rond comme celui d'un collégien, sa démarche aussi peu assurée qu'un bambin apprenant à se mouvoir par lui-même. Il souriait constamment de ce sourire qui n'en est pas vraiment un. Une moue de Joconde.

Cela s'était passé il y a bien des années, mais la demoiselle en gardait un souvenir précis, aux contours bien nets jusque dans les détails. La chemise mauve boutonnée de travers, une mèche

récalcitrante qu'il tentait sans succès de plaquer sur le dessus de son crane, un pétilllement dans l'œil lorsqu'il s'apprêtait à jouer un coup décisif. Tout s'était joué dans l'ultime manche. Elle l'avait emporté d'un rien, ce demi boyau qui permet au sprinteur de remporter l'étape, le tir au but déterminant, la foulée allongée suffisamment pour décrocher la médaille d'or au cent mètres.

Cette partie face à Philibert allait être son chef d'œuvre.

Le jeune homme tenait sa tête légèrement penchée à gauche et il arrivait qu'un mince filet de bave s'échappe de ses lèvres aux moments cruciaux. Elle lui tendait un kleenex qu'il acceptait avec un mouvement de tête semblant vouloir dire merci. Ils arrachaient chacun leur tour une manche avec la régularité d'un balancier, une fois à droite, une fois à gauche. Une gagnée, une perdue. On s'était entendu sur une partie en vingt et un points et comme Philibert avait enlevé la première partie, s'il décrochait la dernière, il gagnait le match. Mais la demoiselle avait derrière elle quelques belles années de pratique. Initiée dès l'âge de quatre ans par un grand-père qui, finalement, s'était révélé n'être qu'un simple voisin le triste jour où des aveux ultimes avaient été proférées sur le lit de mort de sa mère. Même si on ne croit pas en l'au-delà, on désire parfois alléger sa conscience avant le grand saut, histoire de voyager léger. Si la mère de la demoiselle s'était soulagée d'un poids considérable, sa fille (qui était bien sa fille tout de même) avait le sentiment de trainer de lourds boulets pour le restant de ses jours.

Bref, dans cette ultime manche, Philibert était mal en point. Il commençait à gesticuler sur sa chaise, une tempête d'une rare violence se déchainait sous son crane. De sa vie, il n'avait jamais connu pareil tourment. Sauf à quelques occasions en y réfléchissant bien. Mais il ne devait pas se laisser déconcentrer par des souvenirs qui venaient le submerger comme tous les autres participants.

Car Philibert n'avait nul besoin d'être recadré.

Chaque être humain naît avec un potentiel hérité génétiquement. On n'a pas besoin d'apprendre à respirer ou à ressentir la douleur, la peur, la joie, le plaisir. Puis on se construit sur le modèle de ceux qui nous entourent. Sur les fondations de l'inné,

on bâtit son propre imaginaire, on se construit grâce à ce fabuleux mélange fait d'éducation et d'expérience. On obtient ainsi une belle structure, aux armatures encore mouvantes, une charpente un peu fragile mais aux détails abondants bardés de milliers de couleurs vives qui nous font voir la vie comme elle devrait être, non comme elle est ni comme elle sera.

Malheureusement l'existence nous rappelle quotidiennement que la vie n'est pas un conte de fées et les moins chanceux en font l'expérience bien assez tôt. Il est de voir ce regard désillusionné des enfants battus, victimes de maltraitance ou simplement ne mangeant pas à leur faim. D'autres, en revanche, garderont cette étincelle dans leurs yeux, cette façon de voir et d'appréhender le monde avec ce décalage si particulier. Ils seront artistes. Encensés ou méprisés, glorifiés ou ignorés, jamais dans la norme. D'autres partagent cette préservation de l'esprit enfantin. Eux aussi sont en marge de la société qui n'accepte vraiment que celles et ceux qui lui ressemblent. Ils sont trisomiques, mongoliens ou autistes. Avec des talents et des capacités totalement méconnus et ignorés. Philibert possédait cette aptitude à voir le monde d'une façon toute originale, comme s'il n'en faisait pas tout à fait partie. Dans ses rapports aux autres cela le défavorisait mais lorsqu'il s'agissait de calcul mental, d'une partie d'échecs ou de dominos, il en bénéficiait. L'alignement des pièces d'ivoire n'était pas seulement une suite de chiffres gradués de un à six pour son esprit emmuré. Il entrevoyait une rue aux multiples ramifications possibles, comme les branches d'un arbre qui se multiplient à partir d'un seul tronc. Il discernait les raccourcis possibles, les ponts, les impasses, les issues possibles. C'était comme un labyrinthe dans sa tête et, en matière de labyrinthe, il était doué.

Pourtant là, en face de la demoiselle qui jouait son va-tout, il sentait certains souvenirs refaire surface et ce n'est jamais très bon.

Il revécut quelques parties magistrales qu'il avait réalisées au temps maudit où il était prisonnier de cette institution dans laquelle on l'avait placé très jeune puisqu'on ne savait que faire de lui. Là, au milieu de dizaines de garçons comme lui, il n'avait

jamais pu trouver sa place. Son seul bonheur était ces batailles de dominos face à des cerveaux qui fonctionnaient tout comme le sien. Il n'avait pas l'avantage d'une vision inédite du jeu. Il avait appris à devenir un très bon joueur.

Il se souvenait d'un grand gaillard voûté qui ne pipait mot de toute la journée mais qui parlait à n'en plus s'arrêter dans son sommeil. Une dame sans âge qui, lorsqu'elle entendait une phrase ou un couple de mots entendus dans une chanson, reprenait les paroles parlées en chantant la suite. Et elle en connaissait des rengaines!

Il y avait aussi ce petit vieux qui se baladait constamment avec une brouette encombrée d'un chargement toujours différent. C'était des pommes d'un rouge vermillon, une brassée de planches à la bonne odeur de pin, quelquefois du sable blond ou des briques en vrac; il transportait aussi des victuailles comme on en trouve dans le plus banal des caddies de supermarché; on le croisait avec une cargaison de balles de tailles diverses ou bien un contingent de valises disparates. L'homme était indissociable de son outil comme on ne peut imaginer un tailleur sans une paire de ciseaux ou un menuisier sans un rabot. Philibert ne se doutait pas que l'homme en question n'était pas un hôte comme les autres. C'était l'homme à tout faire de l'institution.

Bref, tous ces souvenirs ne l'aidaient en rien en ce qui concernait la partie qui allait se dénouer d'ici quelques minutes, une poignée de secondes finalement.

Alors, au milieu de ces réminiscences d'un passé qu'il désirait plus que tout oublier, il eut la révélation. L'issue heureuse du labyrinthe. La conclusion victorieuse. Il leur restait encore trois pièces chacun à jouer et Philibert *savait* que la demoiselle ne disposait plus de six dans sa main. Il poussa délicatement son pion devant lui en venant l'ajuster tout contre un segment du jeu, puis se détendit en s'enfonçant bien confortablement dans son fauteuil. Le demi sourire de la demoiselle disparut à l'instant. Elle retourna ses trois pièces restantes et se leva, vaincue pour la première fois dans ce village. Pour la première fois depuis bien longtemps.

Elle traversa la place et quitta le village. On ne la revit jamais plus.

Et que devenait Raoul Plantar dans toute cette histoire, me direz-vous? Rien. Absolument rien. Il continuait de planter, de cultiver, de bichonner puis de récolter ses topinambours. Son champ était illuminé de milliers de soleil. Il caressait doucement la longue tige, empoignait la base et effectuait un demi-tour d'une bonne poigne. Le tubercule émergeait sous les yeux satisfaits de Raoul. Cette année encore, la récolte serait bonne.